

U d'/of OTTAWA
39003003908380

REGINA SANDR



ar FÉLICIEN CHAMPSAUR

Paris. E. FASQUELLE. Édit

RÉGINA SANDRI

ROMANS DE FÉLICIEN CHAMPSAUR

Dinah Samuel, mœurs de théâtre. — Pierre Douville, éditeur (22e mille) . . . . 3 fr. 50

Regina Sandri, mœurs de théâtre. — Eugène Fasquelle, éditeur . . . . 3 fr. 50

La Faute des Roses (Comtesse de Lyrolle, Armand Ceigneurale, Lucita Cillero). Décors de France et d'Italie. — Fasquelle, éditeur (15e mille). . . . . . . 3 fr. 50

La Glaneuse, roman nuptial (*Miss America*, comtesse de Véran, jalouse du passé d'amour de son mari, glaneuse révoltée du peu que les anciennes maîtresses lui ont laissé). — Fasquelle, éditeur (8e mille). . . . 3 fr. 50

Sa Fleur, aventure d'une jeune fille, *Suzanne de Jussieux*, avec un écrivain féministe. — Fasquelle, éditeur (6e mille) . . . . 3 fr. 50

Poupée Japonaise, *Sameyama* (Histoire d'une mousmé devenue Impératrice. La vie du Yoshiwara. Le quartier de plaisir évoqué et le Japon ancien). — Eugène Fasquelle, éditeur (9e mille) . . . . 3 fr. 50

Lulu, roman clownesque, 200 dessins de maîtres. — Fasquelle, éditeur (22e mille) . . . . 3 fr. 50

Le Semeur d'amour (*Lingam et Yoni*), roman hindou. — Fasquelle, éditeur (11e mille) . . . . 3 fr. 50

L'Arriviste, trilogie sociale : *Marquisette*, *Me Claude*, *Barsac*, *Renée April*. L'ouvrage complet en un fort volume. — Albin Michel, éditeur (90e mille) . . . . . 3 fr. 50

L'Orgie latine (*Messalina*), 100 illustrations en couleurs, d'Auguste Leroux. — Eugène Fasquelle, éditeur (40e mille). . . . . 3 fr. 50

ŒUVRES PROCHAINES :

Zinette (Printemps 1905). — Eugène Fasquelle, éditeur. . . . . 3 fr. 50

L'Empereur des Pauvres :

* *Le Pauvre* (Été 1905). 1 volume . . . . . 3 fr. 50

** *Le Messie* (Automne 1905). 1 volume . . . 3 fr. 50

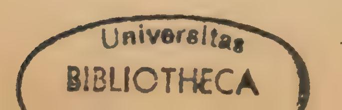
Paris. — Louis Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette. — 9592.

FÉLICIEN CHAMPSAUR

RÉGINA SANDRI

PARIS
LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1905



Il a été tiré de cette édition

six exemplaires numérotés sur papier du Japon.

RÉGINA SANDRI

I

Assis devant une massive table de chêne, ori-
inalement sculptée — dont quatre femmes, aux
ypes divers, supportent le lourd plateau, large et
rès long, où s'empilent, pêle-mêle, des livres, des
rochures, des manuscrits, — plongé dans un
auteuil, les jambes croisées, la main gauche
osée, au bord d'un pupitre, sur des feuillets au
riffonnage surchargé de ratures, l'autre main
ur ses genoux, — penchant un peu sa tête éner-
ique et mâle de combatif et de mousquetaire,
'atrice Montclar laisse errer son regard brun,
ımineux, sur les mille objets hétéroclites,
aieté de son cabinet de travail. Il semble cher-
her, en cette contemplation, l'inspiration, rebelle
ıne minute, quêter dans cet aspect des choses
amilières et amies une idée, conçue mais pas

encore prête à éclore, par un refus de précision, à ce moment où il faudrait un mot, le mot élu entre tous.

L'écrivain demeurait ainsi aux aguets de la phrase exacte entrevue, mais, qui, à cette heure, s'en allait, sans se laisser entièrement découvrir, aperçue un instant, comme un papillon incertain, lassant celui qui espère s'en saisir et le pourchasse de corolle en corolle. Parfois, dans un rayon de lumière, l'envol diapré s'irise de transparences nouvelles, et le chasseur de papillons, découragé, pensant que la fleur ailée qu'il désire saisir s'est enfuie au gré de son caprice, y renonce presque. Le papillon follet s'est échappé : il revient bientôt au butin — les autres fleurs fixées aux tiges — le butiner; et il est pris.

C'est une vaste pièce, plongée dans une ombre douce, éclairée par de hautes fenêtres dont la lumière s'adoucit en passant à travers des stores de perles multicolores. Des bibelots d'art encombrent les meubles, les étagères antiques, les consoles frêles et les crédences : fouillis plein d'anachronisme, en rapport avec la variété inouïe des pensées de toute couleur et de toute sorte qui hantent le cerveau, pareil à un étrange et merveilleux capharnaüm, du maître de la maison — du Maître.

Derrière la table de travail, au fond, une bibliothèque en bois de citronnier, aux ornementations légères de bois et de fer — où s'alignent, sur six

rangs, de nombreux volumes, brochés la plupart, reliés luxueusement de-ci de-là, — occupe tout un côté du hall. Dans un coin, blanche et troublante, surgit une statue, Aphrodite, mais à la marque d'aujourd'hui, — l'incitatrice, nue et ainsi armée, la même pourtant, à l'orée du vingtième siècle, qu'à Athènes, il y a quatre mille ans.

Aux murs, le portrait de Montclar, par Eugène Carrière, et des toiles d'écoles diverses ; sous verre, un éventail représentant un triomphe, l'entrée d'un chef de légion au temple de Mars, sur l'Aventin, précédé des prêtres et des victimes, suivi des soldats laurés; encore des aquarelles mignardes ou bizarres; et partout, des bibelots, des bibelots toujours, posés ou accrochés au hasard : même des zagaies calédoniennes, à côté d'une calebasse sculptée et sensuelle; bref, un bureau à l'aspect de salon, carrefour de modernité, où se mêlent tous les styles, toutes les époques. Au centre pourtant, un espace resté libre, où Patrice Montclar déambule dans ses moments de lassitude; qu'il arpente fiévreusement parfois, quand il s'imagine poursuivre la pensée, en précipitant les allées et venues songeuses dans cette promenade exiguë.

Patrice Montclar est auteur dramatique.

A trente ans, presque dès le début de sa nouvelle carrière, on l'a appelé un « piéciste ». Et piéciste il reste toujours. Le mot a été lancé par

ce vieil athénien panthéiste, Jean d'Amicy — aujourd'hui mort et à demi enterré dans l'oubli, d'Amicy, ce poète qui regardait danser les fées nues aux clairs de lune des nuits d'été, pour qui la nature et les hommes n'étaient que des sujets à tableaux de Watteau, — l'embarquement pour Cythère — des prétextes à broderies poétiques.

Celui-là n'était certes pas un piéciste, lui qui poussait l'exagération de son style jusqu'à le tortiller en phrases incompréhensibles. D'Amicy — on s'en souvient peut-être tout de même, — a écrit quelques comédies d'un charme maniéré, des drames en vers précieux qui font sourire, tant les personnages solennisent, en les piquant de calembours lyriques, des banalités. Par jalousie, sans doute, dans une de ses conversations négligentes qui allumaient parfois de petits feux d'artifice, il avait lancé cette boutade : « Montclar, ce n'est qu'un piéciste » ; et la foule des envieux et des sots — ne leur faut-il pas éternellement des formules ? — avaient adopté le mot de Jean d'Amicy, pour qu'il ne fût pas perdu. Ainsi des fusées retombent du ciel, après y avoir égrené des fleurs de feu ; des badauds ramassent les baguettes. En France, tout homme célèbre traverse la vie avec une épithète dans le dos ; c'est peut-être à cela que se marque la célébrité ; Montclar, étiqueté, traînait après lui cet état civil des lettres : un piéciste.

Patrice Montclar a écrit, en effet, dans tous les

genres de théâtre ; il a des drames, des comédies, des opéras, des pantomimes, des ballets, des opérettes, voire des farces et des boufonneries. Sa manière est souple, et son art incomparable. Un art tout en ficelles, dit-on ; en tout cas, elles restent imperceptibles, tant qu'on est sous le charme de ses magiques trouvailles ; après, la réflexion amène chez le jaloux secret qu'on trouve en tout critique, des remarques judicieuses et « rosses », mais, ce n'est, chez ceux-là mêmes qui tàtillonnent et chicanent le plus son talent, qu'après que l'artiste a produit tout l'effet qu'il en voulait tirer. Quelques-uns, ceux qui tâchent de lui rendre justice, parlent de son art scénique ; on en a fait un mot empoisonné — arsenic — ayant cours dans les milieux littéraires. « Oui, Montclar a de l'arsenic. » Somme toute, ceux qui jalousent ses continuels succès, rêvent d'avoir son grand talent. On lui reproche encore de manquer de profondeur, on se trompe parfois étrangement ; on l'accuse de travailler vite, c'est le contraire qui est juste : la vérité c'est qu'il traite le théâtre comme un fort joueur l'échiquier. Ses personnages, il les manœuvre et les déplace sans cesse, cherchant l'endroit exact qu'ils doivent occuper pour arriver chacun au but, à travers les péripéties de l'action, et concourir, chacun selon sa valeur, au dénouement définitif ; il les lance en avant, dessine leur rôle, les retire dès qu'ils sont en danger ; l'œuvre est debout lorsque, enfin,

chaque pion est à sa place pour la bataille, — avec cette stratégie, comme gagnée d'avance.

Son portrait physique :

Grand, brun, les cheveux courts et frisottants, très durs, moustaches retroussées, un tantinet ébourriffées, la barbe en pointe. Les traits, nettement accusés, comme ceux d'une médaille, sont durs parfois, aux heures où l'artiste doit lutter contre l'inspiration rebelle ; et sa bouche devient alors sarcastique, exagérant l'ironie et la froideur où se fige souvent le masque, généralement impassible. Le corps est solide, élégant, à la fois le corps d'un mousquetaire et d'un clown alerte, habile même à tomber, prompt à se relever d'un bond. Cette mobilité, caractéristique de son art, ressemble à la souplesse de son corps robuste, et c'est peut-être l'âme mobile, qui, de force, sut exactement modeler cette apparence à son gré. La bouche grande, charnue : les lèvres s'écartent de temps à autre pour décocher un sourire en pointe de flèche. Surtout, animant, éclairant un visage où s'annonce la quarantaine proche, des yeux aux lueurs chaudes, des yeux brillants, vivant d'une vie intense. Un chroniqueur et critique dramatique, portraitiste nerveux parfois, Pierre Bisson, s'essayant à dépeindre l'homme et son talent complexe, écrivit un jour : « Patrice Montclar a des yeux de femme, de vieille jolie femme intelligente qui a observé la vie ». — La vie ?

Elle avait roulé Patrice Montclar comme un navire qui semble battu par les vagues, parfois près de sombrer, et qui toujours fièrement se redresse, voiles au vent. Montclar parvint, chaque mauvais temps, malgré les difficultés ou les défaites, à reprendre l'avantage. Joueur qui n'abandonne point la partie, une bataille un peu perdue, lutteur sans cesse sur la brèche, il ne voulut jamais se tenir pour vaincu ; il traita la fortune comme une fille docile à qui ose la forcer, — une jolie gueuse à caprices.

De famille modeste, aux origines anciennes dont la noblesse fut emportée un jour, dans la mauvaise fortune, il était venu, très jeune, d'une petite ville de Provence, là-bas, — de Grivedes-vignes à Paris ; pauvre, il gagna, les premiers mois, dans un lycée, le pain quotidien, triste de la férule dont il devait, de temps en temps, chagriner des petits. Epris de beauté, timide, il avait senti germer en son âme les semences poétiques amassées en secret lors de ses flâneries d'écolier sentimental dans les excursions le long des routes blanches des vallées, et sur les montagnes de ce massif des Basses-Alpes où zigzague la Bléone si charmante, avant de se perdre dans la Durance et toutes deux dans le Rhône. L'éclosion se fit d'un coup, telle une aurore splendide, en même temps que s'éveillaient en sa chair les sensualités contenues de sa prime jeunesse, un soir qu'il entendit la tragédienne Dinah Samuel, vibrante de

passion chanter — oui chanter, tant c'était une harmonie — pour une salle en émoi, des vers passionnés.

De cette apparition — Dinah Samuel — dataient ses premières œuvres, des vers, des sonnets, des articles dans les feuilles du Quartier Latin; et tout de suite, les grands journaux. Vite connu du public, son nom courut les milieux littéraires. Bien accueilli des aînés, pas encore jalousé des camarades aux espérances non encore déçues, Montclar prit, sans l'avoir cherché, rapidement, position dans le monde parisien. L'amour lui sourit aussi. La vierge — telle il voulait voir Dinah Samuel, comme une sainte nimbée de gloire, pour la presque déifier — accueillit l'amour du pauvret comme les dames d'antan douces aux errants qui les savaient célébrer; peut-être cet amour fut-il pour la comédienne, déjà lasse parfois ou dégoûtée des hommes, de la vie où l'argent est Roi, la sourçe fraîche qui, un moment, la pouvait désaltérer des amours vénales. Malgré les scandaleuses légendes, malgré la falsification avérée de cette joliesse peinte et blonde, — séduit tout de même et pour toujours, il lui semblait, — il resta, durant des mois, tout un hiver, l'adorateur platonique à qui l'on fait subir un stage amusant, l'amant, à dessein, sans cesse excité, — si délicieusement que jamais la réalité ne valut ce délice, — jamais assouvi.

Le baiser fut, *enfin*.

Durant des mois, curieuse de cette passion neuve, la Perverse l'avait attisé; ses lèvres avaient, pour Patrice, distillé les phrases rares, les mots qui sont des caresses; sans relâche, dans l'offertoire naïf de toute sa jeunesse, il avait brûlé devant la Très Ensorceleuse, comme une lampe pleine d'huile vierge, ou presque toujours ardente au fond d'un sanctuaire.

Enfin, le baiser fut.

Or, il apprit bientôt qu'elle raffinait l'amour avec celui-ci, avec celui-là, avec l'autre, avec d'autres, avec un peuple d'amants et de maîtresses, de macabres jeux où se mêlait l'idée de la mort, sans négliger les simulations sacrilèges, entourant d'un pieux et étrange décor de flambeaux allumés, d'une palme de martyre chrétienne et d'une jonchée de lis ou de roses, l'infatigable recherche de voluptés inconnues, coupées de livraisons intéressées de sa joliesse grêle, si nerveuse. Pendant ce temps, Patrice était le poète, dix-huit ans à peine.

Un banquier, sénile, M. Bürgster — sans compter tant d'autres, sérieux, — avait vaincu le poète. N'est-ce pas la loi? Alors, pantelant, il cacha sa douleur sous un trop précoce scepticisme qui tua les sentiments, cette éclosion ingénue du printemps de la vie, comme la gelée d'une nuit d'avril toute une floraison blanche et rose. — L'argent était partout le maître, le seul roi. Soit, il serait, lui, un roi de l'argent.

Patrice Montclar, jeune encore, dit adieu à ses chimères, et courut au Pactole, — à l'abreuvoir. Une bonne opération, un peu au hasard ; puis, durant des années, la Bourse lui fut favorable ; coulissier heureux, des millions, à lui où à d'autres, passèrent entre ses mains ; les plus grosses catastrophes, pour un temps, l'effleurèrent sans l'abattre ; on le vit grandir de jour en jour, rêvant de dominer Paris par l'or, qui, au commencement, l'avait vaincu.

Banquier enfin, lui, le poète d'antan, et millionnaire, un soir — où il était allé, dans les coulisses du Vaudeville, avec l'intention d'emmener Claudine Millet voir le mardi-gras dans les bals excentriques, — il se trouva face à face avec Dinah, qui sortait de scène, rappelée encore, mais vainement, par les bravos enthousiastes de la manière poignante dont elle mourait. Brisée de fatigue, s'avançant vers Montclar qui l'avait saluée : « Voulez-vous m'offrir votre bras ? » Et, ce soir-là, lâchant Claudine, il avait emmené son rêve toujours, son amour tenace — tenace, parce qu'il était sa jeunesse — Dinah, et, un peu mélancolique, il dit : — « Vous souvient-il, Dinah, de ce soir de neige où un banquier vous accompagna comme je le fais aujourd'hui ? C'est dommage de n'avoir pu fixer rendez-vous à un poète ; il nous aurait vus partir ensemble ». Des frisons roux et fous voletaient comme autrefois, sur la nuque de la comédienne, où, dans un ravissement indi-

cible de son désir revenu, le financier, avec des baisers, évoquait — parmi les frisons roux et fous — un baiser d'antan.

Le banquier redevenait poète. Toute la sentimentalité de sa jeunesse se réveillait dans son cerveau, qui, depuis des années, n'était plus hanté que de chiffres. — Puis, la chambre à coucher, tendue de noir, et Dinah Samuel s'endormant, surprise par la lassitude. Alors, sous les yeux de l'amant de cette nuit, le corps de l'adorée de jadis avait paru se décomposer lentement. Les fards, toutes les faussetés, qui en faisaient une fleur délicate et artificielle, en cette nuit furent révélés. Jamais, il n'aurait supposé que Dinah, semblant toujours jeune, eût besoin, de façon si effrayante, des parfums, des pâtes, des lotions, des cosmétiques, des émails, des crèmes, des poudres, des onguents, des peintures avec le rose, le henné, l'azurine, le blanc liquide enfin, pour en badigeonner son corps comme une façade décrépite. Doucement, apeuré, il s'était enfui, sa dernière chimère défunte.

Cette ruine fut le rêve de ses dix-huit ans.

Depuis, il s'était contenté de perversités mineures : courant tous les mondes, il eut, par intervalles, des bonnes fortunes enviées; plus constamment, il fut le protecteur intermittent d'un essaim des plus chères tendresses, les cinq louis faciles aux tapeurs et aux tapeuses, achetant, à son désir, les filles et les toiles les plus haut

cotées, Mécène des célébrités naissantes. — Soudain, un krach personnel sur une spéculation impudente d'audace, et cette fortune, écroulée, s'en alla comme elle était venue.

A trente ans, Patrice Montclar, ruiné, mais ne laissant aucune dette dans cette déroute du million — retourna simplement à la pauvreté studieuse de sa jeunesse, ayant en plus la connaissance profonde des bassesses et de la vilenie humaines, — en moins, les chimériques croyances à jamais envolées.

Montclar, le poète, ressuscita.

Sonnèrent pour lui les cloches du temple de poésie; elles resonnèrent. Pourtant, ce n'était plus le rêveur de jadis, amoureux chanteur d'idéale volupté, mais le créateur, évocateur d'humanité vraie, des joies et des douleurs par où vibrent les nerfs et pensent les cerveaux. Il est devenu, en effet, le chercheur des mouvements, des mobiles, des actions des hommes, des dévouements et des trahisons; dans ses œuvres se retrouvent, glorifiées ou rendues odieuses, les luttes, les tendresses chastes et les sensualités raffinées et bestiales, les ascensions et les dégringolades, — en un mot, *la Vie.*

Entre temps, il avait épousé — dans ces débuts de la seconde bataille littéraire, — lassé des prétentaines chanceuses, une jeune fille, jolie et nerveuse, l'avait jugée d'intelligence délicate, imaginant en elle des qualités sérieuses; elle

l'avait séduit, par une offre de coquetterie chaste, une habile comédie contrastant avec les plaisirs qu'il avait auparavant recherchés. Mariée, elle se démasqua vite. Après avoir expérimenté sa puissance, elle martyrisa son mari, douloureux amant, jaloux, et lié par sa jalousie même — piment aux voluptés dont elle savait être savamment prodigue aux heures où elle avait besoin de lui, pour son luxe ou pour sa chair, affaire d'intérêt ou de peau. — Il finit par se séparer d'elle, dans un réveil d'énergie; saturé d'amertume, il brisa son entrave, divorça, mais après plusieurs commencements de divorce qui le torturèrent trois années, et il souffrit atrocement.

Seul désormais, Patrice Montclar est devenu, peu à peu, un maître du théâtre ; il a touché avec succès à nombre de sujets émouvants. De véritables triomphes, plusieurs de plus de trois cents représentations, l'ont installé un Chef; — et il est tenu par le public pour un observateur profond de la vie moderne. Mais des sots disent toujours — avec un esprit « rosse » pour qu'il soit spirituel — d'après Jean d'Amicy, le vieux ciseleur de rimes riches :

— Montclar, c'est un « piéciste ».

Deux heures sonnaient dans la pièce voisine. Patrice Montclar bondit, en trépignant, de son fauteuil, et, d'un geste furieux, jeta sa plume sur la table :

— Allons! cela ne va pas, aujourd'hui. Sacré théâtre! Il est plus facile de faire n'importe quoi, que du théâtre!... Pourtant des gens quelconques en font, et des directeurs jouent leurs pièces inutiles! Cette fin de siècle a huit ou dix producteurs dramatiques — comme moi, — des vrais, j'entends; il ne devrait pas y en avoir d'autres, des médiocres. Si vous avez envie de noircir du papier, écrivez des livres! Un livre, je comprends, c'est des feuilles ajoutées les unes aux autres; et, quand il y en a trois ou quatre cents, voilà un volume de plus. Mais une pièce, mes petits, c'est autre chose, et vous ne vous en doutez pas!... N'importe qui a-t-il une idée — et, dans ce temps de démocratie, d'égalité, qui donc n'a pas une idée par jour? — un crétin a-t-il une idée, il en tire une pièce. Hamlet, en tant que personne dramatique, s'il était seul, ne serait qu'une étude de psychologie; l'idée devient un drame parce qu'il est entouré du Roi, de la Reine, de Polonius, d'Ophélie, d'Horatio et des autres! Votre idée d'Hamlet, mais je la connais : méditation sur l'homme et le néant de la destinée humaine; — eh bien, voyons, bâtissez-moi donc une pièce avec ce sujet, qui ne suffit pas au théâtre. Oui, vous la ferez, c'est entendu, mais quand vous aurez défini l'atmosphère intellectuelle où se meut Hamlet; et encore non : quand, pour cela, vous aurez montré, agissant, parlant, intriguant comme des hommes véritables, les gens qui

l'entourent. Oui, vous la tiendrez, cette pièce, mais quand vous aurez tout ce qui est Hamlet, ceux qui font qu'il est ce qu'il est, ceux qu'il influence ou dont il est influencé, son milieu, les circonstances, car c'est lui et les autres qui les subissent ces circonstances; quand vous aurez trouvé Claudius, Horatio, le Spectre et Ophélie, et tous les autres : pas avant, pas avant!...

Il éclata de rire, nerveusement, puis sa pensée — sa pensée seule — hurla :

— Le moindre écrivassier, naturaliste ou psychologue, réaliste ou romancier romanesque (une nouvelle étiquette imbécile!) se figure, comme ça, qu'il est auteur dramatique. Tous en arrivent là! Mais, malheureux! un drame, une comédie, c'est quelque chose! — de l'action, — ce qui ressemble le plus à la vie. Ce n'est pas un livre, par exemple! Ah! non.

Revenu à sa table, il frappa sur le pupitre un coup de poing qui fit s'envoler les feuillets épars :

— C'est drôle, je m'ennuie moi-même, aujourd'hui! Je ne suis pas entrain, et je me fatigue; quel chien de métier, écrire des pièces!

A ce moment, il entendit frapper doucement à la porte. « — Entrez! » Un domestique parut :

— Une dame demande à voir Monsieur.

— C'est pour ça que vous me dérangez? Vous ai-je dit que je n'y étais pour personne?... Au fait, comment, cette dame?

— Jeune et jolie. Voici sa carte.

Patrice jeta les yeux sur le bristol, que le domestique tendait :

— Il me semble que je connais ce nom-là!... J'en connais tant!... Faites entrer.

Introduite un instant après, une grande jeune fille saluait le Maître avec désinvolture, le remerciant d'avoir bien voulu la recevoir.

— Vous vous nommez Régina Sandri?

— Oui, Maître.

Très froid, Montclar examinait la femme debout devant lui. Sans se déconcerter, comme quelqu'un qui n'a rien à redouter, elle le laissait la détailler des pieds à la tête; même, pour faciliter l'examen, d'un geste simple et lent elle écarta le long manteau qui la couvrait.

Grande, la chevelure botticellesque, comme deux ailes de corbeau où se jouaient des reflets bleus, le teint mat, Régina avait de grands yeux noirs pleins de feu; le front, pas très haut et le paraissant toutefois, large, harmonieusement arrondi aux tempes, dénonçait une intelligence. L'oreille petite et mince, mais d'un dessin sans charme, était cachée en partie sous les larges bandeaux; le nez long, délicat, s'achevait en un épanouissement frêle et joli au-dessus d'une bouche moyenne, serrée, aux lèvres linéaires. Le menton gentil, un tantinet pointu, légèrement relevé. Un cou svelte, d'une élégance idéale, supportait cette tête à la physionomie très éveillée; par derrière se massait l'épaisse chevelure qu'on

se figurait, déroulée, enveloppant le corps jusqu'aux genoux; la nuque ronde et ambrée se dégageait avec aisance des épaules un peu étroites. Son visage gracieux, son corps mince, flexible comme une liane, l'harmonie des lignes, étaient d'une suave féminité. Mais la démarche hardie, la gaminerie brusque de ses gestes, démentaient la douceur des yeux. Son frais visage n'exprimait aucune tendresse; elle n'avait pas ces mouvements câlins et artificiels ordinaires aux théâtreuses qui cherchent, par tous les moyens, à capter l'affection du public.

— Asseyez-vous donc, fit Patrice en avançant un fauteuil vers la jeune fille, qui, sans façons, avec une grande aisance de manières, prit le siège offert, et s'assit.

Lui, la regardait encore, sans parler.

Régina semblait maigre. Le buste — plat derrière, — devant, s'allongeait, délimité par une ligne pure, mais aucune rondeur notable ne saillait, soulevant un tant et le corsage. A partir de la taille, agréablement fine, une ligne courbe s'enflait, descendant jusqu'à la naissance de la cuisse. Des formes précises, mais charmantes, perçaient par endroits, sans rien d'aigu sous la robe; le pied, invraisemblable de finesse.

La jeune fille avait posé sa main droite sur ses genoux, une main effilée au bout d'un long bras, terminée par des doigts fuselés, lisses, blancs, aux ongles plats.

Pour Montclar, la tête était la plus intéressante partie même de la femme ; il négligeait le reste, de peu d'importance à son gré ; aussi ses yeux revinrent-ils promptement à la figure, scrutant l'impassible masque, que ses regards caressèrent délicieusement.

— Eh bien, avez-vous fini de me passer en revue? fit Régina dans un sourire énigmatique.

— Oui.

— Pas de compliments à me faire, n'est-ce pas?

— Si, mais pas pour tout.

— Votre préférence, alors?

— La tête.

— Pas le corps?

— Il est intéressant. Un garçon ou une fille?

Après une seconde d'étonnement :

— Une fille, cher Maître.

— C'est à prouver, hein?...

Il plaisantait, mais elle, presque sèchement, répliqua :

— Je ne suis pas venue pour cela.

Sans timidité aucune, elle le fixa de ses yeux noirs :

— Je pensais bien que mon nom ne vous rappelait rien. Je suis sortie du Conservatoire, il y a deux ans, avec un premier prix de tragédie ; j'ai joué, à l'Odéon, dans ce drame russe : *Wanda*.

— Ah ! c'est vous ! je ne vous reconnaissais pas, en toilette de ville ; vous étiez vraiment exquise en scène !

— Maître, ne mentez pas !

— Pourquoi donc ?

— Parce que des éloges sortant de votre bouche...

— Que venez-vous me demander ?

— Votre protection.

— Ma protection ?... Comme homme ?...

— Du tout, comme auteur dramatique.

Sans vergogne, elle appuya cette prière d'un éloge de Montclar ; mais l'accent sincère était charmant.

— Vous êtes le seul qui puissiez oser, Maître, ce que nul de vos confrères n'a jamais tenté ; les plus épineuses questions, vous les avez mises à la scène avec un tact inouï, une autorité persuasive. Vos drames de passion — *La Syracusaine*, — *Maïa*, — sont admirables. Temps anciens ou modernes, vous touchez à tout, dessinant les lignes des idées, creusant les caractères, effleurant les situations scabreuses, jamais trop ni trop peu. Tout cela, n'est-ce point du génie ? Vous...

— Dites donc, — interrompit-il en plissant ironiquement ses lèvres minces, — que ne me traitez-vous de Shakspeare français, puisque vous voilà partie ?

Scandant ses mots, il ajouta :

— Je ne suis qu'un pléciste, mon enfant. Le premier qui m'a si bien baptisé, c'était un poète, un vrai ; mais, pourtant, il a bafouillé, celui-là, en cinq actes lyriques, une petite histoire grecque

— morceau d'anthologie délayé — qu'il a voulu nous donner pour du théâtre. C'est du lyrisme et de la fantaisie. Mais ça — tout le temps à la scène, — ça endort les spectateurs... Et puis, d'abord, retenez bien ceci : chaque genre a une raison d'être; une œuvre doit être écrite dans un but précis, pour le public auquel on la présente. Une œuvre scénique doit être, avant tout, une œuvre de théâtre, et non de la poésie seulement, encore moins un simple bouquet de rimes riches. La poésie, pure, sans mauvais alliage, c'est le livre pour les raffinés, les lettrés, ceux qui lisent pour lire, — qui savent lire; mais une pièce, c'est pour tous; il faut que ça soit fait pour la compréhension générale; cela n'est point déjà si facile.

Ces propos n'étonnaient guère la jeune fille. Elle reprit posément :

— Je viens vous demander un rôle, et vous prier de me donner vos conseils. Je veux être une grande artiste.

Il leva les bras en l'air, en s'écriant :

— Elles veulent toutes être de grandes artistes! Épatant!

Puis, laissant tomber ses bras le long de son corps !

— Et elles deviennent des cabotines, — des acteuses!

Il se pencha vers Régina, que rien ne parvenait à déconcerter :

— Sais-tu ce que c'est qu'une grande artiste? Vois-tu, c'est la vraie créatrice des rêves de l'auteur, celle qui sait incarner un rôle, en trouver les accents!... D'abord, vous autres, la plupart des femmes, est-ce qu'il vous est possible de devenir des artistes! Vous êtes, par rencontre, l'artiste de votre amant, l'artiste de celui-ci, de celui-là... Mais pour faire vibrer les foules, sans cesse renouvelées, il n'y a que les Dinah Samuel pour être des artistes... des âmes!

Elle le regardait, cette fois, avec de la curiosité plein ses yeux noirs.

— Oh! ne t'étonne pas — lui dit-il familièrement, — je suis dans un de mes jours où j'exècre le théâtre... Le théâtre, c'est comme toutes les autres choses : on n'arrive pas toujours ; on travaille..... on court après son rêve sans pouvoir le mettre debout. Faire de la vie qui soit du théâtre et pourtant de la vie..... chimère! Et puis, on pense que cela disparaîtra un jour, tout ça, ce grand effort..... c'est inutile, cela s'en ira, sans qu'il en reste trace..... tout est inutile.

— O Maître! ce que vous avez fait,..... supplia Régina.

— Je te demande comment tu peux en être juge à ton âge? Ils m'appellent piéciste! Ils ont raison ; que suis-je auprès de Shakspeare, de Molière? Rien, un tout petit garçon. Eh bien! écoute, il n'y a peut-être pas, de nos jours, d'homme de lettres qui ne se croie, au fond, le

frère, au moins le cousin, de Shakspeare, de Molière. Car on crève de vanité. Tels et tels n'ont pas fait, certes, ces chefs-d'œuvre : *Macbeth*, *Don Juan*, — mais une pièce naturaliste, réaliste, vériste, une tranche de la vie humaine. Le vieil Homère n'était donc pas de son temps, de tous les temps, ni Shakspeare, ni Hugo? Les mêmes passions ont toujours mis les mêmes êtres en branle, et les actes des hommes changent seulement de vêtements et d'étiquettes... Des jeunes gens se sont élancés pour conquérir la scène. Ils ont clamé qu'ils avaient des idées. « Tiens ! si nous mettions des aveugles à la scène, ce serait nouveau, n'est-il pas vrai? » Tout le monde peut mettre des aveugles à la scène. Mais quant à insuffler un peu de vie à leurs aveugles, bernique! Les aveugles, rien que des aveugles, dans un acte de limbes; et un chroniqueur tape sur sa grosse caisse : « Shakspeare est dépassé ! » Shakspeare, Celui qui a le plus créé au monde, après Dieu... D'autres ont découvert que la douleur était pathétique au théâtre, ce dont on ne s'était pas aperçu avant eux, et ils ont mis la douleur à la scène. Idée, la douleur, mais pour ne pas gâter l'idée, c'est une douleur sans drame, presque sans paroles, sans gestes, sans rien. On arrivera à présenter des muets, et cela sera du grand art, car les muets seuls pourront démentir ces muets, ou critiquer leur mimes. L'art du théâtre est l'art par excellence; la littérature y égale presque

l'action, et Shakspeare ou Molière valent César ou Napoléon.

Il n'y avait là nulle affectation de la part de Patrice Montclar qui ne cherchait jamais à poser devant qui que ce fût, et ne demandait pas, au contraire, qu'on rapportât ses phrases un peu débraillées. Il était dans un de ses jours de misanthropie, où, sans bien savoir de quoi on souffre, il vous vient comme un besoin de crier ses douleurs, imaginaires peut-être, mais plus pénibles cent fois — moralement — que des tracas bien définis, parce que la chimère vous mine sans qu'on la puisse voir, ni, par conséquent, la combattre. Et, comme il fallait une cause à cet état, sa pensée avait fini par toucher le point vulnérable ; et, pour donner un objet à sa nervosité, il faisait saigner la blessure, comme on tisonnerait le feu mal éteint, avec une joie rageuse.

Patrice Montclar n'était peut-être pas un génie, il était purement un homme de grand talent, sincère vis-à-vis de lui-même. Il aurait voulu, sentant l'approche de la maturité, donner une pièce qui restât comme son chef-d'œuvre ; il aurait voulu produire un drame, une comédie, synthèse de son talent, comme Shakspeare, *Macbeth* ; comme Molière, *Tartufe* ; comme Gœthe, *Faust*. S'il était toujours intéressant, passionné, passionnant, scénique, il lui manquait toujours encore quelque chose, probablement cet infini qui achève pour éternellement.

— Vous voyez un original, fit Montclar à Régina. Mais il faut être original, sans toutefois le chercher jamais ; sinon, l'on est Monsieur Tout-le-Monde ; on ressemble à tous les niais, tous les sots, tous les imbéciles dont se compose la race d'Adam... Mais, ajouta-t-il, je viens de vous « raser », moi! Je n'ai pas été vous chercher; ce n'est pourtant pas une raison de continuer à vous embêter... Que désirez-vous de moi ? Ah! oui! vous me l'avez dit. Vous voulez être une grande artiste... Eh bien, récitez-moi quelque chose?

— Maître, dit Régina avec une belle hardiesse de gamin brun, consentez-vous à me donner la réplique? Je voudrais vous jouer quelqu'une de vos scènes.

En quittant son manteau, elle se leva, marcha, légère, un peu féline, vers une bibliothèque vitrée, le pas appuyé, souple. Patrice se dit : « Voilà un joli animal en mouvement. » — Régina Sandri avait pris trois ou quatre brochures, œuvres de Montclar. Elle en ouvrit une à la page voulue, sans se tromper, dans une habitude de feuilleter souvent un autre exemplaire pareil, puis elle tendit le livre, tout ouvert, à l'auteur.

Régina commença de jouer, mimant les gestes, sculptant les poses ; le Maître lui donnait la

réplique. C'était une scène où l'actrice se défendait contre son amant qui lui reprochait une infidélité; il avait les preuves de la trahison de sa maîtresse, et pourtant, à la fin, tant elle était persuasive, il arrivait à la croire innocente.

La jeune fille était admirable dans cette scène; douée d'une vive compréhension, elle marquait avec une finesse rare toutes les intentions psychologiques de l'auteur. Très simplement, elle nuançait, d'une inflexion de sa voix câline et hardie, tour à tour, les arguments qu'elle détachait, nettement, des détails du dialogue. Là, sans l'optique du théâtre, devant celui qui avait écrit le drame et ne pouvait guère s'illusionner, elle passait de l'emportement à la prière, des larmes aux cris de la passion brutale, tantôt hautaine, puis humblement soumise. Son beau visage changeait d'expression, sa voix vibrait, d'une mobilité de tons extraordinaire, éclatante et chaude, douce parfois comme le frôlement d'une caresse.

— Bravo! fit Patrice, quand Régina eut fini d'interpréter ce fragment de son œuvre. Ce n'est pas moi qui ai écrit cette scène, c'est vous... Vous m'avez inspiré des idées, mon camarade, et vous devenez par là mon collaborateur.... Si l'on reprend la pièce, je veux la retoucher d'après vous...

— Alors, vous êtes content? questionna-t-elle, tout son regard brillant dardé sur lui, guettant la franchise de sa réponse.

— Vous serez une grande artiste, oui... à condition que vous n'aimiez pas... sans cela vous deviendriez bête comme une cruche fêlée.

— Maître, je ne veux pas aimer.

Mais à cette ironie, il ajouta sans transition :

— Nous reparlerons de tout cela tout à l'heure. Dites-moi encore autre chose.

Cette fois, elle choisit une scène d'une comédie de Montclar, qu'elle joua tout au contraire de l'autre : elle se dépensa en finesse, en sous-entendus, calme, puis rapide dans l'action. Très brillante, elle amusait et charmait par sa grâce enjouée. Des effets, nouveaux pour Montclar, naissaient de sa diction délicatement diversifiée, par sa voix mouvante et claire comme l'eau d'un torrent où se jouent des rayons de lumière.

— L'épreuve vous a réussi, dit Montclar, quand elle se tut de nouveau... Vous êtes en bonne voie... pas encore parfaite, non!... mais en travaillant, travaillant, en vous tuant de travail, comme moi... en cherchant chacune de vos intonations, chacun de vos gestes... vous arriverez sûrement... Et pour commencer, vous m'avez dit vouloir un rôle de moi; eh bien, vous l'aurez... Je veux offrir au public une pièce étonnante! Enfin, j'aurai une élève, capable de me comprendre, une cire malléable dans mes mains. J'en connais à qui il faut rabâcher vingt fois la même chose, et qui ne saisissent pas encore à la vingtième, des poupées rebelles à l'idée juste... Mais

vous!... Allons! il faut que j'aille jusqu'au génie.

Il se calma, passa les mains sur ses articulations, dans un geste qui lui était habituel, puis conclut en ces termes :

— Voici. J'ai des pièces en réserve; plusieurs ne sont pas achevées... J'en ai une surtout où le principal rôle féminin peut être tenu par vous, car c'est, à peu près, votre type physique. De l'étude que je vais faire de vous, de celle que, sous ma direction, vous ferez de mon personnage, il ne peut résulter que du travail intéressant; nous achèverons une œuvre plus qu'ordinaire, tous les deux... Vous êtes bien décidée à tout, pour arriver?

— Oui; il y a une chose cependant que je vous demanderai.

— Laquelle?

— De ne pas coucher avec moi.

Il marcha quelques secondes sans rien dire; puis, se tournant brusquement sur elle :

— Ah! je ne vous plais pas, comme homme?

Il y avait du cinglant dans sa voix.

— Pardon, Maître, riposta Régina. Vous m'êtes très sympathique... et vous me le demanderiez...

— Eh bien?

— Je céderais, peut-être.

— De mauvaise grâce?

— Oui, au fond. Je me soumettrais, mais je serais furieuse.

— Pourquoi ça?

— Je ne vois pas un homme, même de génie, devenir mon amant; lui comme moi, nous ne pourrions qu'y perdre. J'aurais peur qu'il m'abîmât, et moi je l'abîmerais certainement.

— Pourquoi cela? fit Montclar en fixant ses yeux sur les siens.

— Ou il m'aimerait, dit Régina, et cet amour volerait quelque chose à son génie; ou moi-même je serais jalouse de ses œuvres, et le détournerais ainsi de sa route.

— Mais vous? Qu'auriez-vous perdu?

— Mes illusions sur lui et sur moi; croyez-vous qu'un génie soit exempt de tout ridicule, en amour et dans la vie? Et une artiste ne doit pas, je pense, s'arrêter à de tels détails. Moi, je verrais tout, certainement, et je serais la première à souffrir des défaillances... Et puis... non!

— Ah çà, un Lys?...

— Je suis vierge.

— A votre âge, c'est possible... Enfin, passe, pour le moment; mais, plus tard, il faudra bien que cela change. Quelque chose manquerait à votre talent.

— Ne me disiez-vous pas tout à l'heure qu'il m'était interdit d'aimer?

— Parfaitement. Mais l'on peut, sauf répugnance physique, faire don de sa Fleur, sans aimer peu ni prou.

Le teint mat de Régina Sandri s'était violemment empourpré, et son nez frémissait comme les

naseaux d'une pouliche de race qui sent un déplaisant voisinage.

Elle repartit :

— Maître, je savais ce que vous venez de me dire... Mais vous ne voulez pas que je vous inflige ma personne... Je vous aurais... la belle affaire! j'aimerais mieux faire vos œuvres un peu miennes.

Il la regarda longtemps, et ses yeux, cette fois, troublèrent la jeune fille, car elle abaissa ses paupières, ce qu'il attendait, sans doute. Il reprit d'une voix brève, d'un ton de commandement :

— Ne craignez rien de moi. Venez demain, dans l'après-midi ; nous commencerons, et quand vous saurez bien le rôle que je vous donnerai, je vous imposerai au théâtre où je porterai ma pièce.

Elle se leva. Il allait prendre son manteau pour le lui donner, mais, promptement, il se ravisa, et n'en fit rien. Rien ne lui échappa de ses deux mouvements contraires ; les coins de sa bouche remuèrent, et ce fut tout. Elle dit, aussi tranquille qu'une mondaine qui n'élève jamais le ton :

— C'est donc convenu, je viendrai demain, dans l'après-midi, Maître. Vous verrez, vous serez content de votre élève.

Régina avait fait quelques pas vers la porte ; elle se retourna d'un mouvement nerveux :

— Je ne puis vous exprimer assez ma reconnaissance ; peut-être suis-je trop sèche?

— Du tout.

— En tout cas, sachez-le, je vous suis acquise,

Ah ! ma reconnaissance, je saurai vous la prouver, en interprétant vos œuvres avec toute mon âme... A demain.

Sa longue main pâle se tendait vers Montclar, qui la serra et lui dit :

— C'est cela, à demain.

Maintenant qu'elle s'en allait, rassurée, elle avait un sourire sur ses lèvres fines. Elle était donc bien heureuse de le quitter, que sa physionomie s'était ainsi éclairée d'une telle expression de contentement? Elle le dédaignait, ou alors, quoi? Pure de fait, elle semblait pourtant, il en était même certain, ne rien ignorer de l'amour, de tout le baiser; aucune brutalité de langage, rien ne devait l'étonner.

Quand elle fut sortie, Patrice se dit : « Étrange femme ! » Puis des réflexions encore traversèrent son cerveau, et il s'écria, en frappant sur sa table de labeur : « Mais non, la femme n'est pas encore née en elle. » — Et, aussitôt, il se remit au travail.

II

Dès le lendemain, Régina vint, à l'heure fixée, chez Patrice Montclar ; puis les jours qui suivirent. A son arrivée, elle le trouvait, le plus souvent, déjà devant sa table, ou bien arpentant son cabinet de fiévreuses enjambées, en proie à la passion dramatique dont il brûlait plus ardemment encore, maintenant qu'il pensait tenir en Régina Sandri l'incarnation de son rêve ; il le lui avait dit un jour de belle humeur : « A présent, j'ai un modèle ! »

— Seriez-vous peintre aussi ? fit Régina avec un brin d'ironie.

— Sûrement, et impressionniste, encore, puisque je subis votre charme.

— Oh ! Maître ! Que pourrais-je inspirer ? toutes les inspirations sont en vous.

— Toi, petite, tu souffles sur mes mots, et ces mêmes sons qui, tout à l'heure, me semblaient

vides, avant ton arrivée, je les vois vivifier ma pensée; tu fais de la vie avec tes gestes, avec tes poses, avec ta voix, avec toi tout entière. Mais, tu n'es pas parfaite, ah! ça non! Allons, recommence le deux.

Parfois, il arrêtait la répétition pour ajouter quelque mot, pour remplacer, par des idées subites, des répliques qui lui semblaient défectueuses.

Puis il les faisait reprendre à Régina, qui, docile, se pliait à tout avec une patience, une intelligence de la volonté de l'auteur, qui, malgré qu'il ne voulût pas trop le laisser paraître, émerveillaient Montclar. Ainsi le drame, longtemps enseveli dans ses cartons, ressuscita; Montclar se transformait, semblait plus jeune, ne voyait plus venir — du moins aussi intenses — les mauvaises heures où l'on ressasse ses douleurs méticuleusement, comme un avare craintif qui compte ses écus.

Il avait trouvé l'artiste qu'il cherchait depuis longtemps, celle dont il attendait, après lui, une création définitive. Il avait désespéré de son œuvre, faute d'une interprète capable de la modernité inquiète qu'il souhaitait réaliser. Sans relâche, il travailla à retoucher le rôle de femme; et, prise de la même fièvre artiste, Régina se prêta à tous les tâtonnements, à toutes les recherches que nécessitait le personnage complexe.

Depuis huit jours, ils travaillaient ensemble, chaque après-midi ; tous deux, unis dans un même effort, tendaient toutes leurs facultés vers un même but : l'incarnation de l'Idée.

Ce jour-là, Patrice s'était exalté plus encore que de coutume, et, plus que jamais, Régina s'était sentie vibrer à l'étude de son nouveau rôle, galvanisée par l'auteur. — Comme la nuit tombait, et comme, dans le cabinet de travail assombri, les rayons du soleil couchant faisaient luire, çà et là, des cuivres, derniers points où s'accrochait la lumière mourante, Patrice laissa choir de ses mains les feuillets manuscrits sur lesquels il suivait les répliques de son drame :

— Vous en avez assez, n'est-ce pas ? Allons, on n'y voit plus, et nous sommes bien prêts de faire mauvaise besogne.

Régina Sandri s'apprêtait à partir; debout, cambrée devant la glace, sans plus se préoccuper de Montclar, elle remettait en ordre sa toilette. et d'un geste joli de la main droite arrangeait ses bandeaux Brusquement, Montclar s'écria :

— Dites-moi, vous êtes libre ?

— Qu'entendez-vous par là ?

— Quelqu'un vous attend-il ?

— Un amant, un monsieur qui me commanderait ! Allons donc ! fit-elle, avec une moue de dédain.

— Je ne parle pas de ça... Nous savons que vous êtes une héroïne de vertu.. C'est rare, la

vertu, surtout dans la carrière que vous avez choisie.

— Je n'ai aucun mérite à cela. L'homme ne me tente pas.

Comme il la regardait de ce regard aigu et moqueur qu'il avait, par moments :

— Je vous semble un phénomène, n'est-ce pas?

— Mais non. Vous n'êtes qu'un exemplaire d'un type humain, l'Androgyne.

— L'Androgyne?

Elle n'attacha aucune importance au mot, pour l'instant: cependant elle parut embarrassée, et elle dit vivement :

— A propos, pourquoi me demandiez-vous si j'étais libre?

— Vous n'avez plus de parents?

— Non. Plus de père ni de mère.

— Eh bien, Régina, si vous voulez, nous allons dîner ensemble au cabaret. Vous travaillez beaucoup, vous êtes seule, et il vous faut un peu de distraction de temps en temps.

— Vous avec raison, Maître, et je vous suis reconnaissante d'avoir pensé à cela.

— C'est dit, nous dînons ensemble, et, après, nous irons au théâtre...

Se reprenant, et avec intention :

— Mais j'y songe, on va vous voir avec moi, et vous serez compromise!

— Eh bien, après?

— On dira que vous êtes ma maîtresse.

— Qu'est-ce que cela fait, puisque ce n'est pas vrai ?

— Vous avez raison, Régina ; pour les êtres de votre sorte, les opinions des autres ne sont rien, du moment que le fait n'est pas... Allons, viens ! En camarades.

— En camarades !... Et tu sais, fit-elle avec cette hardiesse de gamin brun, qui la marquait par moments, dis-moi tout, parle-moi comme à un homme.

Ils passèrent ensemble une soirée délicieuse. Dans la rue, ils marchaient gravement l'un à côté de l'autre ; elle allait près de lui comme un ami qui, tout en devisant, accompagne son ami.

— Où voulez-vous dîner ? fit Monclar au bout d'un instant.

— N'importe où, dit-elle, dans un endroit où on soit à l'aise pour causer tranquillement.

Ils entrèrent dans l'un de ces restaurants d'aspect discret, aux classiques divans rouges tranchant sur le blanc et l'or des boiseries, où les garçons portent de longs favoris corrects ; l'une de ces salles anciennes, d'un luxe calme, un peu rococo, très éloigné du décor voyant des modernes brasseries. De vieux messieurs, chacun à leur table, leur journal déployé posé près d'eux, levèrent la tête en voyant passer cet homme élégant accompagné d'une jolie femme aux allures gentiment cavalières.

Comme Montclar lui tendait la carte — tandis

que le garçon, raide, attendait des ordres, — elle composa un menu très simple, en consultant de l'œil son compagnon muet.

A la voir ainsi installée, sans l'ombre d'un caprice, il en venait à oublier ses dédains pour les femmes ; il causa avec Régina comme avec un homme intelligent qui vous est sympathique. Elle, enjouée, l'air heureux, semblait parfois une fillette reconnaissante du plaisir qu'on lui procure, puis, sans transition, elle abordait les sujets les plus sérieux. Ils parlèrent théâtre.

— Ne vous semble-t-il pas — disait-elle — que la plupart des artistes, et les meilleurs même d'entre nous, oublient trop souvent qu'il ne suffit point d'une perfection qui peut, en tout, s'acquérir, de la perfection, et pas plus. Par exemple, il y a quelque chose de plus que la diction, que le geste appris et « bien rendu », dans la composition des personnages. Nombre de comédiens savent trop qu'ils sont en scène, ils oublient ainsi l'idée, le dessous, et le but moral de tout événement dramatique, pour ne songer qu'à l'effet immédiat sur le gros des spectateurs.

— Ce que vous dites là, Régina, c'est banalité. Nul mieux que moi n'a connu les trahisons des interprètes ; j'en citerais à qui vous ne ferez jamais admettre qu'on peut adresser une déclaration d'amour sans en prononcer le mot, que la passion n'a pas toujours la main sur le cœur, et que le désespoir n'a nul besoin d'être braillé en lambeaux

de phrases déchiquetées ; que les pleurs n'exigent pas les inévitables hoquets imposés par la Tradition. « Un Tel disait ainsi », répliquent-ils. Qu'est-ce que ça peut me fiche, à moi ? Et c'est pour cela que des critiques éminents méprisent la convention théâtrale, la disent ennemie de l'idée. Tous ces comédiens, Régina, banalisent nos pensées en les enserrant dans le moule de leur savoir trop bien appris... Qu'ils le trouvent donc, ces dignes pantins, le geste vrai, l'accent qui, sans trémolo, par sa simple vérité même, traduira ces intentions qui se sentent et ne peuvent jamais, tu m'entends bien — jamais, — au théâtre, se développer sans languir... Mais, ils en savent trop, vois-tu ! Il faut apprendre, travailler, certes ; mais, de là, à ranger tout par catégories, il y a loin !... Elles jouent, toutes, les ingénues, de la même façon ; beaucoup sont comme le « prix de dessin » qui faisait si bien le nez, mais n'aurait pu mettre une figure d'ensemble... La plupart savent tenir honorablement un emploi quelconque ? Oh ! cela, oui, qui n'est rien ! mais de là à trouver la nuance d'où viendra, en dehors de toute action, le sentiment du rôle, il y a une mer que seuls peuvent franchir ceux qui pensent et caractérisent leurs personnages, les convaincus pour un moment de vivre une aventure réelle...

— C'est là mon ambition, Maître, d'aimer idéalement comme les héroïnes ; mais, ainsi que dans une réalité, passionnément, douloureusement. Et

je veux observer l'amour, comme le médecin observe la maladie d'un autre.

— Est-ce possible? sourit Montclar ironique. Il faudra bien sauter la barrière, toi, oui, toi, l'ambitieuse!

— Non, Maître, l'adage dit qu'il ne faut pas être juge et partie. Mais c'est vrai, je suis ambitieuse.

— Savez-vous que c'est de l'orgueil, tout ce que vous venez d'exprimer, Régina? dit-il, sérieux en la fixant de ses regards pénétrants qui la fouillaient dans toute son intimité cérébrale et féminine.

— Peut-être, répondit-elle. De l'orgueil exempt de toute vanité, Maître. Celui qui n'a pas l'orgueil pour le pousser à l'ascension du rêve, où prendra-t-il la force?

— Mon amie, vous venez de parler en grand philosophe. Vous me rappelez, ajouta-t-il en souriant, cette Athéné, la déesse aux yeux pers, la tête casquée, que partout accompagne un hibou aveugle, assez avisé pour la suivre, confiant en sa sagesse... Auprès de vous, il me semble, par moments, être ce hibou symbolique. Hélas! la sagesse même peut être la plus grande des déraisons.

— Pourquoi?

— Parce qu'elle est vaine, amie, comme toutes les belles choses. La jouissance est belle aussi, au même titre; mais rien n'atteint l'idéal.

— C'est pour cela qu'il est beau de le chercher. L'impossible me tente. Pour moi, la vie ne peut avoir qu'un but : faire de la beauté ; et n'est-ce pas vous, Maître, qui m'avez dit, l'autre jour, qu'il fallait chercher le Beau là où il vous apparaît, chacun selon sa nature?

— Pour chacun, il est différent. L'amour, cependant, passe pour la plus belle des passions, et vous répugnez à l'amour, Minerve?

— Oh! répondit Régina avec une petite moue, je ne vois là qu'un instinct qui n'est pas la beauté.

— Qu'en sais-tu? Le plaisir même que se donnent mutuellement deux belles formes, c'est du Beau, si cela se passe sans vulgarité.

— Vous l'avez dit, Maître, c'est une question de formes ; — et elle éclata de rire.

Montclar se tut un instant, et détourna les yeux ; inconsciemment peut-être, au moment précis où elle avait formulé cette reponse, elle semblait, de ses lèvres rouges, égayées, de ses regards longs comme des caresses, provoquer le Désir que, moqueuse, elle voulait nier.

— Où voulez-vous aller, après dîner? questionna Montclar.

— Au Théâtre-Français.

Au sortir du Français, comme ils remontaient l'avenue de l'Opéra, ils croisèrent une bande d'éreintés de la vie, discutant leur halte prochaine, traînant à leur bras des filles peintes qui riaient haut des plaisanteries de leurs compagnons ; puis,

Montclar évita la rencontre d'un ami qu'il vit venir de loin avec sa maîtresse, et qu'il reconnaissait dans la nuit, à la démarche lasse de son corps maigre et trop long, à la silhouette de son ombre, où la figure semblait le masque d'un Méphisto boulevardier. C'était un chroniqueur, Schavyl, un garçon de talent qu'avait perdu le parisianisme à outrance, un de ceux dont l'esprit sent le macadam des trottoirs mal hantés, et les relents des restaurants de nuit, à l'heure des déambulations quêteuses de jolies filles connues, qu'il appelait « ses petites cousines ». Un homme de talent devenu « un rigolo », comme disaient ses amis. Son style sent la toilette de catin ; il a des saillies, amusantes souvent, avec, de-ci de-là, un charme artiste ; il serait peut-être devenu un fou génial s'il n'avait été journaliste, prêt à se damner pour un mot, d'autant plus qu'il ne croyait pas à l'enfer. Montclar ne voulait pas exposer Régina à sa malignité, sembler avec elle en bonne fortune.

Ils prirent les petites rues et, tout en causant, ils arrivèrent chez lui, sans trop de préméditation de sa part et avec un consentement tacite de la jeune fille. Il était tout heureux de la soirée reposante qu'il avait passée près d'elle. Ni l'un ni l'autre ne ressentait de lassitude, et Régina, en amie, ne voulut pas refuser, lorsqu'il la pria de monter, la faveur de continuer, *at home*, leur conversation, en camarades.

Ils s'installèrent dans le cabinet de travail,

éclairé par deux grandes lampes électriques dont l'incandescence projetait sa forte lumière, mais adoucie, à travers des globes aux résilles de perles et de rubis de théâtre.

Ils jasèrent longtemps.

Patrice cherchait à connaître le passé intime de Régina. Elle se dérobait en constantes envolées sur des idées générales qu'elle avait une très personnelle façon d'envisager et de traduire de sa voix tantôt rapide, tantôt très lente et nuancée.

Deux coups sonnèrent à une pendule, dans une autre pièce, — lointains, nuptiaux, mystérieux, et ce fut comme la nuit qui l'invitait, la solitude qui, après la longue causerie, resserrant leur intimité, glissait en lui la tentation.

— On oublie le temps à vous entendre, ma chère amie.

— Je dois saluer et vous retourner votre compliment; il me semble que c'est six heures qui sonnent.

— Non, c'est le glas de l'exquise soirée — presque la nuit — que vous m'avez accordée, mon amie.

Il la regardait, debout, en face de l'immense fauteuil où elle était enfouie, le menton dans sa main, accoudée au bras du siège, la tête légèrement penchée, les yeux mi-clos qui semblaient encore s'allonger à l'ombre des cils. Il sentit sourdre en lui le Désir, impérieux, brutal; sous les excuses dont se colorait sa conscience, surgis-

sait en lui la volonté du plaisir, et ses lèvres devenaient humides, en une envie de baisers interdits qui lieraient, si délicieusement, sa bouche aux lèvres écarlates de l'idéale amie. Puis s'évoquaient, sous les étoffes et les dentelles, une chemise glissant le long des hanches, ou relevée par des mains admiratrices, d'où émergerait sa gracile beauté nue, perverse, de statuette admirable que le sculpteur n'eût osé finir de modeler de peur d'en altérer les divins et sveltes contours. Et son rêve s'acheminait vers la source apriline où s'abreuverait sa soif d'elle tout entière, dans une caresse longue, infinie, avant l'ultime possession.

Montclar songeait qu'il aurait été bon de s'approcher d'elle, doucement, de prendre ce visage, quasi de vierge primitive, entre ses doigts suppliants, et de baiser ses paupières qui auraient battu, sous ses lèvres, comme des oiseaux pris au piège. Et la tache des lèvres rouges, dans le visage si blanc, l'attirait. Oui, décidément, il ne pouvait s'empêcher de souhaiter une liaison plus étroite encore entre lui et celle qu'il avait éveillée aux beautés de l'art, et qui était pour lui, à cette heure, l'unique beauté vivante.

« Peut-être cela serait-il profitable à notre œuvre », pensait-il; au fond de lui-même, pourtant, il sentait bien que ce n'était là qu'un indigne prétexte, miroir spécieux à son désir immédiat. Il s'en fit aussitôt reproche, comme d'une dé-

loyauté vis-à-vis d'elle, et il se calma alors par un sentiment de délicatesse rare.

N'est-ce pas avec une entière confiance qu'elle avait accédé à ses désirs? Elle ne pensait certainement pas qu'il pût encore éprouver un désir charnel, ou du moins — car les femmes, si dénuées soient-elles de coquetterie, sentent le désir comme un parfum d'encens, — elle l'avait jugé capable de se maîtriser, de rester auprès d'elle l'ami qu'il avait implicitement promis d'être toujours. Elle lui avait accordé cette soirée, pleine d'un charme apaisant; elle lui avait ouvert des coins ignorés de son âme. Eh bien, il ne serait pas ingrat; il ne voulait pas l'en remercier en lui causant la moindre petite piqûre douloureuse. Il était évident qu'elle n'était pas femme, surtout ce soir-là.

Montclar dit pourtant à Régina :

— Alors, vous êtes toujours dans vos idées de sagesse?

— Sans doute.

— Quoique au fond je n'y tienne que tout juste, vous resteriez auprès de moi qu'il n'y aurait là rien de mauvais.

— Le voulez-vous, ce soir?

— Mais vous, Régina, ne serait-ce pas votre désir?

— Vous savez bien que non.

— Vous n'êtes pas curieuse?

— Mais, je sais. Que me manque-t-il pour tout

connaître? La sensation... Eh bien, cela me plairait comme de me faire arracher une dent... Cependant, je suis loyale, et ne me dédis pas... Vous l'exigez?

— Vous savez bien que, la question présentée ainsi, je n'accepterai pas.

— C'est vrai... Mais vous avez les femmes que vous voulez... Alors pourquoi me vouloir, moi? Je serais d'un mauvais rendement, je ne vous donnerais aucune satisfaction... Contentez-vous de ce que je vous offre, quelque chose de meilleur qu'une liaison sensuelle et qui finit toujours, de mon affection... Je vous aime de tout cœur, mais amicalement, et je vous admire... Que voudriez-vous de plus?

— Vous êtes Minerve.

— En ce moment, peut-être. Minerve n'est-elle pas la sagesse?

— Athéné, dit-il, avait les yeux bleus, et vous, vous les avez noirs.

— Oui, mes yeux trompent. Ils disent la femme passionnée, et c'est le contraire qui est vrai.

— Du tout, ils disent l'intelligence, vos yeux! tes yeux!

Il s'était assis sur un divan, et poursuivant sa pensée : il dit :

— Cependant rester au théâtre ce qu'on appelle « sage »?... Non, c'est impossible!

— Eh bien, je verrai. En tout cas, ce n'est pas utile aujourd'hui.

— Écoutez. Quand cette tige de lis vous sera devenue trop lourde, venez à moi. Il s'établit entre nous une bonne amitié, et il vaut mieux, en ce cas...

— Ne finissez pas la phrase. Maître. C'est une banalité. Ah! l'homme reparaît toujours un peu! Tant pis!

Prononçant ces paroles, Régina caressa, d'un geste lent, la joue de Patrice.

Ils continuaient à causer. Sans ambages ni détours, sans fausse route, Régina, répondant aux questions de Montclar, disait quelle impression lui produisaient les hommes. Aucun ne lui avait jamais donné quelque sensation que ce fût: c'étaient, pour elle, des indifférents, ou bien, elle avait pour ceux-là les mêmes yeux que pour ses camarades.

— Ah! ce que j'aime, c'est d'être à la scène, d'incarner un rôle. Ce sera, grâce à vous, Maître! grâce à vous!

— Un génie produirait peut-être quelque effet sur vous, Régina?

— Je le regarderais alors comme un Dieu, c'est-à-dire comme un être inaccessible à moi.

— Je vous comprends.

— Alors, expliquez-moi.

— Toute l'explication est dans ce mot : « Androgyne ».

— Ah! oui, votre fameux mot! Et je suis androgyne, — homme et femme.

Vous ignorez la fable des Androgynes ?

— Je vous écoute.

— Bon. Je vais parler par la bouche d'un masque antique. Écoutez Hésiode : Un jour, Zeus, le souverain des dieux, voulut créer des êtres pensants et supérieurs qui pourraient l'honorer par des sacrifices : ses autels seraient vénérés, nul jour ne passerait sans que les plus gros bœufs et les plus vigoureux taureaux, sans que des génisses vierges et candides ne soient immolées par les pontifes. Ces êtres nouveaux et privilégiés seraient, après les dieux, les plus admirables de l'univers, ils auraient le gouvernement de leur volonté, ils régneraient sur les animaux ; et, lui, Zeus tout-puissant, les ferait possesseurs des biens de la terre. Ils marcheraient debout sur les deux pieds, afin que leurs yeux soient toujours tournés vers le ciel.

Zeus prit dans ses mains un bloc d'argile, et se retira sur l'Olympe, pour son œuvre. Il demanda, pour faire ses créatures en toute Beauté, l'avis des Grâces et d'Aphrodite, aussi de Junon, son épouse, aux bras blancs. Chacun des dieux et des déesses voulut doter d'une vertu, d'une passion, les êtres nouveaux. Or, Aphrodite fut d'avis que les humains devraient aimer en toute saison, et qu'ils auraient — réunis, eux, pour une perfection plus grande — les organes du mâle et de la femelle — distincts chez toutes les autres créatures, — et toutes les voluptés leur seraient accordées par ce signe.

Ainsi, du bloc d'argile, Zeus modela les divins Androgynes, et il leur a donné la Terre pour domaine; eux, lui offriraient, en redevance, la dîme de tous leurs biens. Et les pontifes feraient brûler, en des temples édifiés à sa souveraineté, la myrrhe et le benjoin, le nard et le cinname.

Quand l'Androgyne parut sur la terre, les fleurs inclinèrent leurs calices, et les arbres leurs cimes, pour lui donner le salut, et les animaux l'entourèrent, car le lion, ni le tigre, n'eussent alors touché à la créature de Zeus. Cet être avait d'une femme les seins et les épaules, et la tendresse ; à ces dons il joignait les attributs génitaux des mâles, la force et le courage, qui fait les guerriers vaillants. Et c'étaient, sur la terre, les plus parfaites créatures.

Mais bientôt, les privilégiés oublièrent les bienfaits des dieux, quand l'amour vint, par malice rieuse, jeter le trouble parmi les Androgynes. Les corps ne se joignaient plus en paix ; ces êtres ne jouissaient de l'existence que pour lutter. entre eux, en un conflit perpétuel ; et la terre en était arrosée d'une pluie sanglante. Alors, Zeus dut intervenir, et dit aux Androgynes :

« Vous avez méconnu mes bienfaits. *Désormais seront hommes les uns, femmes les autres*, et vous serez unis devant ma puissance. »

C'est pourquoi, depuis ce temps, ma chère, chaque sexe, à ses loisirs amoureux, recherche l'autre sexe pour la volupté, ou pour le peuple-

ment de la terre, et les unions doivent être seulement de la femme à l'amant, et de l'épouse à l'époux, — ou à l'amant.

Zeus a pourtant créé, Régina, des êtres à part, nouveaux androgynes, *capables de se suffire à eux-mêmes*, et dont les amours, pareilles aux autres amours, sont des erreurs ou des faiblesses.

Elle avait les yeux sur lui, et elle répliqua en souriant, quand il eut terminé :

— Et vous, Maître, ne seriez-vous pas androgyne ?

— Parfaitement. Je suis votre congénère. C'est pourquoi, nos cerveaux seuls en face, nous nous entendrons toujours... Mais pour les sens?

— Nous ne nous entendrons jamais, Maître.

Elle s'était levée, pour partir. Il lui dit qu'il allait l'accompagner jusqu'à la porte de chez elle, — et ils descendirent, sans hâte.

La nuit était à présent plus pâle, et les rues plus désertes ; ils s'acheminaient, et l'Homme tenait serré contre lui, le bras frêle, troublant, de la jeune fille.

Or, ils n'osèrent d'abord se parler dans le sommeil doux et poignant à la fois, de la grande ville palpitante et muette à cette heure.

Régina, la première, rompit le silence.

— Que vous êtes bon, Maître, de venir jusqu'à ma porte ; c'est bien de la peine que je vous ai donnée, ce soir, et vous allez m'en vouloir, au fond, j'en suis sûre.

— Le pensez-vous vraiment? Alors, je vous laisserai votre conviction, persuadé que nul n'est capable de changer la volonté d'une femme, que son amant ou son « amie ».

— Je n'ai ni l'un ni l'autre, et je ne m'en plains point; je suis libre d'aller où me mènera votre gloire, Maître.

— Chut! murmura-t-il tout bas, un doigt sur sa bouche, tu nous porterais malheur. Il est des mots, *la gloire*, Régina, ajouta-t-il mélancoliquement, qu'il ne faut pas dire, de peur de rompre un charme; la vie est faite de charmes, ou elle n'est pas; encore faut-il délicatement prendre chacun de ces charmes mystérieux sans le serrer trop, sans quoi il cesse d'exister, et viennent les mauvaises heures, la déveine. Mais je suis rassuré, car j'ai une mascotte.

— Dieu veuille qu'elle vous porte bonheur. Je voudrais que vous fussiez moins triste.

Sans répondre, il observait les étranges découpures dessinées sur le ciel très bleu par les toits et les cheminées qui prenaient des airs de décors, de choses artificielles, inquiétantes parfois comme certaines estampes des Maîtres d'autrefois. Un biffin, qui fouillait un tas de débris — sa lanterne pendant de sa main gauche, et semblant un œil monstrueux, énorme, à l'affût, dans l'obscurité, — les intéressa.

— Voilà bien, dit Montclar, l'image de Paris par excellence; si j'étais peintre, j'en ferais une

allégorie. La ville est un tas informe, où quelques-uns, les artistes et les philosophes, fouillent anxieusement du crochet pour découvrir des vestiges humains dont ils pourront tirer parti.

Ils étaient arrivés devant la maison où habitait Régina. Elle allait sonner.

— Est-ce tout, pour votre ami? dit Montclar, très près d'elle.

Il la prit à la taille, et elle, docile, cordiale, se soumit à l'étreinte.

— A demain, mon grand gamin brun! Et Patrice baisa sa joue.

— A demain, ami.

Dans la clarté trouble que jetaient les derniers reverbères — tandis qu'au loin s'entendaient les pas de l'homme d'ombre qui, au milieu de la nuit, éteint un bec de gaz sur deux, — leurs corps, un moment accolés, formèrent un groupe gracieux; Montclar, plus grand, semblait absorber en lui la frêle Androgyne, dont les Yeux flamboyaient de promesses mensongères.

III

De cette soirée, pour Patrice et Régina, data une intimité plus vraie; leurs causeries, qui touchaient à tout sentiment intéressant, mais surtout à leur art, devinrent plus familières sans gêne aucune de la part de Régina. — Il apprit, lui, à mieux connaître son élève à comprendre le type humain dont elle était le représentant si gracieux avec ces cheveux noirs lui faisant un casque mutin de jeune impératrice; il se rendait compte de ce qu'elle devait à son type, et de ce qu'elle devait à sa race.

Et cependant toutes les qualités qu'elle possédait, une volonté inébranlable, une forte individualité, une énergie peu commune, des vertus d'homme, — ne lui donnaient, certes, rien de l'autre sexe, un brin d'apparence mâle, comme cela se trouve souvent chez les femmes de caractère un peu viril, un tantet garçon.

Régina avait des origines italiennes, et sa race apparaissait sinon à l'œil du vulgaire, du moins au regard constant d'un observateur comme Patrice. Rien ne pouvait échapper dans l'étude de cette femme faite par lui, chaque jour. — Elle avait pour aïeux des Italiens, son père était Milanais, sa mère Française. Sandri était venu, en France, exercer son métier de praticien, avait épousé la mère de Régina, et gagné quelque argent.

Dès son jeune âge, Régina avait montré un goût très prononcé pour le théâtre. Sa mère morte, son père, qui l'adorait, et qui avait les goûts d'un artiste, lui avait permis, ses études achevées, d'entrer au Conservatoire. Elle en sortit premier prix de tragédie, fut engagée à l'Odéon, joua dans une pièce; puis, ne plaisant à personne, elle avait été remerciée.

Comme tout ce qui est dissemblable, non conforme à la médiocrité générale, Régina avait étonné tout le monde, depuis ses camarades, hommes et femmes, jusqu'à ceux qui s'intéressaient un peu à elle. On s'était mis à la haïr, nécessairement. Elle paraissait ne pas voir cette terre, elle ne voulait pas tremper ses pieds dans la boue, accepter ce que tout le monde accepte, tomber aux compromissions, aux marchandages.

Un jour, un admirateur de sa beauté lui disait :

— Laissez-moi vous embrasser, seulement.

— Non.

— Sur la joue. Ça n'engage à rien.

— Je vous demande pardon, cela engage à tout, au contraire.

— Comment donc?

— Parce que si l'on permet cela, on doit tout permettre.

— Alors, quand je verrai quelqu'un vous baiser sur la bouche?

— Vous pourrez dire que je couche avec lui.

Tandis que les autres enveloppaient les faits sous des phrases, déguisaient leurs intentions, Régina, elle, parfois, ne craignait pas le mot. L'abord, cependant, était plutôt froid. Un temps, on l'appela : l'Anglaise. Mais un auteur de la maison :

— Anglaise, elle? Non. Elle est froide parce qu'elle est asexuelle.

— Tiens, reprit une cynique, c'est vrai. Alors comment gagne-t-elle sa vie?

Un autre jour, on parlait d'elle avec animation, et l'une des gentilles Odéoniennes qui prenaient part au colloque s'écria :

— Pourquoi discuter là-dessus? La plus belle ne peut « le » perdre, que si la nature le lui a donné.

Et les plaisanteries continuèrent. On interpellait « Mademoiselle » Régina Sandri, on lui demandait à voir, à toucher.

— Tu devrais t'établir à la foire, lui disait-on, avec ta tire-lire. Avec les bénéfices du local réservé — du petit local, deux sous de plus pour

les grandes personnes, tu serais bientôt riche.

C'étaient de continuelles allusions, de sales apostrophes dont on la saluait dès qu'elle arrivait au théâtre, une croisade mauvaise où se mêlait un peu d'envie peut-être, ce sentiment qui naît aux âmes vulgaires, la haine pour toute supériorité évidente qui les humilie.

Profondémont froissée de voir son intimité ainsi violée, sans aucun égard, par des cabotines éhontées, Régina eut — qui sait? — abandonné sa carrière, dégoûtée des mœurs théâtrales, de la vulgarité du milieu où elle se voyait désormais appelée à vivre. Mais une voix chantait en elle l'hymne éternel de la Beauté, de l'Art par qui meurent les laideurs ambiantes; et le chuchotement de cette ode la venait fortifier aux heures tristes de lassitude. Une attirance, en elle, primait toutes les autres : la vocation, qui l'appelait — elle n'en doutait pas — aux plus brillantes destinées; et même, toute ambition abandonnée, Régina serait restée comédienne par l'amour des réalisations dont elle se sentait capable. Grâce à ce légitime orgueil, elle demeura vaillante contre toutes les amertumes, toutes les blessures.

Sandri était mort quelques mois avant le concours du Conservatoire, où sa fille remporta le premier prix de tragédie. Il avait laissé à Régina deux mille cinq cents francs de rente, et quelques objets d'art; elle en avait vendu plusieurs, ce qui lui avait donné encore un peu d'argent, et elle

s'était arrangée pour vivre avec les rentes. Elle ne se trouvait pas malheureuse.

Régina, quand elle s'était vue sans engagement, avait réfléchi quelque temps; puis, comme elle voulait jouer, poursuivre le but pour lequel elle vivait, elle s'était décidée à se présenter chez l'auteur dramatique qui avait ses préférences, chez celui qui — sans qu'elle le connût, sinon pour avoir vu son portrait dans les journaux — lui était sympathique. Elle avait emporté la position d'assaut, et, maintenant, dans son orgueil, elle s'applaudissait de sa démarche; car si Patrice Montclar l'avait adoptée, pour ainsi dire comme élève, c'est qu'elle valait vraiment quelque chose, et qu'elle pouvait devenir la grande artiste qu'elle rêvait tant d'être.

Elle avait éprouvé pour Montclar une vive sympathie, sans mélange d'aucune sensualité. C'était en elle une amitié comme on en éprouve pour un frère, un parent aimé, un ami sûr qu'on aime à fréquenter, à entendre, dont on écoute les conseils.

Or, Montclar étudiait, chaque jour, Régina, et elle se révélait à lui. Ce qui, dans les commencements, le charma tout d'abord, ce fut de trouver en elle une élève sans aucune arrière-pensée féminine, sans aucune autre sensualité que le mystique bonheur dont elle rayonnait, s'efforçant, aidée par lui, d'approcher de l'idéal.

Ce désintéressement — peu féminin — plut à

Montclar. Avec Régina, il pouvait dire ce qu'il voulait, lui indiquer un geste, tenter ce geste, lui demander à elle d'en trouver un, sans qu'elle pensât une minute qu'il lui faisait la cour. Tout était à l'avantage de la jeune fille. Par contraste, elle lui rappelait sa vie avec une femme, sa femme dont le divorce l'avait débarrassé. Pendant quatre ans, il avait eu dans sa maison, à son foyer : *l'Ennemie*. La lutte au dehors contre tous, confrères plus ou moins envieux, critiques, directeurs, interprètes de ses œuvres, il ne la redoutait pas, ni celle qu'il devait soutenir, aux jours où l'inspiration se dérobe, avec la difficulté du travail; mais la lutte contre la femme qui dort avec vous et dont on n'a aucune défiance — celle qui, selon le mot de l'Ecriture, ne devrait faire avec vous, *qu'une même chair*, *qu'une même pensée*, — longtemps l'avait annihilé.

De son mariage il lui était resté un dégoût profond, et, sans sa nature d'androgyne, il serait mort des coups portés par l'ennemie. Mme Montclar avait été, pour Patrice, cette traversée du Désert qu'accomplit, plus ou moins, tout homme dans sa vie. Elle était colère, capricieuse, volontaire, autoritaire, boudeuse, dans une jolie méchanceté de femme. Elle déplaçait tout chez lui, pour qu'il ne trouvât plus ce qu'il cherchait, et se mit en colère. Elle le harcelait de demandes d'argent, un argent qu'elle gaspillait, dépensait sans nulle nécessite, jetait par les fenêtres, selon

l'expression populaire. Elle lui demandait des choses impossibles, pour le plaisir de se voir refuser, et de pouvoir se cabrer devant le refus, trouver là prétexte à lui faire du mal.

Alors, c'était une scène longue, harcelante, où la patience d'un saint n'eût pas résisté. Elle agissait en femelle, chatte, féline, sensuelle, voluptueuse entre les bras de l'homme, et, aussitôt après la patte de velours, elle avançait ses griffes pour égratigner, déchirer, dans un besoin pervers de faire du mal, — toujours de faire du mal. Sitôt après l'amour, la lutte commençait, recommençait. Le matin, il se levait, déjà courbaturé, tandis que Madame, dont la vie était assurée, sans occupation, s'endormait jusqu'à onze heures, midi, pour se lever, fraîche et rose, et renouveler ses attaques. A ce jeu, il perdait sa force et son talent.

La paix, la quiétude, l'assurance et la compréhension de l'être que vous aimez sont nécessaires à l'artiste, pour créer. Mme Montclar ne voulait rien comprendre au métier de son mari, et le traitait même de paresseux. Elle lui devait le bien-être et la considération, mais ne voulait pas le reconnaître ; elle lui demandait souvent pourquoi il n'était plus banquier, pourquoi il n'était plus dans les affaires, enfin pourquoi il n'exerçait pas un métier régulier et honorable. Elle ne voulait pas comprendre son art. Enfin, elle fut mauvaise avec conscience, jouissant d'une béa-

titude animale à déchirer le cœur de son mari, à le mettre en lambeaux, comme la tigresse qui déchiquète sa proie.

Une nuit qu'il était mourant, veillé par un ami, elle s'habilla à dix heures, s'en alla au bal de l'Opéra, et ne revint qu'au petit jour. Elle prenait plaisir à inventer des histoires sur son mari, même déshonorantes, se moquant bien de se salir elle-même ; et elle les colportait, de-ci de-là, commentant ses inventions. On chuchotait : « Il faut bien que cela soit, puisque sa femme le dit ». Et puis, on croit toujours un peu le mal qu'on entend dire des autres.

Mais il l'avait aimée ; mais il l'aimait.

Elle était si femme, si troublante, et savait s'accorder avec une intimité si puissante. Elle avait l'habileté — et c'était là, pour Montclar, le danger redoutable — de savoir à propos lâcher bride à sa sensualité; il l'aimait pour l'amour charnel qu'elle lui inspirait sans lassitude, pour ses caprices même, peut-être, sa méchanceté diurne, un extraordinaire et continu piment aux caresses passionnées qui suivaient et précédaient les crises. Ce fut un bouquet entêtant de fleurs malsaines qu'il respira quatre ans. Il était androgyne heureusement, et put échapper, un jour, à celle qui le menait à la perte de son cerveau, à la mort, ou peut-être à la folie. Sa double nature, sans rien de félin, revint avec l'amour de vivre, aidé d'un profond sentiment de conservation per-

sonnelle. Quand il eut chassé la femme qui, pour mieux le faire souffrir, persuadée qu'il ne pourrait se délier d'avec elle, avait l'air de l'aimer, il l'oublia : elle n'existait même plus pour lui. — Mais, de temps en temps, une vilenie lui rappelait qu'elle vivait encore, irritée, nerfs et fiel, mauvaise toujours, et déchue.

Depuis, il n'avait eu que des maîtresses de passage, des amies, blondes, brunes, rousses, des camarades de plaisir. Puis, sa pensée annihilait les sens quand il le voulait. En résumé, depuis son divorce, il avait beaucoup vécu de solitude et de travail.

L'amitié de Régina Sandri réconforta Montclar. Il jouissait de cette fille, exempt de désir, comme elle jouissait de lui, dans une confiance d'elle et de lui-même. Non pas qu'il ne songeât qu'un jour cet être joli, qui avait un sexe, cesserait de laisser inutiles ses facultés voluptueuses, mais il n'était vraiment pas encore amoureux d'elle, et d'ailleurs il ne voulait pas l'être. Le travail, dans cette mise au point de son drame, dans ces jours d'études, et, plus tard, pendant les répétitions, le travail abolissait les sens. Auprès de Régina, naissait, en lui, une grande délicatesse. Sans doute, elle serait à lui quand il le voudrait, mais elle se donnerait sans désir, sans plaisir, par une nécessité. Il n'aurait rien d'elle que son corps, et, après, elle lui en voudrait sûrement d'avoir exigé ce vasselage. Enfin, il lui répugnait

de peser, si peu que ce fût, sur la volonté de la jeune fille.

Montclar avait fait promettre à Régina de ne rien conter de leurs études, de ses projets, et, pendant quelque temps, on ne sut rien de sa nouvelle pièce ni de sa future interprète.

Un soir, il écrivit au directeur du Gymnase, Sanard, pour le prier de venir, sans faute, le surlendemain matin, chez lui. Celui-ci, qui venait de traverser une série noire, trois fours ou presque, rêvait d'une pièce de Montclar pour son théâtre; il n'eut garde de manquer au rendez-vous.

Quand Sanard fut introduit dans le cabinet de travail du Maître, il aperçut une belle jeune fille, grande, mince, avec des yeux troublants, et aussitôt il se dit: « C'est sa maîtresse, et il va me la coller ». La jeune fille ne se leva pas, et le directeur, tout en pensant . « Je coucherais bien avec elle », prit un air sévère pour la regarder.

Montclar entra.

Poignées de main, politesses, et le Maître fit les présentations. Il aimait à taquiner parfois, un tantinet, les directeurs, et il s'amusa de la tête de celui-là.

— Sanard, vous voyez cette superbe jeune fille? Eh bien, c'est la plus étonnante des tragédiennes, c'est mieux, c'est un Protée de la scène.

— Une autre Dinah Samuel, alors?

— Oh! non, mieux que Dinah Samuel! Dinah est très femme, et même très fille : celle-ci est

intelligente; Dinah Samuel a des caprices, celle-ci n'a que des intentions de bien faire, servies par du génie — oui, Sanard — et de la volonté; Dinah Samuel est féline, celle-ci est souple, ce qui est mieux; Dinah Samuel a une voix d'or, celle-ci a la voix juste, la voix qu'il faut. Regardez-la, d'abord.

Le directeur se moquait en lui-même de Montclar : « Est-il assez emballé ! comparer une femme quelconque à Dinah Samuel ! Et tout cela parce qu'elle est neuve pour lui, cette grande brune à l'air de gamin ». — Montclar continuait sur un ton légèrement ironique :

— Vous ne le croyez pas, vieux malin, vous qui voudriez avoir, en tête de votre troupe, Dinah Samuel? Eh bien, remerciez-moi, car je vous donne Mademoiselle, et c'est mieux que Dinah, — sa grand'mère.

Sanard restait embarrassé, se demandant si Montclar plaisantait ou s'il parlait sérieusement; il répliqua, pour ne pas sembler dupe :

— Vous me donnez Mademoiselle! Que m'offrez-vous encore avec elle?

— Mais Monsieur, j'ai joué à l'Odéon.

— Ah! l'Odéon! Autant ne pas en parler.

Montclar éclata de rire et repartit :

— Enfin, mon cher Sanard, je vous la donne, et vous la prenez en me remerciant.

— Mon cher Maître, trop honoré, mais...

— Vous acceptez. C'est convenu.

— Oui, puisque vous le voulez.

Sanard, en effet, venait de flairer un projet de Montclar; il acceptait, au moins pour connaître l'affaire, et il pensait, malin aux habituelles réticences mentales, que l'engagement n'était pas encore signé.

— Vous dites oui, mais avec l'intention de vous dédire, hein?... Écoutez, honnête homme, je veux un engagement pour ma protégée, dont nous ne sommes pas dignes de retirer les bas.

— Noirs? interrogea Sanard, un instant blagueur.

— Non, mauves, dit-elle, avec un sourire tranquille, un peu ironique aussi.

Montclar reprenait :

— Votre meilleure actrice vient de vous quitter, sans avoir voulu renouveler son engagement, et, vous donneriez la forte somme pour l'avoir encore. Moi, je ne réclame pas ce sacrifice de vous. Vous engagez Mlle Régina Sandri aux prix et conditions de la fugitive. Est-ce dit?

— Mais je ne connais pas le talent de Mademoiselle.

— Je vous le garantis supérieur, incomparable, hors pair.

— Encore faut-il que je l'entende : je ne peux pourtant pas acheter chat en poche.

— Il n'est pas question de chat.

— Il s'agit seulement de poche.

Sanard guignait en-dessous Régina, qui eut un sourire à sa répartie.

— Faut-il donc tant de réflexion? demanda Montclar.

— Non, répondit enfin Sanard, mais à la condition que vous me donniez une pièce.

— Marchand! Vous ne ferez donc jamais une affaire sans conditions? Oui, je vous donne une pièce, et deux, et trois, tant que vous aurez mon interprète, car je ne veux plus qu'elle pour jouer une série que vous aurez.

Sanard commençait à réfléchir. Il savait Montclar très difficile pour le choix de ses principaux interprètes, et presque jamais content d'eux; pour qu'il parlât comme il venait de faire, de Mlle Sandri, pour qu'il lui confiât le premier rôle dans sa pièce nouvelle, et dans d'autres, elle ne devait pas être la première venue. Il pensa que si Montclar était amoureux, son amour, avec l'éternel bandeau, l'aveuglait; mais il se dit aussi qu'il était sain d'esprit et que jamais — ce fait était reconnu de tous — il n'avait fait passer les intérêts d'une femme avant ceux de ces œuvres.

— Hein, vous réfléchissez? Vous baragouinez, dans votre cervelle prudente, que, du moment que je confie un rôle à Mademoiselle, vous pouvez vous risquer... Oui, c'est qu'elle a du talent! Réputation oblige; je parle de moi, et je n'irais pas lui livrer le rôle important d'une œuvre, si elle devait la faire tomber... D'ailleurs, vous allez en juger. Lève-toi, grande artiste! et épate un peu ce saint Thomas de directeur.

Régina se leva.

Montclar lui donnant la réplique, elle joua deux grandes scènes de la nouvelle pièce sur chantier. — Sanard n'en revenait pas; il ouvrait de grands yeux, posant ses regards tantôt sur Montclar, tantôt sur Régina, étonné d'une aussi précieuse trouvaille. Quand Régina, très calme, se fut assise de nouveau, il ne contint plus son admiration.

— Je vous remercie, Maître, dit-il. Vous avez trouvé effectivement l'interprète hors ligne ; Mademoiselle aura du génie, comme vous dites, si elle suit vos conseils.

— Flatteur! répliqua Montclar. Mais est-ce ça! Et sans l'optique de la scène, mon cher!...

— Je reçois immédiatement votre pièce, dit Sanard, et même, si vous voulez signer des traités pour d'autres...

— Je vous en donne deux dès à présent, mais stipulons que Mlle Sandri jouera les premiers rôles, et que vous lui paierez les appointements de celle qui vient de partir. Tenez, voici, écrits de ma main, deux traités, l'un pour moi, l'autre pour elle : nous les signerons demain. Pas un mot à changer, par exemple! C'est à cette condition.

Sanard n'était pas assez nigaud pour refuser : un autre l'aurait immédiatement remplacé.

— Du moment que j'ai un drame de vous, et Mademoiselle pour le jouer, je n'ai plus qu'à tra-

vailler, qu'à préparer le succès. Mais, demain, vous me lirez la pièce.

— Parfaitement, avant de signer.

Sanard reçut permission de faire annoncer la nouvelle pièce du Gymnase — *la Zerbi*, — et l'interprète, le jour même, dans les « échos » de théâtre des journaux, — enfin, de commencer toute la réclame qu'il voudrait.

Quand Sanard fut parti, de joie, de contentement, Régina se jeta dans les bras de Montclar, et elle l'embrassa. Il la regarda. Elle était heureuse, et tout son visage resplendissait, ses yeux étaient de feu, mais en elle rien ne tressaillait : c'était la joie d'une fille, d'une sœur, dans les bras de son père, de son frère ; ce n'était pas une femme, mais un être heureux, simplement.

— O Maître, comme je vous aime! murmura-t-elle.

— Oui, certes, fit-il.

Et il se mit à rire. « Une femme, dans une joie pareille, se donnerait immédiatement à moi. Elle n'y pense même pas! » — Alors, il alluma une cigarette.

IV

Le lendemain, à deux heures de l'après-midi, Montclar et Régina se rendirent au théâtre. On les introduisit, immédiatement, auprès de Sanard. Il les attendait, seul, dans son cabinet, — une grande pièce qui eût été très sombre sans deux lampes électriques projetant leur clarté crue. Ce cabinet, autant certes que la chambre à coucher même du directeur, avenue des Champs-Élysées, portait l'empreinte du caractère du « patron », ainsi que le nommaient craintivement les employés du théâtre.

C'était plutôt le boudoir d'une agenouillée qu'un cabinet de travail. — Une grande chaise longue, couleur réséda, aux franges soyeuses, tenait la place principale, de déshonneur, au fond, entièrement recouverte de coussins de toutes nuances, jetés pêle-mêle, qui semblaient, dans le demi-

jour, des corps vêtus d'étoffes bariolées, abaissés en des poses voluptueuses; au-dessus, au mur tendu de soie grisâtre, un portrait de Sanard — signé : Gervex; oui, ma chère! — figeait en une pose raide, la main passée entre deux boutons de la redingote, le directeur solennel, semblant un homme d'État désireux de transmettre à la postérité une image correcte.

Autour de la pièce, des tableautins légers, une aquarelle de Gerbault, des pastels fripons; des portraits d'actrices dans leurs loges; photographies aux gentilles dédicaces. Les meubles, entièrement de style Louis XV moderne, aux galeries de cuivres frêles, trop neufs, sentent le parvenu et le roué; sur la cheminée, une pendule rococo, au cadran entouré de cailloux du Rhin, au-dessus duquel des Amours se caressent. Seule — ramenant tout à la direction, — une table, chargée de manuscrits et de brochures, tient le milieu de la pièce, tandis que le coffre-fort se dresse, énorme, à droite de la chaise longue. Rapprochement fait pour amener un sourire sceptique sur les lèvres d'un Parisien qui n'ignore pas combien, intimement, sont liés, dans la vie de Sanard, l'argent, la littérature dramatique et la coucherie théâtrale.

Un groupe de Clodion, deux femmes en train de lutiner un faune couché dans l'herbe, un biscuit de Sèvres galant, complètent l'ensemble; et le portrait d'homme d'État, par Gervex, domine le tout. Et, de fait, — disait un jour le reporter

Montal, au sortir de ce cabinet directorial, la veille d'une première, — n'est-ce point là le portrait d'un homme public?

Sanard était fils d'artisans du Faubourg; à treize ans, dès sa sortie de l'école primaire, son père, ouvrier-charpentier, lui avait signifié qu'il devait choisir un métier; il commença d'en apprendre plusieurs, mais redoutant le travail physique, et ambitieux d'argent, il accueillit l'offre d'un vieux garçon qui, séduit par sa mine délurée, le prenait chez lui comme groom. Son maître, mort au bout de quatre ans, lui avait laissé quelques mille francs. Sanard en plaça la majeure partie, devint garçon d'un café du Boulevard, très fréquenté par les soupeuses, et il commenca de s'entremettre habilement, prudent et discret auxiliaire des caprices chers.

Dès qu'il vit apparaître M[lle] Sandri, suivie de Montclar, l'ancien groom, aujourd'hui impresario, se leva vivement, quittant la table aux manuscrits et saluant :

— Cher Maître!... Mademoiselle!

— Bonjour! fit Montclar, nous sommes exacts, hein?

Les politesses échangées, Montclar commença de lire le manuscrit de son drame. Le sujet — des plus simples — valait surtout par des scènes, de passion et de jalousie, voluptueuses et vraies.

C'était — mis en scène avec un art infini,

l'amour d'une danseuse célèbre, « la Zerbi », pour Berzio, un jeune pâtre des plaines lombardes, s'ignorant poète et musicien de génie. Régina devait interpréter le personnage de la danseuse.

Agée de trente ans, et un petit peu plus, peut-être, — dans la plénitude de sa beauté mûre, — la Zèrbi s'éprenait du pâtre Berzio, qu'un ami citadin avait, un soir, amené au théâtre. Avec tout l'enthousiasme d'une âme ingénue et neuve, dans l'éveil de ses sens d'enfant, Berzio, — frappé de la rayonnante splendeur de la diva, — de retour, avait composé, en souvenir d'elle, une chanson d'amour aux paroles de fièvre, sur une érotique inspiration musicale. L'ami à qui, le lendemain, il avait fait ses confidences et chanté son hymne passionnel, en avait recueilli les vers et le motif, et, sans rien dire au pâtre, les avait fait publier par un éditeur milanais, puis les avait adressés à la danseuse.

La Zerbi, curieuse, touchée de cet hommage destiné par le poète à rester ignoré, demandait à voir Berzio. L'enfant, intimidé, apeuré même de la bonne fortune qui s'offrait à lui, déclinait l'offre de son ami qui voulait le présenter à la Zerbi :

« Que pourrais-je lui dire, Linio ? Réponds. Elle est trop belle pour que ton histoire soit vraie. Me vois-tu, dans mes habits de village, au milieu des beaux messieurs qui s'empressent autour d'elle ? Et puis, je le sens, elle ferait mon malheur ; les yeux de ces belles dames, Linio, sont des étoiles

de feu, où nous autres, pauvres, brûlerions notre âme... Non ! non !... Il me faudrait la voir toujours après, et, comme ce serait impossible, le départ me serait grande peine. »

Ne demandant pas mieux, il se laissait persuader, vaincu par les arguments de son ami, et tenté surtout de la voir encore une fois. La Zerbi quittait — pour le petit berger, pour ce poète imprévu au parfum sauvage — le cercle de ses admirateurs, et elle le charmait en lui chantant des paroles douces, comme ferait une mère ; elle l'invitait à venir la voir, coquetait avec lui, éprise passionnément de sa figure, de ses yeux de rêve, de sa naïve ingénuité de jeune homme ignorant, d'enfant, à peine homme, poussé en pleine nature, au milieu des plaines de Lombardie.

Berzio, c'était l'amour neuf, qui s'ignore au premier moment, puis éclate, furieusement passionné, à la première souffrance jalouse. La Zerbi l'aimait, lui enseignait le baiser, et le pâtre avait trouvé du premier coup, dans la diva, la sublime amoureuse ; ses yeux, — sa bouche, — elle, tout entière, pour lui, était la source des voluptés infinies. Il se laissait conduire par elle, docile à ses leçons, reconnaissant des plaisirs qu'elle lui distillait goutte à goutte, fontaine de joie, refuge d'amour, asile amène au pèlerin altéré.

Il s'était enamouré d'une satane qu'il regardait comme une déesse, une sainte. C'était, pour lui, une Madone d'amour, et en songeant cela l'enfant

·pris restait inconscient de son blasphème. Son sentiment tenait du mysticisme, sa pensée éveillait en lui le souvenir des nuits d'extase autrefois passées en adoration devant l'ostensoir flamboyant et la Madone protégés d'un baldaquin soutenu par les anges, durant les périodes d'adoration perpétuelle, à Milan, dans la cathédrale du Dôme. Ou bien encore, se remémorant les poèmes et les légendes fleuries de mythes où passent des déesses, il aimait la Zerbi comme une divinité païenne, et l'adorait.

La diva, elle, l'aimait d'amour vrai, mais, femme, sensuelle aussi jusqu'à la folie, elle donnait son beau corps à d'autres amants, — chercheuse, incessante et inquiète, de voluptés, d'argent aussi. Berzio, dès les premiers jours, avait redouté les brillants « signori » s'empressant autour de la Danseuse, il avait senti des rages lui monter au cerveau, des rages qui crispaient ses poings prêts aux pires folies ; mais il n'avait pas encore de griefs, aimant trop pour n'être pas longtemps aveugle ; la beauté de l'aimée le désarmait, le rendait à son adoration passionnée, puissante, d'une sensualité neuve toujours.

Quand le pauvre garçon découvrait que l'étoile de sa vie, — en écrivant ce lamento, Montclar se rappelait la si cruelle désillusion du poète, amant de Dinah Samuel, dont il avait le souvenir vibrant encore au fond de l'âme, et il avait voulu y mettre un peu de la vérité palpitante de cette histoire

vraie, — quand Berzio découvrait que la Zerbi prodiguait à d'autres ses trésors de beauté, — ne pouvant supporter l'idée que cette chair de rêve n'était pas uniquement sienne, il levait sur elle son couteau de berger. Mais la Danseuse, — géniale dans une scène où toute la femme apparaissait par la splendide énergie de sa parole augmentée de l'effroi voluptueux de la mort, — désarmait le pâtre, le ruait, de nouveau docile, à sa suite, sortait sauvée, plus belle cent fois, de la dangereuse aventure.

Et lui, Berzio, égrenait à ses genoux, implorant l'oubli de ses violences, des litanies voluptueuses :

« Tout mon cœur, Adorée, s'élève vers Tes lèvres ; et nulle mieux que Toi n'a su baiser mes yeux fermés. — J'adore la flamme de Tes regards ; ils ont enflammé mon être qui brûle de Toi. — Zerbi, *mia*, je veux baiser Tes beautés une à une égarant sur Toi ma caresse où le désir la mène, — je veux en toi mourir de volupté. »

Plus tard, comme ces baisers, jamais assouvis, s'étaient livrés à des caprices nouveaux, s'étaient profanés à d'autres, Berzio exigeait un dénouement. Cette fois, désenchanté à jamais, dégoûté de tout, sauf de sa maîtresse, il voulait mourir seul, pour échapper à l'obsession du sanctuaire livré à d'autres adorations que les siennes. Il voulait échapper à la réalité de la vie, de la vie qui avait tué le Rêve. Il faisait ses préparatifs de mort. Mais l'oublieux, en sa suprême douleur, pensait

enfin aux souffrants laissés là-bas, au village, ses parents qui l'aimaient et restaient sans nouvelles du « petit », depuis des mois.

La Zerbi survenait soudain; elle tremblait, et, pour la première fois, pour un autre que pour elle. Il cherchait à lui prouver qu'elle n'avait rien à craindre, elle ne l'écoutait pas; elle le suppliait de ne pas mourir, et lui résistait.

Alors, elle s'écriait :

« Oh! je n'ai pas su t'aimer avant, Berzio! A présent, tu me remues toute. Mais, entends-moi, Je t'aime, maintenant, je le sens bien! »

Berzio la repoussait, implorait d'elle la liberté, la paix enfin, après ses souffrances.

Elle repliquait :

« Tu veux mourir? Soit! eh bien, mourons ensemble! »

Reconquis, il ne voyait plus que la déesse à qui il avait offert tant et de si pénibles sacrifices; il ne voulait pas qu'elle meure :

« Toi morte, cela me ferait du mal dans ma tombe! » disait-il en une sublimité shakspearienne.

La Zerbi lui étreignait les genoux, gémissant encore :

« Ah! Berzio, c'est bien, cette fois, l'amour vrai que je vois dans l'avenir; je veux l'étreindre, enfin, et pour toujours! Sois mon mari, mon amant, et, seuls désormais, vivons dans la solitude, l'un à l'autre, sans nous occuper ni des hommes ni de rien. »

Alors Berzio pardonnait, la remerciait plein d'effusion, et le rideau tombait sur son dernier cri : « Je t'ai conquise à jamais ! » — Voilà. Pauvre petit!

C'était tout, une anecdote plus que banale, mais valant par un art prestigieux en mille détails. Sanard avait écouté attentivement la lecture de la pièce de Montclar. Quand l'auteur ferma son manuscrit, il dit :

— Bravo ! Il est évident que la Zerbi, lorsqu'elle aura passé trois mois en tête-à-tête avec son enfant de la nature, le plantera là ; mais les spectateurs n'en sauront jamais rien. C'est une fille trop intelligente pour faire longtemps une sottise. Elle s'est arrêtée sur sa route pour boire de l'eau pure, de la bonne eau de fontaine ; mais elle reviendra au champagne et autres vins généreux. Nous avons tous comme ça des envies d'eau claire...

Amoureuse de son art, ces paroles de Sanard froissèrent Mlle Sandri ; elle le montra sans doute, car son directeur s'exclama :

— Tiens, l'enfant! Comment pouvez-vous être encore si ingénue et bonne actrice tout ensemble?

— J'ai la foi ! répondit-elle.

Sanard ne répliqua rien à ces mots ; il dit, un peu emballé :

— Cette machine-là aura cent cinquante représentations, peut-être, au lieu d'une centaine au plus, si le Berzio s'était tué. En les mariant, c'est

un trait de génie qui vous est venu, mon cher. On voit bien votre marque, votre science scénique, je voulais dire.

Il s'était levé; il frappa familièrement sur l'épaule de Patrice Montclar :

— Ah! comme vous connaissez votre public!

Puis, s'adressant à Régina :

— Vous, ma chère pensionnaire, vous serez — j'ai confiance en vous comme le Maître — superbe là-dedans! Vous serez la leste, fine danseuse, en même temps que la femme passionnée. Je crois que vous êtes capable de jouer bien des rôles, mais celui-ci vous ira comme un maillot de soie.

Le traité fut signé immédiatement après, ainsi que l'engagement de Régina Sandri. — Dès le lendemain, les rôles furent distribués, et, bientôt, les répétitions commencèrent.

V

« Vous avez tout pour vous, heureux homme, vous êtes beau joueur », avait dit Montclar, sur le seuil du cabinet de Sanard, après la lecture.

Sanard, ayant carte blanche, fit une réclame monstre pour les débuts de Mlle Régina Sandri. Il annonçait la pièce, il annonçait la femme. Habile, mieux qu'aucun autre, à faire valoir son succès futur, il savait son Paris jouisseur sur le bout de la langue. La femme, n'était-ce point, en sa nouveauté, l'attrait réel pour les trois quarts et demi des spectateurs? Une femme nouvelle, c'était peut-être mieux qu'un chef-d'œuvre. Il le savait et pinçait la corde à la briser. — Pour lui, la poule aux œufs d'or était Régina ; mais elle était poule aux œufs d'or, parce que ses œufs étaient fécondés par le coq gaulois, Montclar.

Sanard était un homme de taille moyenne, blond et mince, qui affichait des airs d'élégant. Verni, comme les faux meubles; on pouvait s'y tromper de loin, mais cela s'écaillait sous le moindre coup d'ongle et ne résistait pas à l'examen. A le voir, à l'entendre, on aurait cru qu'il était la délicatesse même. Il posait à la galanterie rouée, cherchait à donner à ses palinodies un parfum dix-huitième siècle; au fond, c'était un sensuel brutal, sans générosité, le marchand dans toute sa force et son cynisme. Mais il avait des manières si correctes, une politesse si grande, que tous ceux qui n'avaient pas été écorchés par lui le disaient « gentleman », sans connaître exactement tout ce que comporte de qualités ce mot anglais; et, par le fait, il était le contraire du « gentleman ». Il courtisait toutes les actrices qu'il engageait, et il profitait de tout pour leur faire accepter des conditions dérisoires. Dans ses traités avec les artistes, il manquait de loyauté; il y introduisait des clauses, insignifiantes, semblait-il, sous le mirage de l'admission, qui ne disaient pas grand'chose, — des clauses pleines de bonhomie, mais qui donnaient matière à chicane et à procès, quand il avait assez de l'acteur ou quand la femme avait lassé son caprice. Il était d'une suprême mauvaise foi. Drumont écrivit un jour de lui : « C'est un chrétien qui méritait de naître juif ». D'ailleurs, il était juif, d'origine assyrienne; Sanar : le d final avait été ajouté.

sans doute, comme un faux nez et une rime à boulevard.

Régina avait plu, tout de suite, à Sanard. La révélation de l'artiste inconnue qu'elle était l'avait surpris ; le charme avait opéré, — cette enjôleuse domination que, fatalement, devait exercer sur le blasé l'ambiguïté gamine de l'androgyne. Il lui avait même trouvé un grand talent. Elle aurait, l'actrice autant que la femme, subi ses conditions, ou alors elle n'aurait pas été engagée, si elle n'avait pas été l'amie du Maître, du faiseur de recettes. Montclar la protégeait, elle était son bien, sa maîtresse, — du moins Sanard le croyait, — et il se serait bien gardé de commettre une faute envers elle, pour le moment ; la prudence avant tout, à cause du commerce, des petites affaires.

M[lle] Sandri n'aimait pas Sanard. Elle avait entendu parler de lui au Conservatoire, à l'Odéon, où l'on disait : « Garde-toi de tomber sous sa fourche-caudine. » Il lui était antipathique, et jamais elle n'aurait sollicité de lui un engagement ; mais du moment que le Maître, son ami, l'imposait, elle n'avait aucune crainte, et se laissait guider par lui, — se sentant protégée.

Une après-midi, Régina se trouva seule pendant quelques minutes avec Sanard, dans le cabinet directorial. Il la complimentait, vantait son jeu, mêlant, de-ci de-là, des compliments physiques ; tout à coup, s'oubliant, il leva, d'un mou-

vement rapide et désinvolte, un peu la jupe et les dessous, disant :

— Quelles jolies jambes vous devez avoir?

Elle ne rosit pas, mais son teint sembla se décomposer; et sèchement :

— Gardez de pareils gestes pour les malheureuses qui sont forcées de subir de semblables humiliations.

— Vous auriez préféré le geste d'un autre?

— Si vous recommencez jamais, je quitte votre théâtre... Le traité n'a pas été rédigé par vous avec vos formules habituelles, et vous savez bien que, si je suis votre pensionnaire, c'est pour jouer seulement les pièces de M. Montclar; si je ne les joue pas, il les retirera... Vous connaissez aussi bien que moi les conditions.

Sanard vit qu'il pourrait y avoir un conflit sérieux entre lui et l'auteur. Il savait Régina très capable de dire tout à son ami. La rassurant aussitôt :

— Mais je riais. Quelle est la femme dont on n'a pas soulevé, au moins une fois, la jupe?

— Je n'aime pas ces manières-là.

— Voyons, êtes-vous si peu coquette? Vous devriez au contraire être flattée qu'on vous admire.

— Ça dépend de l'admirateur.

Il se mordit les lèvres.

— Ah! comme les autres, vous croyez tout ce que l'on dit de moi! C'est drôle de voir les calom-

nies aller si vite. Je vaux mieux que ma réputation, et, très sincèrement, mademoiselle, j'adore votre particulière beauté, j'estime votre grand talent. Je suis meilleur que nous ne pensez, et je suis votre véritable ami. Si vous n'étiez pas à notre grand homme, je vous ferais la cour, et vous verriez si je sais aimer...

— Que m'importe! fit Régina hautaine... C'est tout ce que vous aviez à me dire?

Sanard balbutia, un peu interloqué, humilié de cet échec. Généralement, il triomphait sans peine, en tyranneau à qui l'on doit payer le tribut; d'aucunes prévenaient ses désirs pour ne pas perdre de temps, — parce que, bonnes filles, au courant des us et coutumes de théâtre, cela leur semblait tout naturel, le tribut du directeur.

Quand elle fut partie, il réfléchit : « Montclar se lasse vite de tout, excepté de son métier. Il aura bientôt assez d'elle, et je la cueillerai. » Mlle Sandri, elle, ne fut pas fâchée d'avoir eu cette petite scène avec son patron; elle lui prouva que, dans leurs relations, Patrice agissait en galant homme, et, comme avait dit Montclar, la femme n'étant pas encore éveillée en elle, elle ne pouvait se froisser d'un hommage dont la négligence aurait été, pour toute autre, presque un manque d'égards, une inattention pareille à une sottise d'impuissant. « Si Montclar me soulevait ainsi les jupes? » se demanda-t-elle. Et cette réponse, dans une évocation qui la laissait sans aucun

trouble, lui venait : « Eh bien, ce serait absurde, voilà tout, et il n'y aurait pas moyen de travailler, ou bien il faudrait lui céder pour avoir la paix. Mais ce serait ennuyeux, oh ! ennuyeux !... »

VI

Montclar avait pris date pour la première représentation de son drame. Il continuait à travailler avec Régina, lui faisant répéter à satiété les scènes les plus importantes, celles qui, le mieux, devaient donner au public l'impression dramatique voulue, où se dessinait — le plus nettement — le caractère de l'artiste passionnée qu'il mettait en scène.

Montclar était un scrupuleux, malgré les dires envieux de ses confrères. Ce « piéciste » ne se croyait jamais sûr de son œuvre, trouvant à redire aux choses dont il avait été un peu content, alors qu'il venait de les écrire; il remaniait sans cesse, corrigeant de-ci, de-là, jamais satisfait pleinement, toujours désireux d'atteindre à une perfection de plus en plus haute.

Ce doute, ce continuel effort auquel lui-même s'astreignait, le rendait sévère pour ses inter-

rètes comme il l'était pour lui-même; au théâtre, l était parfois maudit des acteurs médiocres, et les acteuses, à cause de ses exigences, de ses olères par-ci, par-là.

Mais, dès les premières leçons, et, grâce sans loute à l'intimité croissante où il vivait avec Régina, la charmeuse et subtile incarnatrice avait compris la pensée de Montclar, avait pris possession du personnage, ou, plutôt, s'était laissée prendre par lui, adoptant ses qualités et ses léfauts comme les siens propres. C'etait vraiment a première fois que Montclar rencontrait une ide semblable, car Régina, souvent, d'une intonation, d'un geste esquissé, avait fait luire aux eux de l'artiste en éveil, une finesse, un mot heureux, quelque chose de plus que ce qu'il avait écrit.

Aussi, plus la première approchait, plus 'auteur était enchanté de son interprète. Pour Régina Sandri seule, lui le sceptique froid et railleur d'ordinaire, — masqué d'ironie voulue, se laissait aller à son enthousiasme, lui sachant, du reste, trop d'orgueil véritable pour avoir de la petite vanité. Un jour qu'il s'était « emballé » plus que de coutume sur la façon dont l'actrice avait fait jaillir l'idée des paroles, il s'écria, plein d'admiration :

— Oh! jamais! jamais tu ne retrouveras cet effet! C'est splendide! répète!

Régina reprenait, d'une voix où vibrait la volupté souffrante :

« C'est parce que tu m'as voulu morte, Berzio; parce que j'ai senti ton âme me haïr de jalousie, parce que j'ai vu revivre la volonté dans tes yeux, que je t'aime, cette fois, je te le jure. Je vois que tu n'es plus un enfant, mais un homme. Je t'aime, te dis-je, non plus pour tes lèvres ni pour tes yeux de jolie fille... je t'aime parce que tu m'as fait mal... parce que, etc... »

S'élançant pour étreindre l'amant, dolent et furieux :

« Parce que tu es fort!... parce que tu es beau!... »

Cette recherche commune de beauté dans leurs longs tête-à-tête faisait, par instants, s'exalter Montclar; le désir soudain, naissait en lui, lorsque, aux fins de journée, un peu las tous deux, après le travail du corps et de l'esprit, ils s'asseyaient et causaient de choses et d'autres, d'art, de philsophie souvent. Patrice ne dédaignait pas, à présent, de réfléchir tout haut devant son élève, de discuter avec elle, comme avec un intelligent camarade.

— Je me demande quelquefois, mon amie, lui dit un jour Patrice, où tu as pris tes façons de juger, cette délicatesse qui marque tes appréciations, qui te fait résoudre, le plus naturellement du monde, les questions les plus ardues. C'est encore une preuve, ajouta-t-il en souriant, de ta double nature.

— Je ne sais, Maître, mais je suis curieuse.

— Pas assez.

Il la regardait : le visage de la jeune fille faisait comme une tache claire dans la pénombre qui les enveloppait, son profil se découpait, fin et pensif, sur le dossier sombre du fauteuil. Et Patrice se disait qu'avec son élégante joliesse, elle n'était vraiment pas assez femme. Puis, se morigénant : « — J'oublie qu'elle est androgyne ! »

Paris attendait impatiemment cette première. Sanard avait su allumer la curiosité parisienne, en réclamiste émérite. Les indiscrétions sur la pièce et l'interprète, habilement espacées, avaient entretenu l'intérêt. Aux répétitions, le talent de Régina avait paru indiscutable à ses camarades, hommes et femmes. Seulement, on peut toujours médire ou calomnier : « D'abord, elle était la maîtresse de Montclar. C'était sûr ». Mais elles auraient toutes accepté cela, de nulle conséquence. — Elle avait donc des « spécialités, » et c'est par là qu'elle avait capté, subjugé l'auteur; elle avait eu de l'audace, elle était allée le trouver chez lui, lui avait offert ses services d'actrice et de femme à tout faire. Chaque petite camarade, chaque acteur imaginait des vices pour Régina, les siens. La jalousie physique eut aussi son compte. Or, souvent, on l'observa, on la toisa, surtout aux dernières répétitions, et plus elle s'imposa grande artiste et belle — dans son type, — plus on critiqua sa beauté.

Regina passait, — au milieu, parfois, des propos orduriers, souvent des taquineries mesquines, — invulnérable, sans prêter plus d'attention aux vilenies qu'un oiseau de proie, de victoire et de cime, poursuivi par les piaillements impuissants d'une innombrable volée de passereaux. Rien ne parvenait à l'émouvoir, ce qui exaspérait ses excellents camarades.

Elle semblait n'entendre rien, ne se laissait point distraire par les brins de conversation que. derrière elle, tout haut, on tenait, de plus en plus banderillantes, dans l'espoir de la faire sortir de son calme. Mais c'étaient les vains efforts d'une meute d'aboyeurs, enragés d'être tenus en respect. Elle n'était point sans savoir « tout » ce qu'on disait d'elle, mais elle restait invulnérable à ces piqûres.

Elle aurait été poursuivie de flirts insinueurs, aussi d'offres brutales, si on n'avait pas cru qu'elle était la maîtresse de Patrice Montclar. Ses camarades de théâtre la laissaient en repos, sûrs que le directeur l'aurait, s'il avait fallu, et sans badiner, protégée contre tous. Montclar et Régina étaient ses dieux, pour le moment, puisqu'il comptait sur l'auteur et sur la comédienne pour emplir sa caisse.

A la répétition générale, personne d'étranger au théâtre ne fut admis. Une trentaine de critiques seulement, et deux soiristes. L'un, Schavyl, *Figaro*. L'autre, un romancier qui sous le pseudo-

nyme — *Un Monsieur en habit noir* — improvisait, depuis deux ans déjà, entre minuit et minuit et demi, après le théâtre, d'alertes et artistes croquis, bouts d'aquarelles, rapides eaux-fortes, coins de modernité, en peintre et poète impressionniste. Jalousé par des médiocres; dénigré par derrière, mais courtisé en face. « Un double hommage », lui dit Patrice Montclar, dans la coulisse, où le « Monsieur en habit noir » était venu prédire à la débutante un très gros succès.

— *Tu Regina eris*. En latin, je puis vous tutoyer, n'est-ce pas?

Cette comédienne, svelte et originale, l'avait séduit « C'est bon signe! » fit le directeur, riant.

Le lendemain, soir de la première, la salle, d'un aspect ultra-parisien, offrait le plus joli coup d'œil. Des femmes de tous les mondes en toilettes luxueuses, tous les hommes en habit noir; beaucoup, la boutonnière rouge ou fleurie; chaque loge semblait une corbeille doublée de velours grenat d'où émergeaient des bustes de femmes, fleurs vivantes, aux épaules nacrées, voluptueusement serties d'étoffes somptueuses, mises en valeur par l'uniformité des plastrons blancs et des habits noirs. Les grands clubs étaient représentés par les vieux beaux, — ceux qui restent, — par des piaffeurs du chic, l'œil droit vitré, aux airs d'indifférence impertinente, mitigée par cette invincible lassitude affectée qui fait se plier les snobs comme sous le fardeau de leurs têtes vides.

De-ci, de-là, des journalistes, de vagues poètes, les critiques en fonctions, à l'aise dans cette atmosphère théâtrale, causant entre eux, les uns familiers, désinvoltes, la plupart à demi solennels et graves comme des gens qui se savent arbitres de la destinée d'une œuvre, — faiseurs de l'opinion publique.

Dans l'avant-scène de rez-de-chaussée à gauche, deux filles à la mode. L'une, la grassouillette Andrée Miclose, se penche sur l'épaule du vieux marquis de Mauvieuse, son fidèle, pour lui demander la signification du titre de la pièce.

— La Zerbi, ma chère enfant, — interrompt le voisin, Blaise Verdet, moqueur, — en italien, ça veut dire : l'herbe tendre.

— Alors, nous nous mettons au vert! s'écrie, d'une voix gamine, la belle et blonde Luce Cricri, divette vieillissante et toujours charmeuse, tandis que Pierre Bisson, le critique colosse qui défend les nouveaux venus riches, murmure à demi-voix :

Je tondrais de ce pré la largeur de ma langue.

— Que dit-il? fait Andrée Miclose, inquiète. Je crois que c'est des inconvenances.

Aux fauteuils de balcon, une grosse lorgnette aux doigts, Félix Bidcon, Saturne bon papa, avec ses bajoues frangées de barbe blanche et ses lippes sensuelles d'orang-outang chenu. Voici cette ancienne poupée, à la barbe noire et frisée, Élie

Letruc, à la chevelure régulièrement aplatie et ondée au petit fer, au visage maquillé, qu'on appelle toujours, — par la puissance de l'habitude, — le beau Juif, et qu'on voit promener, dans les couloirs et dans les coulisses, sa face anguleuse d'obséquieux sémite, peloteur qui vous éreinte au coin du bois où il prodigue ses éloges. Il cause avec un jeune homme, versificateur symboliste, qui semble ne savoir trop que répondre et s'incline à chaque phrase.

Dans les loges et au balcon, une mêlée déjà de tous les mondes : horizontales aux lèvres pourpres, belles mesdames, messieurs les maris et messieurs les amants. Foule élégante. Tout le pimpant et joli d'une salle « bien parisienne », un soir de première.

Et, dans les couloirs, continue le va-et-vient d'ouvreuses affairées, houspillées par les arrivants qui s'impatientent. — Sous les halos lunaires des lampes électriques, enfoncées aux murs, telles que des hublots allumés de navires, elles enlèvent les « sorties de soirée » et les manteaux qui laissent éclater les vivantes blancheurs; elles dépouillent, des manteaux chrysalides, — de merveilleuses libellules humaines, promptes à s'évader.

Des jeunes gens, soireux ou échotiers de théâtre des grands journaux, gazetiers connus, plumes quelconqnes, circulent du péristyle aux couloirs, débinant d'avance; encore, ils médisent des

femmes présentes, rient du mot dit ou entendu, escomptent des projets grandioses ou leurs amertumes de méconnus.

Patrice était allé chercher Régina dans sa loge; la menant sur la scène jusqu'au trou du rideau :

— Regarde !

Elle se pencha et regarda dans la salle. Un grouillement de vie parisienne. A ce moment, une petite danseuse célèbre, Cléo de Mérode, en arrivant aux fauteuils de balcon, faisait sensation. Elle posa enfin, au premier rang, sa beauté gentille, et elle semblait, avec sa mignardise de gestes, une grande orchidée, précieuse et délicate, froissée du moindre frôlement. Et Montclar, derrière Régina Sandri courbée vers le trou, lui dit :

— C'est ce monde mélangé qui va te sacrer reine ce soir... reine de théâtre, il est vrai.

Elle se retourna vers le Maître, en souriant, et répondit :

— C'est une royauté qui en vaut bien une autre.

Montclar était nerveux; elle, restait calme, sans crainte aucune, prête à jouer son rôle. Il lui tâta le pouls, et murmura : « Tiens, tu es déjà admirable ! »

Enfin, le rideau se lève sur la conversation, dans les coulisses de la Scala, à Milan, de Berzio, le pâtre, et de son ami qui est parvenu à vaincre la résistance du berger poète et l'a décidé à se rendre au désir de la Zerbi, désireuse de le con-

aître. Berzio exprime ses regrets d'être venu, et, e ces regrets mêmes surgit la passion dont il gnore la force. Il se trahit, lorsque — semblable une apparition de rêve, avec, en plus, toutes les ensuelles réalités — la Zerbi apparaît, prête à ntrer en scène.

C'était Régina.

Tout de suite elle conquit le public. Dès cette ntrée, elle fut si puissante, si charmeresse — oui, presque immédiatement, — que les hommes ne virent bientôt qu'une véritable artiste, oubliant le constater son attrait spécial et pervers, tant 'artiste s'identifiait en elle à la femme. Les emmes elles-mêmes suivirent son jeu, écoutèrent ses paroles, subjuguées, oublieuses, elles, de cette pointe méchante qu'aiguisent les rivalités.

Montclar observait son interprète, sans aucune appréhension; elle allait très bien. Vaillante, Régina était entrée en scène avec une aisance de vieille actrice qui avait stupéfié Sanard. « Superbe! » avait-il chuchoté à l'auteur.

Ce soir-là, Régina Sandri fut sacrée grande comédienne; elle assura le succès de la pièce. Des artistes fameux, des clubmen, vinrent la complimenter dans sa loge; mais elle ne plut pas à la majorité des porteurs de louanges. On la jugea un peu farouche. Elle étonna ceux qui, curieux de la connaître, peut-être intimement, trouvèrent en l'artiste vibrante qu'ils venaient d'admirer, une femme froide, raisonnant avec des idées, des

théories, des arguments d'homme intelligent.

L'aménagement même de sa loge disait assez sa nature; dans l'étroite pièce tendue de gros drap bleu, on ne voyait rien de ces futilités polissonnes, habituelles aux actrices; un canapé et deux fauteuils du plus pur Louis XVI; une table de toilette, drapée de bleu de la même étoffe que les tentures, et, sur une console de style, des objets d'art peu nombreux, mais d'un goût extrême.

Aux murs, deux estampes rares, œuvres de Georges Decroix. Ici, la tentation de saint Antoine par une courtisane blonde de Judée ayant laissé la chaste robe blanche qui la recouvrait toute pour se dresser, impudique et magnifique, les seins érigés, devant les yeux épouvantés et charmés à la fois du solitaire; autour du moine assailli s'estompaient, indécises, des formes d'une démoniaque beauté, des larves et des diables, et, vaguement esquissé, mâle et femelle à la fois, un androgyne, au double sexe à peine formulé délicieusement par l'artiste, qui, dans les limbes du fond, observait la tourmente du saint. — Non loin, l'autre estampe représentait un voile, avec l'empreinte de la douce figure du prophète Christ. Et un pastel de Latour, qui suscitait une marquise du siècle dernier, en train de parfiler des soies diaprées, était accroché au-dessus de la toilette.

Le premier, un banquier juif, Larsbourg, bien connu pour sa générosité dans le monde qui s'amuse, la visita — s'étant fait précéder par

'envoi d'une merveilleuse corbeille de fleurs, — ·t, quasi dès l'entrée, lui offrit sa protection. Les leurs étaient là, une carte de visite épinglée à un uban mauve, Régina, en réponse à la proposition brutale :

— Ça, non; mais vos fleurs me plaisent.

Il battait en retraite, quand Sanard introduisit un groupe d'hommes des grands cercles, habits noirs venus pour rendre hommage à Régina, qui les accueillit avec gentillesse, affable sans plus, évitant de comprendre les offres déguisées. Puis, ce furent les critiques. L'un, académicien au masque de vieux petit mandarin japonais et au rire de ouistiti :

— Dinah est belle, certes; mais vous, c'est elle, avec je ne sais quoi de plus qu'on sent déjà, mais qu'on ne peut définir encore.

— Maître, répondit-elle, un peu gênée, j'espère faire mieux encore.

— Nous n'en doutons pas, certes, s'écriait Élie Letruc.

Et comme il s'était penché pour baiser les doigts de Régina, et que ses lèvres s'égaraient, montant des baisers aux fossettes du bras, Régina dit, en dégageant sa main :

— Je suis sûre que déjà vous pensez à votre article?

— Il était écrit, dans ma tête, dès le premier acte, mademoiselle — répondit-il — quand vous avez jeté si exquisement les vibrantes paroles

d'amour : « Il faut, Berzio, que tu saches bien, toi qui aimes pour la première fois, qu'on te dira de moi toutes les vilaines choses possibles... Sauras-tu m'aimer assez pour défendre ton cœur des insinuations méchantes? Car je t'aime, Berzio... » Vous voyez, — ajoutait-il — j'ai retenu la tirade.

Bisson, lui, ne disait rien, il grognait entre ses dents : « Oui, un tempérament ! » Avec sa stature de géant paillard et grisonnant, il encombrait la loge, et ses yeux clignotants ardaient derrière son binocle.

Quand ils furent partis, Sanard, qui avait fait les présentations, très fier de sa pensionnaire, lui glissa dans l'oreille :

— Vous n'avez pas été aimable avec Larsbourg, Réservez-vous donc des poires pour la soif.

— Oh ! je n'aurai jamais besoin de telles poires — répliqua-t-elle.

Pour Montclar seulement, elle eut un regard ému quand, le rideau tombé sur le dernier acte, et après cinq rappels, il la ramena à sa loge, en la complimentant.

Elle lui dit :

— Oh ! moi, je ne suis rien sans vous. Si je n'avais pas eu une pièce admirable, qu'aurais-je fait ?

Rentrée, seule, chez elle, quand elle eut terminé sa toilette de nuit et qu'elle fut prête à se coucher, elle revit la soirée, son triomphe, et,

out à coup, elle pleura. Il lui semblait qu'il lui nanquait quelque chose, qu'il y avait, non loin 'elle, un vide qu'elle ne voyait pas, mais qu'elle entait. Jamais, comme en ce moment, après les eurs, les bravos, l'apothéose où s'était achevée a première étape de la lutte, elle n'avait autant ouffert de sa solitude.

On sonna.

La bonne, déjà prête à se retirer, fit entrer Iontclar dans la chambre à coucher, puis les aissa en leur souhaitant une bonne nuit à tous eux. Il remarqua cette politesse de la bouche 'une domestique qui l'introduisait, sans étonnement, près de sa maîtresse, à deux heures du natin.

Régina avait, pour tout vêtement, sur sa chemise, un peignoir qui, en s'entr'ouvrant, la dénuait toute, — presque.

Sans y prendre garde, elle avait couru se jeter ans les bras de son ami.

— Oh ! que je suis heureuse !

— Mais vous pleuriez ! On voit encore la trace e vos larmes.

— Je pleurais, oui, mais de bonheur !

— Etait-ce seulement de bonheur ?

— Sans doute. Pourquoi pleurerais-je, si ce n'est e joie ?

— Je ne sais.

Elle se blottissait contre lui, et il la pressa ontre sa poitrine ; dans cette étreinte, sa main,

d'abord sans le vouloir, toucha la gorge de la jeune fille, et il sentit un léger renflement, l'un des seins, qu'il encercla de ses doigts, et de désir, sans qu'elle parût s'en apercevoir, il accentua la caresse sans qu'elle remarquât son geste de sensualité tendre. Régina était comme extasiée, dans l'enivrement de son triomphe d'artiste.

— Alors, tu es très heureuse?

— Oh ! oui !

— Tu es heureuse pour la première fois?

— Oui, pour la première fois... Et toi, quel succès ! Ta pièce, un chef-d'œuvre !

— Elle ne vaut que par toi.

— Oh ! je ne le crois pas.

La jeune fille était là, nue sous la chemise de batiste et le peignoir. Les mains de Patrice, avec des gestes maintenant un peu fébriles, s'égaraient, suivaient tous les contours du corps ; elles prenaient les seins, petits, mais d'un modelé délicat, contournaient la liane souple de la taille, erraient vers les hanches ambiguës et troublantes, descendaient encore. Elle, comme transfigurée, tout à son rêve, dont elle avait en face d'elle l'auteur, réel, comme un dieu tangible, tenait ses yeux fixés sur le visage de Montclar, en extase, sans prendre garde à rien. Elle adorait le créateur d'une œuvre ; son corps n'était plus là dans cette chambre à coucher, — son âme seule était présente, et, dans l'abolition des sens, cherchait à rejoindre le génie idéal que lui figurait Patrice.

Doucement, — doucement, — il menait Régina vers un divan ; et, doucement, il l'y fit assoir.

Régina s'était laissée guider ; elle s'allongea à demi, sur les coussins harmonieux, dans une pose, très involontairement, incitatrice des désirs. Le cœur de l'homme battait, quasi pantelant, à ce moment où l'apparition de la femme l'enfiévrait. Montclar, pourtant, s'assit chastement près d'elle. Sous le peignoir, les jambes étaient comme nues, et plus tentantes que nues, car, à peine voilées, elles laissaient encore s'exalter l'imagination : elles s'allongeaient minces et gracieuses pourtant ; ses mains les parcoururent commençant à s'affoler. Il remonta, entre-bâillant le peignoir ; et même détachant l'épaulette gauche de la chemise, il fit surgir un peu le sein à la jeune pointe incolore ; puis ses yeux se fixèrent sur les yeux. Régina ne vivait encore que par l'esprit, dans le rêve. Il prononça alors son nom avec un tel accent de tendresse : — « Régina, je t'adore ! » — qu'elle revint à la réalité, et jetant les yeux sur elle, aperçut son sein nu ; elle rougit pudiquement, et, sans rien dire, reboutonna l'épaulette de la chemise, croisa son peignoir.

— Vous n'étiez donc plus sur cette terre, Régina ?

— C'est vrai, il me semblait que je n'étais qu'une âme.

S'oubliant, elle lui dit encore sa joie :

— Maître, je n'ai jamais été si heureuse ! Comme

ils vous ont applaudi! Je vous aime bien, mon ami, pour tout ce que vous avez fait pour moi. Je suis si contente, et par vous! Ah! vous pouvez me demander n'importe quoi...

— Je te prends au mot.

— Volontiers.

— Eh bien, je t'aime. Sois la mienne, *mia.*

Elle sourit, ne comprenant pas encore, sa pensée vagabondait toujours parmi ses songes d'apothéose, aux pays de l'idéal.

— Mais je suis vôtre.

— Non, je te veux toute, c'est-à-dire, je veux te respirer, t'avoir, enfin, tout entière.

Elle se redressa offensée, puis, brutalement :

— Vous me voulez?

— Oui.

— Ce soir?

— Ce soir.

— Vous savez que je suis vierge?

— Eh bien, donnez-moi ce lys.

— Oh! non, ce n'est pas possible! fit-elle en se levant.

Il la désirait : il se jeta à ses pieds, la suppliant.

Elle dit, remémorant des paroles de leur première conversation : « Je ne vois pas un homme, même de génie, devenir mon amant; lui, comme moi, nous ne pourrions qu'y perdre. J'aurais peur qu'il m'abîmât, et moi je l'abîmerais certainement. Ou bien il m'aimerait, et cet amour volerait quelque chose à son génie, ou moi-même je

serais jalouse de ses œuvres, et le détournerais ainsi de sa route, j'y perdrais mes illusions sur lui et sur moi. Croyez-vous qu'un génie soit exempt de tout ridicule, en amour ?... »

Il était toujours à genoux, et il la regardait avec des prunelles de faune, ses mains toujours errantes sur elle. Debout, elle supplia :

— Mais je ne peux pas ! je ne peux pas ! Soyez généreux !... Par grâce, n'exigez pas, Maître !

Il se releva et — brutalement, à son tour :

— Je me suis trompé sur votre compte : je vous croyais reconnaissante.

Ce mot la terrassa. Elle l'empoigna par le bras, et elle lui répliqua :

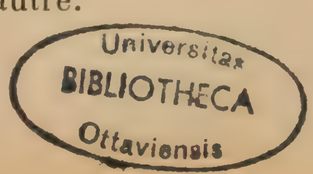
— Ce n'est qu'un caprice chez vous, non de l'amour : alors pourquoi me prendre, surtout vierge ? Croyez-moi, vous le regretteriez demain.

Et, comme il ne répondait pas, — toujours faune, — elle ajouta fébrilement :

— Moi ! pas reconnaissante ? Puisque c'est nécessaire, je vais vous donner la preuve qu'il vous faut. Déshabillez-vous, le lit est prêt.

Toute la délicatesse reparut chez Montclar. Se reprochant déjà une parole et des expressions de physionomie qui avaient semblé réclamer la récompense de ses services :

— Dans des conditions pareilles, ce serait propre ! et agréable ! ce que nous ferions là. Puis, ma petite, je ne suis pas un bourreau. Bonsoir. Garde-toi pour un autre.



Comme, ayant pris son chapeau, il allait vers la porte, elle ne put retenir un soupir de libération, puis un cri de colère, sous le coup de fouet des derniers mots.

— Allons, bonne nuit! cria-t-il, du seuil.

Elle courut à lui, gentille :

— Vous n'êtes pas fâché, au moins?

— Non.

— Je vous verrai demain?

— Certainement.

— Alors, embrassez-moi.

Il la baisa sur ses cheveux; elle l'embrassa sur les joues, puis l'accompagna dans l'antichambre pour lui ouvrir la porte d'entrée. Elle lui serra encore la main, et, l'huis clos, revint à son lit. Lassée des émotions de la soirée et de la longue secousse ressentie, — dans ce premier baiser de la gloire, — elle s'endormit, immédiatement, d'un sommeil profond.

Patrice Montclar, lui, dans la rue, réfléchissait :

— Androgyne! Androgyne! Moi qui ne l'ai pas accompagnée chez elle, après le théâtre, j'étais fou d'y aller ensuite, et de lui demander de l'amour au moment où elle a une fête à nulle autre pareille, où elle jouit de son art, où elle se trouve, de par sa nature même, bisexuelle, mâle et femme à la fois et ni l'un ni l'autre, dans le royaume de l'intellectualité pure. L'amour, en ce moment, ah! elle en est loin! Pourtant, je l'ai

désirée tout à l'heure, violemment. Est-ce parce qu'elle est vierge ?

Et il se sentait seul, très seul, lorsqu'il rencontra, malgré l'heure, la nuit avancée, une fille quelconque et jolie. Elle lui dit, comme il n'avait pas encore fait le moindre pas vers elle :

— Tu rentres tout seul?...

Il la regarda avec dégoût, d'abord ; puis il remarqua qu'elle avait d'étranges yeux veloutés dans un visage amaigri de fillette de Paris, fanée un peu avant l'âge.

La pensée lui vint aussi qu'elle pouvait le mener dans quelque bouge où l'attendait un danger; mais il souffrait de l'étreinte horrible de la nuit, du noir ; il eut peur de la solitude, du néant où il lui semblait qu'il allait s'engouffrer ; il avait froid d'être seul. Un geste réveilla ses sens ; la fille riait de voir son hésitation, puis de ce qu'il avait pris son bras, tout à coup, lui disant : « Marche vite! » Et elle faillit tomber, s'étant pris le pied dans le lacet dénoué de son soulier ; elle se pencha pour le rattacher, et Patrice vit s'arrondir une jeune croupe rebondie, saillir des seins qui semblaient lourds et fermes à la main, comme deux beaux fruits.

— Bah! fit-il.

Et il la suivit.

Ainsi, le triomphateur de cette soirée parisienne, Patrice Montclar, riche par son talent, un heureux du monde, pensait-on, que les confrères

moins arrivés enviaient férocement; ainsi — rebuté par l'Idéal, toujours fugitif, imprenable — Montclar s'en alla, pour se guérir du mal d'être seul au milieu de ce Paris qui le sacrait un des maîtres de la scène, chez une fille banale, marchande de plaisir, d'oubli, à défaut d'amour, — comme un cheval de métayer s'en va, après le travail, à l'abreuvoir public.

VII

Le lendemain, fatigué, harassé, l'esprit libre, mais les sens tranquilles, Patrice Montclar, dans son cabinet de travail, parcourait les journaux du matin. Les jambes croisées, enfoncé dans son fauteuil, il déployait chaque feuille, et, tout de suite, ses yeux parcouraient les pages, s'arrêtant brusquement sur chaque compte rendu, qu'il lisait avidement. Il avait gardé cette hâte du débutant curieux de connaître les jugements portés sur lui, et, ce matin-là, son œuvre dramatique n'était pas seule en jeu, mais aussi Celle dont il avait entrepris de faire connaître à la grande ville le talent de modernité. Il voulait imposer à Paris — toujours prêt aux cruels « débinages », d'avance projetés, comme aux violents enthousiasmes — la magnificence du verbe de son amie, Régina Sandri, créatrice de beauté comme il était créateur d'action, — transposant la vie.

Tous reconnaissaient du talent et quelques-uns une force dramatique à Régina Sandri ; quant à lui, c'est-à-dire quant à la pièce, les jugements étaient très divers. Plusieurs critiques dosaient avec une science affectée les éloges ; loyaux en somme, même dans leurs reproches ; ils reconnaissaient ses constants progrès, son ascension vers le Beau ; plusieurs lui savaient gré des beaux cris de passion vraie, notaient les vibrants appels d'amour, les désespoirs véhéments dont étaient tout frémissants certains passages de la pièce.

De tout cela, quelques-uns le félicitaient ; mais d'autres — le grand nombre — rééditaient, sans vergogne, les jugements anciens. Montclar était toujours, d'après eux, le montreur de lanterne magique, l'auteur-guignol, agitant avec art non des personnages réels, mais de prestigieuses marionnettes. Il dénouait — disaient-ils — ses pièces par des trucs à lui, les cousait de ficelles. Bisson, le prince de la critique nouvelle, s'exclamait ironiquement sur son talent de faiseur de silhouettes. « Ce sont des personnages falots — écrivait-il — se promenant entre les décors, ou, plutôt, passant comme des ombres et jetant des cris conventionnels, les mêmes que Montclar a coutume d'employer pour exprimer ses mouvements d'âme, puissants parfois. Ce sont d'étincelants fantoches qui troublent les spectateurs, et les poussent aux applaudissements, c'est le talent bien connu de notre grand dramaturge ; et l'on ne peut que

ouer ses imaginations renouvelées sans cesse vec le même succès. »

Montclar lut tout cela sans être nerveux, cette ois. Il dédaignait ce qu'on écrivait de lui, pour ne 'inquiéter que de son interprète, et — du moment qu'on était unanime pour trouver admirable légina Sandri, pour annoncer le lever de l'Etoile — tout le reste lui était égal. N'était-ce pas, en omme, pour lui, la grande chose? Régina n'était-elle pas la réalisation de son rêve? Son succès, à elle, était à lui, car elle faisait partie de l'œuvre elle-même, elle la personnifiait.

Montclar avait déjeuné en quelques minutes; il n'avait pas faim, malgré sa nuit; le valet de chambre annonça la triomphatrice de la veille.

— Eh bien, lui dit-il dès son entrée, vous devez être contente? Ils sont tous d'accord pour reconnaître votre talent.

— Oui. J'ai fait acheter, ce matin, une vingtaine de journaux importants, et j'ai été bien contente en lisant tout ce qu'on a écrit de moi. Mais ma joie s'est mêlée de chagrin, car beaucoup de critiques et de soiristes sont injustes pour vous.

— Je m'en moque, du moment qu'ils vous ont rendu justice.

— Mais ils devraient noter au moins que vous m'avez découverte, que vous avez su me comprendre ; ils ne disent pas du tout comment c'est vous qui m'avez imprégnée de vos idées, Maître,

et que je suis quelque chose, cerveau et chair, que vous avez animé de votre esprit.

— Les journaux ont déjà conté tout cela, c'est ancien. Ne vous souvenez-vous donc plus des « échos » envoyés par Sanard à la Presse, de ses indiscrétions habiles?

— Ce n'est pas assez pour vous.

Elle avait parlé jusque-là, debout, appuyée au dossier d'une chaise. Elle s'avança à le toucher, posa sa main sur sa main, dans une caresse, et dit :

— Vous êtes un maître, un grand écrivain, l'auteur dramatique de la fin du siècle.

— Non. C'est de l'enthousiasme cela, ma chère enfant. Il naît dans les terres fécondes, mais l'enthousiasme et la vérité sont deux choses quelquefois différentes.

Puis, tout à coup, dans un besoin de soulagement, d'affirmation de sa force de créateur, il passa en revue chaque critique, déversant à mesure ce qu'il avait à en dire :

— Les as-tu, par le trou du rideau, regardés, toi, passant entre les fauteuils, s'installant chez eux, face à la scène, avec l'air de dire à l'auteur qui les a invités : « Nous allons voir ce que tu pèses, mais nous sommes fixés ». Messieurs de la Cour! Il n'y manque que les toques, mais c'est le règne des bords plats!... Tiens, le doyen, d'abord, ce poussah goguenard, qui n'a jamais su autre chose que parler de la scène à faire. Celui-là

« connaît son théâtre », et il a du bon sens. Il s'est mis dans le dos une pancarte qui l'affirme, et les badauds l'ont cru, comme ils achètent un savon, à force d'en lire les réclames. Il se carre devant la « scène à faire », qu'il découvre dans chaque œuvre nouvelle, mais il ne l'a jamais faite, ce Sancho Pança hostile à chaque nouveau Don Quichotte, sauf après sa victoire définitive... Et cet autre, aux cheveux de neige précoce, Pierre Bisson? Il a du talent, certes. Mais il se sert du journal essentiellement parisien, où depuis des années, il fait autorité pour contenter ses désirs. Il défend la Chimère, mais il lui caresse le ventre... Bisson, perché sur le plus haut barreau de l'échelle, au nom de l'Art, me traite d'éternel mécanicien... Écoutez, Régina.

Et Montclar lut :

« On ne peut le nier : le public a fort applaudi l'œuvre nouvelle. Il ne faut, pour plaire au Minotaure, que trois qualités d'adresse : l'art de charpenter une pièce, où M. Montclar excelle, une intrigue passionnelle, intéressante éternellement, enfin le verbe alerte, joli, une modernité. Somme toute, un gros succès; nul mieux que ce dramaturge extrêmement adroit, — un maître, — ne sait, au théâtre, monter sa mécanique. »

— Uu autre, ajouta Patrice, me qualifie, dédaigneusement, de brillant metteur en scène. Et pourquoi pas? N'est-il pas aussi un très habile metteur en scène de sa réputation et de son talent,

ce critique chauve, aux amours éclectiques, qui sait si bien louer les rivaux peu gênants? Il acclame le génie des écrivains, entiers à son encensement, et dévoués à lui, en un exquis enthousiasme qui songe au bénéfice de la casse en échange du séné. La plupart de ces journalistes ont, par-dessus les raisons de leurs jugements, une raison étrangère au drapeau qu'ils déploient pour louer les médiocres ou dénigrer les forts, ceux qu'on redoute. Ils sont amusants à percer, les princes de la critique : c'est toute leur âme qui surgit, allumée aux intérêts, pour éclairer leurs pensées profondes.

— Maître, — fit Régina, — que vous importe? Le public est avec vous. — C'est le souverain juge.

Montclar, un pli de tristesse au front :

— Pas toujours.

Changeant subitement de physionomie et de ton, il prit amicalement les mains de la jeune fille, et lui dit :

— Quant à toi, ma chère enfant, je suis content. Ils reconnaissent ton mérite. Il est vrai que tu es femme... Ah! moi, je ne peux rien leur donner, tandis que toi... Si j'étais femme, ils me trouveraient tous du talent, quitte à murmurer après, derrière mon dos, que je ne suis qu'une fille...

— Mais qu'ai-je donc à leur donner?

— Tu vas être assaillie. Tu l'as déjà été, hier soir.

— Je me défendrai.

— Pas trop!... Laisse-leur des espérances.

— Je n'aurai guère le temps de m'amuser à ce jeu.

— J'oubliais une chose. Tu vas avoir quelque répit; on te croit ma maîtresse, et on n'oserait encore... Ma maîtresse!... Mon amie!... Chacun est seul au monde; on n'a que soi!

Sous ces derniers mots perçait un peu de l'amertume qui, de loin en loin, jaillissait de sa pensée. Régina regarda Patrice. Alors, comme ils étaient debout l'un près de l'autre, elle lui prit les mains, câline, le força à s'asseoir sur le divan encombré de coussins, l'embrassa sur le front, le corps penché vers lui, et soudain, hardiment, lui posa un baiser sur la bouche.

— Voyons — fit Montclar — ne soyez pas « rosse ».

— Je ne le suis pas.

— Mais si.

— Non, je vous assure.

— Si! On doit se donner à celui qu'on baise sur la bouche. Tu l'as dit un jour, tu te souviens?

Elle se serra contre lui, et la tête levée cherchant son regard, d'une voix presque tendre, elle ajouta :

— Tiens, tu m'en veux! Oh! je le vois bien, je le lis dans tes yeux! Je te dois tout, et hier soir, avec toi, je me suis conduite comme une sotte, je t'ai repoussé niaisement. Tu as été si bon pour

moi, tu m'as faite quelqu'un, et je ne serais rien sans toi. Écoute, je t'aime bien, je t'assure, plus que tu ne peux le croire.

Comme il se taisait :

— Je comprends, vous m'en voulez ; c'est bien naturel ; croyez-moi, je suis toute à vous, prête à tout pour vous offrir un peu de bonheur, si vous le trouvez là, pour vous rendre toute la joie que vous m'avez donnée.

Montclar la regardait fixement, sans bouger ; elle restait stupéfaite devant cette froideur qui la déconcertait. Elle s'attendait à lui causer une grande joie en s'offrant toute, et en triomphant de sa pudeur de vierge ; même, elle s'était créé un bonheur particulier du projet qu'elle avait conçu de se faire, pour son maître et son ami, très affectueuse, très tendre, de le câliner tout contre elle, de prendre entre ses mains sa tête où, çà et là, des fils d'argent commençaient à poindre. Elle s'était dit, s'exaltant à l'idée de ce qui était pour elle, avec son défaut absolu de sensualité, — un gros sacrifice : « Il sera heureux, apaisé, il sera comme un grand enfant, qui posera sa tête sur mes seins comme sur un oreiller de douceur pour lui faire oublier ses peines ; j'embrasserai ses yeux, ses paupières battront sous mes lèvres, se fermeront pour un moment de repos meilleur que du sommeil. »

Surtout, elle était chagrine à la pensée qu'elle avait dû, la veille, le blesser profondément dans

son amour, au moins dans son orgueil de mâle, et, avec un instinct de réelle et factice féminité, elle avait projeté de lui faire la surprise de l'offrande.

Oui, elle s'était imaginé, de sa part, une explosion de reconnaissante joie, elle s'était promis de sembler curieuse, voluptueuse même, en un abandon entier, du moins en apparence, et elle était venue à ne plus douter du succès de sa gentillesse, elle y mettrait tout son talent ; et son amitié réelle aiderait — s'était-elle dit — à la sincérité de son acte. Les révoltes de l'androgyne, en ce rêve, disparaissaient, la femme semblait naître ; du moins l'intellectuelle tendresse que Régina portait à Montclar, la comédienne — vierge — cherchait à l'incarner en une pitié des souffrances qu'il devait endurer, sentiment complexe où l'amie et la femme mêlaient un désir de plaire et un besoin de dévouement. A présent, elle restait surprise, courbée vers les yeux de Patrice, qui avait pris l'air des mauvaises heures, et cette attitude la glaçait, lui apparaissait comme une offense, comme un déni de leur affection, comme un caprice d'enfant capricieux et boudeur, dont elle était humiliée.

Pour lui, elle s'était coquettement habillée, très simple pourtant en son long fourreau de soie noire, qui la moulait exactement, rendait plus ambiguës ses formes gracieuses, accusait d'ailleurs la pureté des lignes. Penchée sur Montclar,

elle semblait une jeune consolatrice dont le geste ondulait, modelé par les mains d'un de ces potiers antiques, inconscients artistes.

Elle avait, en entrant, ôté sa voilette et son chapeau; d'une collerette noire émergeait sa figure au teint mat que rosait un peu l'émotion double dont vibraient ses paroles, les mots du sacrifice résolu, les mots de sincère affection qu'elle avait prononcés, et tous ceux aussi qui gonflaient sa poitrine et qu'elle ne pouvait formuler à présent, interdite de l'impassibilité de Montclar.

— Patrice, — dit-elle presque tout bas, la voix étouffée, — tu ne veux pas de moi?

— Allons donc! fit-il. Tu te moques de ton ami...

— Je m'offre, tu ne le vois donc pas?... Mais prends-moi donc!

Elle avait crié, presque avec colère, ces derniers mots.

La prendre? Il l'aurait peut-être fait, mais il était éreinté, las des plaisirs de sa nuit d'amour. Rien en lui ne s'éveillait. Incapable de remplir son rôle, il repoussa doucement Régina, se leva. Elle eut un curieux mouvement. Elle se sentit alors honteuse de s'être offerte, et malheureuse d'être repoussée.

— Eh bien, dit-il, quand le moment sera venu, quand tu voudras, moi plutôt qu'un autre, puisque cela n'aura aucune suite, sera sans conséquence entre nous.

— Mais tout de suite, — dit-elle avec timidité. Pourquoi ne profites-tu pas de mon bon mouvement ?

— Tu as trouvé l'épithète, c'est un bon mouvement. Mais les bons mouvements en amour sont les pires parfois... Si je te prenais aujourd'hui au mot, tu m'en voudrais.

Il n'était qu'à demi-sincère, car s'il avait été capable de gestes qu'il voyait difficiles, du moins avec une telle jeune fille, la sensualité violente, à certains moments, chez Montclar eût triomphé. Il pensa : « Aujourd'hui, ah ! cela la dégoûterait trop ! Je ne suis plus un homme ! »

— Voyons, fit-il, consulte-toi, n'ai-je pas raison?

Elle réfléchit, et répondit enfin par ces paroles, qui prouvèrent à Patrice qu'il agissait bien en n'essayant pas de l'aimer :

— Oui, tu vois juste, je ne suis pas encore préparée.

Il vit, en une minute, combien elle disait vrai, et, à part lui, il se fit des reproches, songeant aux théories de ces mystiques qui professent le dédain des voluptés incomplètes, non partagées. Il se dit que c'eût été sacrilège de profaner — même avec le consentement de la jeune fille — cette blancheur, cette Walkyrie parisienne que l'art protégeait, et il mesura cette fois l'épaisseur de l'albe cuirasse, plus forte que tous les préjugés ; chez une pareille femme, l'art primait tout. Patrice conclut :

— Aujourd'hui, — ma sœur, — ce serait un inceste.

Sanard, le directeur, survint, entré à l'improviste. Il venait féliciter le Maître, et il entra triomphant.

— Ah! fit-il, je savais bien que je vous trouverais ensemble.

Son air et son geste commentaient sa phrase.

— Oh! ce n'est pas ce que vous supposez, repartit froidement Montclar.

— Cela ne me regarde pas, voilà ce qu'enseigne votre leçon; et vous avez raison... Mais bravo! Votre pièce marche! Les journaux sont excellents, on afflue au bureau de location.

Et, se retournant vers Régina :

— Mademoiselle, ils vous ont sacrée grande artiste...

Il regardait Mlle Sandri, et, la voyant blanche avec des yeux brillants, tandis que Montclar était très pâle, l'air fourbu, il pensa : « Eh bien, il s'en est donné! Enfin, elle lui devait bien ça! »

Un quart d'heure après, ils sortaient tous trois ensemble. Régina Sandri marchait à côté de Montclar. Elle était mécontente, sans savoir pourquoi; elle était certainement un peu humiliée. C'était la femme qui perçait. Elle s'éveilla de ses désagréables pensées à ces mots que lançait Sanard, à brûle-pourpoint :

— Eh bien, à quand une autre pièce? *La Zerbi*, certes, finira la saison... A la rentrée? En novembre ou décembre?...

— Quand vous voudrez.

— Toujours pour moi? demanda Régina.

— Ne vous l'ai-je pas promis?

— Oh! vous êtes bon! dit-elle en saisissant, d'un mouvement joli et spontané, la main de Patrice, qu'elle serra d'une affectueuse pression.

Sanard se disait : « Comme ils sont gentils. Ils ont l'air de deux tourtereaux! » Vraiment, le malin se trompait ainsi du tout au tout. Or, Régina le regarda à ce moment : elle devina tout de suite sa pensée; une minute, son teint blanc se colora légèrement. « Eh bien, c'est trop fort! Voilà que je rougis pour rien! »

Et elle eut envie de rire.

VIII

Pendant quatre mois, *La Zerbi*, chaque soir, et en matinée, les dimanches et jours de fête, — fut jouée. Régina Sandri reçut maintes propositions dorées, des déclarations amoureuses plus ou moins flambantes. Chaque soir, les fleurs et les lettres affluaient; elle acceptait les fleurs parce qu'elle les aimait, elle lisait les lettres, par curiosité, parce que c'était pour elle un nouvel amusement dans sa vie; souvent, elle apportait à Montclar les « poulets » les mieux troussés, ou les billets ridicules, ou drôles.

Sa loge était un rendez-vous élégant, il était de bon ton d'y passer, le soir, un quart d'heure. C'était là un continuel défilé d'adorateurs et d'âmes en peine : vieux beaux, financiers, gommeux, hauts commerçants, magistrats mondains, s'y succédaient. Tous ces fidèles étaient amoureux assez fous de Régina Sandri.

Elle rejetait toute proposition; les hommes les plus « sérieux », au sens où ce mot s'entend au théâtre, étaient rebutés; elle repoussait les offres gentiment, avec franchise: elle se retranchait derrière la résolution qu'elle déclarait avoir prise de se consacrer exclusivement à son art.

Malgré sa résistance, sa vertu tenace, elle savait, sans le chercher en rien, retenir autour d'elle un cercle d'amis : en dehors des mondains et des autres, beaucoup d'artistes, séduits par sa beauté singulière, aimaient venir causer avec M[lle] Sandri; ce n'étaient pas les moins épris, mais ceux-là, du moins, que n'avaient pas rebutés ses refus d'amour, l'aimaient peut-être plus pour son talent, pour sa causerie alerte et gaîment garçonnière, que pour sa beauté de femme : tous pourtant, accueillis en camarades, la désiraient un peu, l'avaient sollicitée en vain; et c'était, parmi tout ce chœur de soupirants, une stupéfaction de voir Régina insensible. « Ou alors... »

Des colomnies, un moment, furent répandues sur la nouvelle « étoile »; mais ceux qui pénétraient dans son intimité ne pouvaient, malgré toute leur curiosité d'elle, y croire véritablement.

— Qui êtes-vous donc? lui demandait, un soir, le chroniqueur Schavyl, — on dit que Larsbourg, le fameux banquier, est « blackboulé ». — Mais, mademoiselle, si vous les repoussez tous, vous ferez croire que vous êtes muette.

— Vous êtes trop belle pourtant, — fit un poète

bohème qui n'entendait à son dire jamais sonner d'autre or que celui de ses rimes, et qui connaissait mieux l'auberge du Pont Notre-Dame qu'aucune autre hôtellerie, — vous êtes trop belle pour rester inutile, et c'est un crime que de laisser inculte le bien qui vous est échu.

— Bah! — répondit Régina, — pour être à tous je ne veux être à personne, mon bien est communal, messieurs; j'appartiens au public, et quand je me donne toute, je ne saurais me reprendre au profit d'un seul.

— Ce serait exclusif et par trop sévère, — insinuait un jeune viveur, éreinté de sa vie, en laissant choir son monocle, — mais vous ne remplissez que l'un de vos devoirs. — Savez-vous qu'on vous dit incomplète?

— Mais oui — dit-elle, — si vous voulez. Je « n'en » ai pas envie, pourquoi voulez-vous que je me sacrifie? Que vous êtes donc égoïstes! Aucun ne veut se contenter de ce que j'offre à tous mes amis... Faudrait-il que je me donne sans désir, et ne serais-je pas, même à vos yeux, diminuée?

— Alors, c'est de l'orgueil! fit le journaliste, vainqueur,

Un habit noir, gommeux dilettante, trop paresseux et trop satisfait pour être un artiste, la boutonnière fleurie d'un catleya, développa ses théories, soutenant que la vertu d'une jolie femme était une chose monstrueuse, un vol fait à l'amour.

— Non, disait Régina, ce ne sont ni de niais préjugés, ni de l'orgueil, comme vous voulez le dire, cher; c'est, tout bonnement, que ça ne me dit absolument rien à présent, que je ne rêve rien d'autre que de devenir, en travaillant, une véritable artiste.

— Mais, — répliqua Schavyl, — tant d'autres qui furent des artistes de génie furent en même temps de grandes amoureuses, et peut-être leurs passions, leurs caprices ont-ils été, en partie, cause de la vérité de leurs accents. Voyez Dinah Samuel. N'est-ce point la plus fameuse actrice de notre époque, et n'en est-ce pas aussi la plus célèbre courtisane? Elle est satanique; tout semble en elle concourir à la beauté, sa voix émeut, ses yeux sont d'un démon qui saurait être malignement ingénu; elle n'est jamais mieux qu'en robe blanche, et on se la figure en sainte candide, nimbée d'or, un lys symbolique à la main. Pourtant, Dieu sait si elle a des lys de rechange; pour elle tout est bon qui sonne clair, et aucune laideur, masquée d'or, ne la laisse froide... De toutes ces aventures, qu'elle ne peut même plus cacher, sa gloire est-elle ternie?

— Que voulez-vous? Moi, je suis sans doute inintelligente, en dehors de mon art.

Et, riant, elle ajoutait :

— Le jour n'est pas venu, et, ma foi, je crains trop le dégoût pour m'imposer le sacrifice. Mais si je m'éveille jamais, j'aimerai sans honte.

L'habit noir, pavoisé d'une orchidée mauve, décocha des axiomes :

— Pensez-vous qu'on vous demande d'être vous-même amoureuse? La beauté n'aime pas, mais consent; froidement, faites l'aumône; vous y gagnerez; soyez charitable de vous-même. Le grand point n'est pas le plaisir personnel, soyez philosophe, et réjouissez-vous des satisfactions dont vous pouvez être dispensatrice.

— Je fais de l'art, mon cher; il en est tant qui font du métier, qu'on peut bien me faire grâce. Je suis volontaire, et j'entends disposer de moi à mon seul gré.

Le régisseur frappait à sa porte.

— C'est dans trois minutes votre entrée, mademoiselle Sandri!

— Je suis prête!

Elle congédia ses amis, qui furent, en causant, s'adosser à un portant, non loin d'un jeune pompier, qui, sans doute pas encore blasé, tendait les oreilles pour saisir des bribes confuses de dialogue, ouvrait de grands yeux, à chaque apparition de femme entrant ou sortant de scène.

— Bah! disait Schavyl, goguenard, de Montclar à Paris, il s'en faut de la forte somme.

Le marquis de Mauvieuse, cordon de moire à son monocle, s'approchait en remuant les lèvres, sans qu'il en sortît aucun son. Un poète reprit :

— Elle a raison! C'est une étrange fille, et je l'aimerais rien que pour sa profession de foi ; elle

dit vrai, elle aimera franchement, celle-là, sans maquiller ses baisers?

— Et Montclar? parvint enfin à prononcer le marquis de Mauvieuse, chic et gaga.

— C'est la rançon, persifla Schavyl. Elle enquête, *de commodo et incommodo*, jusqu'à décision certaine.

— Parisien! fit le poète froissé dans sa sincère admiration, tu es tout juste incapable de comprendre. Fais de la copie; — écris, gazetier, mais tais-toi.

Sanard, et les gens « sérieux » auxquels il facilitait l'accès de son étoile, dans l'espoir de faire son profit des miettes, aussi par un désir haineux de voir tomber celle qui l'avait humilié, lui parlaient sans cesse de Montclar.

— Vous ne l'aurez pas toujours, — lui disait-on sans cesse, et il ne fera pas votre position, lui.

Sanard plaisantait son amour supposé pour le dramaturge, et la harcelait :

— Faites-vous du moins quelques amis, une corbeille où vous n'aurez qu'à choisir? Croyez-vous donc garder toujours Patrice?

Régina, impatientée, lui répondit un jour :

— Une corbeille ; vous avez peut-être raison, vous avez bien votre vivier!

Lui, sembla ne point entendre, et poursuivit :

— Cela vous est si facile! Ils ont tous envie de votre peau. Vous êtes fine, élégante, juste la femme du goût parisien; votre froideur même est

un piment pour tous nos dilettantes d'amour. Restez glaçon si vous voulez, mais ne découragez pas les frôleurs.

La jeune actrice était toujours un peu gênée quand on faisait allusion à des relations intimes et charnelles, entre le Maître et elle, mais personne n'aurait pu supposer, n'aurait même voulu croire qu'elle était encore jeune fille, et Régina les laissait dans leur erreur.

Régina Sandri voyait, presque chaque jour, Patrice Montclar. Elle aimait à tout dire à celui qu'elle nommait tantôt son Maître, tantôt son ami elle énumérait ses conquêtes, les offres qui lui étaient faites, et il en riait; elle était surprise de ses rires, car, pour elle, il n'y avait rien de risible à pareilles anecdotes : des hommes la prenaient pour une femme quelconque, n'imaginant point s'adresser à une exception parmi son sexe, et elle trouvait leur conduite naturelle, dans les mœurs; mais elle s'effarait à leurs offres, parfois brutales. Son intimité avec Patrice était devenue très grande, mais c'était de la très réelle amitié, sans plus. Pourtant à plusieurs reprises, sous l'empire de ses nerfs, remué par la beauté de Régina, moins impressionné par la femme encore que par l'artiste, l'homme avait senti naître les désirs.

Il se garda de rien laisser paraître de ce qu'il ressentait ; il se refusait à lui demander de l'amour, croyant fermement qu'elle lui résisterait encore, ou bien qu'une brouille la séparerait de lui, après

qu'elle se serait livrée. Auteur avant tout, il redoutait de perdre son interprète. La vérité, c'est qu'alors il ne déchiffrait Régina qu'imparfaitement. En entendant sa camarade lui raconter de quels hommages perpétuels on l'assaillait, il se répétait ; « Je serais bien fou de la courtiser ! C'est un bel être androgyne, chez qui tout est encore primé par les satisfactions d'art. »

Cependant, Mlle Sandri, devant tous ces hommes qui l'adoraient et la voulaient, se demandait, dans les moments où la femme dominait chez elle, pourquoi, puisque tous les autres étaient ainsi, Montclar ne la désirait pas. Ce fut ce semblant de recul, d'indifférence passionnelle chez Patrice, qui commença de la dépiter, faisant sourdre chez elle l'orgueil féminin ; elle se féminisa pendant quelque temps.

Elle ne voyait pas — elle ne pouvait comprendre — que la conduite de son ami était une tactique ; elle ne s'apercevait pas qu'il la désirait à certains moments, qu'il souffrait par elle, justement parce qu'il désespérait de la posséder jamais.

« Si jamais elle se donnait — pensait-il — ce serait parce qu'un jour j'oserais la prendre, par une hardiesse de mes désirs coïncidant avec une surprise de ses sens, aux rares heures où elle est femme. » Il se remémorait la théorie du bon mouvement, et ajoutait à part lui : « Mais ces bons mouvements-là font les lendemains moroses. Elle

serait fâchée de sa désillusion, me haïrait peut-être ».

Or, Montclar était très amical avec Régina, se montrait un « camarade » si naturellement affectueux, que la jeune fille commençait à en avoir de la peine, sans qu'elle voulût trop se l'avouer. Elle qui inspirait des passions sans rien éprouver elle-même, elle arrivait à se sentir plus que froissée, irritée de ce que lui, le Maître, ne montrait plus aucune envie de la posséder ; elle se demandait maintenant, lui en faisant presque un crime, de-ci, de-là : « Pourquoi m'échappe-t-il ? »

A certaines heures, au retour de ses visites à Montclar, surtout quand elle prenait son repas chez elle, toute seule, avant d'aller au théâtre, elle s'attristait ; déjà, la féminité, orgueilleuse, lui soufflait que « celui-là du moins, supérieur, était digne d'être conquis ».

Un soir Patrice avait invité Mlle Sandri à dîner et comme elle allait le quitter pour se rendre au théâtre, il lui dit ironiquement :

— Allons, bonne chance ! Qui, aujourd'hui, va te faire la cour ?

— Ah ! si tu crois que ça m'amuse, maintenant ! Cela devient fastidieux ; ils me « rasent »...

— Plains-toi ! Quand tu voudras, tu auras une belle position...

— Horizontale ?

— Ah ! dame !

— Ils m'offrent tout, excepté le mariage.

— Ce n'est point ça que tu regrettes, je pense?

— Non ; mais, cher ami, tu es peut-être dans l'erreur en te figurant que je ne pourrais pas être une épouse.

— Eh bien, et l'Art ?

— Je continuerais à le servir.

— Alors tu te vois servant l'Art et, en même temps, t'occupant de ton mari et torchant les petits ?

— Ce serait gentil.

— Tu crois donc pouvoir rester ce que tu es, et mener une vie de petite bourgeoise ?

— Oh ! naturellement, nous serions assez riches pour avoir une femme de charge qui me débarrasserait des soins de l'intérieur.

— Tu as donc changé d'idée ? Tu m'avais dit ne pas vouloir te marier,

— Parfaitement, et je n'en ai pas l'intention, à moins que ce ne soit avec toi.

— Avec moi ?

Hardiment, elle se planta devant lui, les yeux brillants :

— Tandis que tous me font la cour, me désirent, toi, tu as le cœur nickelé. Dis-moi, Patrice, pourquoi ne m'épouses-tu pas? Tu ne m'aimes donc plus ?

— Y songes-tu sérieusement ?

— Non. Cela me vient, aujourd'hui, à la pensée. Tu aurais une compagne, Patrice, une amie véritable.

— Mais tu es mon amie.

— Dont l'amitié suffit ?

— Oui.

— Ainsi, tu ne me fais pas même l'honneur de me désirer ? Je suis femme pourtant.

— Non ; tu es androgyne.

— Ah ! c'est un mot, rien qu'un mot.

— Mais tu te rappelles pourtant que j'ai voulu...

— Il était trop tôt, ou tu t'y es mal pris ; il y a des moments où tu es maladroit, sans doute.

— Tu te moques de moi, Régina.

— Ta Vierge ne te tente même plus ?

— Tu te trompes, je te l'ai dit, quand tu voudras...

— Ah ! mais non, Patrice — dit-elle, en colère, — je ne veux pas d'une telle acceptation. Je veux qu'on me fasse l'honneur de me désirer, et je veux qu'on apprécie ce que je donnerai.

Puis, se faisant souple et douce, riant un peu même, elle lui dit :

— Eh bien, tu prends tout au sérieux, à présent ? C'était pour causer mon cher.

— Vrai ?

— Vrai. Mais regarde-moi donc ?

— Oui. J'oubliais que tu es comédienne.

Il lui baisa la main, mais par simple galanterie, et elle pensa : « Il devient bien froid avec moi. »

Elle partit, mélancolique, — et Régina Sandri fut, ce soir-là, très moqueuse ; elle rit avec ses visiteurs, sembla heureuse de les aguicher, de

les river davantage à elle, pour se moquer de leurs désirs, pour se prouver à elle-même sa force de femme — qu'elle entrevoyait très grande — et à laquelle, *lui*, le fort, semblait échapper.

IX

La semaine suivante, Régina, lors de sa visite quasi journalière à Montclar, remarqua, dès son entrée, la fatigue empreinte sur sa figure, — et s'empressant, câline, — lui dit dès les premiers mots :

— Vous n'êtes pas raisonnable, vous avez encore travaillé toute la nuit, je le parierais ?

— Tu crois ? fit Montclar en riant.

— Vous m'avez semblé, hier au soir, préoccupé, nerveux ; êtes-vous donc fâché contre moi ?

— Du tout, mon enfant, du tout, j'étais pressé.

— Ah ! — fit Régina, ne comprenant rien à son attitude. — Pourquoi donc ? Quelque rendez-vous ?

Elle riait, sans admettre tout à fait la supposition qu'elle exprimait, mais avec une crainte toutefois que Patrice saisit dans une nuance de sa voix, — et dont il se réjouit au fond du cœur,

la voyant femme enfin, jalouse peut-être, pour une minute.

Il la regardait, et, dans ses yeux rapetissés un peu comme ceux d'un chat face à la lumière, luisait une gaîté non exempte d'un peu de malice. Elle s'était tue un instant; puis, timide :

— Vous me trouvez indiscrète ?

— Mais non, — fit Montclar. — C'est très naturel, puisque nous sommes amis. J'ai reconduit Hélène Chabot qui m'avait prié de venir, un soir, prendre le thé chez elle; et, ma foi, j'ai réalisé hier un vieux caprice.

— Vous l'aimez ?

— Moi ! — s'écria Patrice — jamais de la vie ! Mais la poupée est jolie, et dit « maman » à ravir.

— Elle est mieux alors à la ville qu'à la scène; quel talent lui trouvez-vous ?

— A-t-elle besoin de talent pour jouer son rôle ? je t'assure qu'elle est drôle, et je ne regrette point ma nuit.

— Cela ne m'étonne pas. Tous mes compliments, seigneur.

Le rire dont Régina soulignait ces mots piqua Montclar; il semblait sincère.

— Elle était très bien, nue dans sa robe d'intérieur à traîne, du blanc à peine rosé; et puis des lèvres, ma chère, où il y a de quoi mordre...

Il semblait, en rêve, suivre la scène de la veille. Régina, voulant paraître indifférente, l'écoutait

en feuilletant machinalement, sans arrêter ses yeux sur quoi que ce soit, un livre nouveau qu'elle avait ramassé sur le siège où elle s'était assise, de trois quarts, à peu de distance de Patrice. Un sourire vague, distrait, entr'ouvrait ses lèvres : deux lignes pourpres entre lesquelles, blanches, luisaient des gemmes.

— Je l'avais désirée autrefois, sans plus, mais, hier, elle m'enchanta ; c'est une savoureuse ; elle a le talent des transitions, des baisers gradués, des caresses légères, du bout des doigts et des lèvres qui affolent. J'ai parcouru, moi aussi, des mains et des lèvres, les mignonnes fossettes, comme les coins d'un merveilleux jardin qui m'aurait tenté ; vois-tu, Régina, une jolie femme, c'est plein de découvertes, et deux femmes, également belles, ça n'est jamais la même chose, quoique prétendent les blasés. Tu crois alors qu'elle n'a pas de talents ?

Montclar riait à nouveau.

— Je ne dis plus rien, cela m'amuse.

— Elle a, reprit Montclar, le génie des gourmandises, et sait varier son menu, cette expérimentée ; il n'est rien d'elle qui ne vibre d'un accord différent ; elle connaît, en virtuose, sa langue — pardon, sa gamme — d'amour, autant que la plus merveilleuse rouée d'un souper chez le Régent.

La jeune fille rougissait un peu ; mais, curieuse, ne perdait pas un mot de Montclar guettant ses

yeux mobiles dans sa figure lasse. Patrice poursuivait :

— J'ai rarement eu du vice aussi délicat, et, parmi les souvenirs, comptera cette passade d'exquis plaisirs. L'amour, en lui-même, peut être chose vulgaire; mais c'est au musicien à savoir choisir l'instrument. Suivant les partenaires, l'amoureux plaisir est brutal ou devient, sans y mêler d'inutile sentimentalité, cause de déboires; un art spécial et compliqué où lutte d'effort voluptueux tout l'humain clavier : les yeux et les mains, les hanches et les seins, beauté de la femme, les lèvres folles, dans l'ombre secrète et fatidique où vient se désaltérer, avec l'instinct des bêtes, la soif d'oubli des hommes.

Régina l'avait patiemment écouté, une ironie plissa les coins de sa bouche, et, dès qu'il se tut :

— Tu as raison de ne pas t'adresser à moi, car tu n'aurais pas toutes ces vilenies.

Elle enragea tout le temps que dura la liaison de Montclar avec cette femme. Elle sentait qu'il était moins à elle, malgré ses amabilités sans gêne de camarade, il travaillait moins et sortait durant des journées, lui qui, le mois précédent, s'enfermait dans son cabinet, oubliant même, souvent, l'heure du repas, et accueillait d'un juron le valet importun qui entrait pour la lui rappeler.

Elle continuait à venir chez lui, tout autant que par le passé; et, très souvent, s'excusant à

peine, il la laissait seule et courait à ses rendez-vous, ou même, il sortait sous n'importe quel prétexte, car il se trouvait à l'une de ces périodes où la rue et le Boulevard l'attiraient, où il sentait le besoin du bruit et du mouvement parisiens, des fantaisies, qui, l'œuvre achevée, étaient une distraction, une halte pour lui dans sa vie de travailleur acharné. Ces escapades étaient du reste fécondes, — des repos fructueux où le sens d'observation de l'auteur saisissait des nuances, s'imprégnait d'une atmosphère. Alors, son esprit s'ensemençait de germes nouveaux, qui devaient fleurir plus tard, au moment voulu; il gardait, sans effort, des souvenirs que le temps idéalisait et qui se conservaient, impressions successives, stratifiées dans son cerveau, pour servir de point de départ ou de décor à une œuvre à venir.

C'était des études au même titre que les rapides pochades que l'artiste multiplie, pour les produire liées ensemble, par l'idée, dans une toile poussée à la perfection, faite de morceaux vrais, et complète par la cohésion de documents exacts.

Régina, attribuant à une femme toutes les sorties de Montclar, se prit à craindre cette rivale, qui pouvait le retenir peut-être; elle craignait de perdre sa charmante intimité avec Patrice, redoutant qu'il s'englua; et puis, intransigeante, elle conçut de la haine pour cette femme qui faisait oublier son Art à l'écrivain.

Il y eut chez elle un sentiment de jalousie, où

les sens ne prenaient aucune part, mais dont souffrait toute sa passion amicale. Comme Patrice ne s'attachait trop à personne, il cessa, au bout de quinze jours, une liaison qui n'était qu'une passade.

Mais cette petite aventure avait éclairé Régina sur sa façon d'être intime. Au printemps, elle constatait en elle un sentiment profond pour Montclar, sans que ce fût précisément de l'amour. N'étant plus une ignorante, mais une vierge savante, elle finit cependant par se rendre compte qu'elle était femme, à de certains moments, devant un homme.

Elle commença un manège où elle était tantôt consciente, tantôt inconsciente, agissant dans cette brume de l'âme qui trompe, empêche de voir où l'on va. Elle se frôlait à Patrice, s'asseyait sur ses genoux, elle lui retroussait les moustaches, le baisait sur la joue, nouvelle Bettina jouant avec un Gœthe, mais un Gœthe moins profond, de moitié plus jeune que l'écrivain de Weimar. Lui, naturellement, tressaillait souvent, sentait monter en lui la poussée des désirs, mais il ne profitait pas de ces manèges; il doutait toujours du sentiment qui la portait à agir, et il pensait : « Elle ne sait ce qu'elle fait, c'est encore une enfant. » Une seule fois, comme elle avait appuyé sa tête contre sa poitrine, et qu'il respirait sa fraîche haleine, il l'étreignit avec fougue; elle se recula aussitôt.

— Quel plaisir trouveriez-vous à cela ? Ne suis-je pas androgyne ?

Il éclata de rire, un peu nerveusement peut-être, et il la laissa. Elle resta dans un regret vague qu'elle ne pouvait se formuler.

La pièce de Montclar avait dépassé cent cinquante représentations ; il fallut l'interrompre au commencement de l'été, à la fermeture ordinaire des théâtres.

Sanard dit à Montclar :

— Nous rouvrirons, en septembre, avec votre pièce : *La Zerbi.*

— Si vous voulez. Mais sans Mlle Sandri.

— Pourquoi ?

— Que vous ai-je promis ?

— Une autre pièce.

— Eh bien, si vous voulez que je vous donne cette pièce, c'est à la condition que mon interprète ne jouera plus le rôle de la Zerbi, du moins à cette reprise fin septembre. Régina a suffisamment joué ce rôle. Il lui faut maintenant autre chose, une pièce d'un genre différent, où elle puisse montrer toute la souplesse de son talent.

— Et ce sera ?

— Ah ! oui, pour les indiscrétions aux amis et à la presse ?... Eh bien, ce sera : *Lulu.* Je me trompe : *Lili.*

— Des détails ?

— Mon cher directeur, vous en savez assez pour aujourd'hui.

— Que vous êtes habile! Dans la vie, c'est comme dans vos comédies, vous savez graduer l'intérêt.

— Oui, oui, je sais, je ne suis qu'un piéciste, un marchand d'art scénique; et les critiques spirituels orthographient à leur gré.

— Eh bien, nous reprendrons, sans Mlle Sandri, *La Zerbi*, fit Sanard; on vous jouera, tandis que nous répéterons votre nouvelle pièce.

Sanard se disait : « Il en tient pour elle! Il va l'emmener passer l'été à la campagne. Ils vont se donner des indigestions d'amour, mais travailler, point. Ah! pourvu qu'il ne gâte pas cette admirable nature d'artiste! » En ce moment, il était jaloux de Régina, d'une jalousie de mâle qui désire la femme que possède un autre, — du moins Sanard croyait que Patrice Montclar et Régina Sandri étaient amants, et c'était tout comme, — et d'une jalousie de directeur. Il sentit cela puissamment, et résolut de parler à Régina, de la prévenir contre une cohabitation avec Montclar, contre un « collage » qui pouvait la perdre.

Justement elle devait venir, dans l'après-midi, toucher ses appointements. Sanard reçut très aimablement Mlle Sandri, comme il la recevait d'ailleurs chaque fois qu'elle entrait dans son cabinet directorial.

— Eh bien, lui dit-il, vous allez être libre pendant trois grands mois. J'espère que vous ne jouerez pas ailleurs, soit à Paris, dans un bé-

néfice, soit en province, et même à l'étranger.

— Ne craignez rien.

— On pourrait vous le demander.

— Mais, monsieur Sanard, je suis à Montclar, je ne ferai que ce qu'il voudra; or, comme il n'a pas l'intention...

— Vous savez, ma chère pensionnaire... que je vous porte beaucoup d'intérêt. Eh bien, vous êtes jeune, c'est-à-dire encore inexpérimentée. Laissez-moi vous donner des conseils... Je voudrais vous préserver d'une aventure qui pourrait bien vous enlever votre talent.

M[lle] Sandri trembla sur sa chaise, ce qui ne déplut point à Sanard.

— Vous voulez m'effrayer, fit-elle.

— Du tout... Et vous ne vous doutez pas un peu de ce dont je veux parler?

— Non.

Mais, presque aussitôt, son teint se rosant, elle demanda :

— Vous voulez, sans doute, me mettre en garde contre l'amour?

— Vous êtes intelligente. C'est cela, aimez plus tard, beaucoup plus tard. Mais maintenant...

— Vous n'achevez pas?

— Tenez, votre liaison avec Montclar devient absorbante.

— Que dites-vous là, Sanard? Au contraire, je croyais aller de progrès en progrès.

— A présent, sans doute. Mais, dans trois mois, vous m'en direz des nouvelles.

— Pourquoi dans trois mois?

— Je vais vous apprendre le projet de Montclar.

— Il vous l'a confié?

— Non. Mais ce n'est pas difficile à deviner. Il va vous emmener avec lui à la campagne, et tous deux vous allez aimer, au lieu de travailler. Lui va m'apporter une pièce impossible, et vous, vous perdrez tout ce que vous avez gagné, car vous savez, à votre âge, quand on a votre valeur et qu'on donne les promesses que vous donnez, il faut une étude quotidienne, comme, pour devenir danseuse, il faut assouplir, chaque jour, son corps, tous ses membres. — Je vous dis ça parce que vous pouvez me comprendre, parce que vous êtes une femme exceptionnelle. J'en ai déjà vu qui donnaient des promesses et qui se sont éteintes comme un feu de paille. Je ne dirais pas ça à d'autres, des petites grues, des dindes qui ont eu du talent une fois, par hasard, et qui ont toujours le même, quand elles ont su le retenir un peu... Mais vous, je ne sais à quoi cela tient, à votre corps sans doute et à ce certain esprit d'homme que vous avez : vous êtes souple, multiple. Ah! ne devenez pas molle, la femme qui ne sait plus que dire : « Je t'aime! » Vous avez eu pour amant Montclar, et cela ne vous a été que profitable; mais il est temps de vous arrêter...

Mlle Sandri sourit; il la supposait, naturelle-

ment, comme tous les autres, la maîtresse de l'auteur dramatique, et elle ne cherchait à détromper personne, sachant d'ailleurs qu'elle ne ferait revenir personne de cette idée. Elle était intelligente et subtile, elle comprit Sanard, devina sans peine, outre son désir de l'avoir, outre son intérêt de directeur de théâtre, l'intérêt curieux et réel qu'il lui portait, un sentiment complexe qu'il ne s'était jamais connu sans doute pour aucune autre femme.

Elle fut un tantinet flattée : c'était un énorme progrès sur la nature primitive de ce directeur de théâtre, espèce d'autocrate qui n'avait jamais ménagé aucune femme, pas même ses deux ou trois maîtresses les plus adorées ; il avait sa faiblesse, et c'était pour elle, Régina Sandri.

— Ah ! si vous étiez sage, savez-vous ce que vous feriez ? dit Sanard.

— Eh bien, quoi ?

— Pour jouer ses pièces, Montclar a besoin d'une interprète comme vous, et il n'en voudra pas d'autre ; quant à vous, vous vous perfectionnerez toujours avec lui ; mais si vous vouliez...

— Achevez votre pensée.

— Vous me laisseriez vous guider, maintenant.

— Comment l'entendez-vous ?

— Mais comme on l'entend toujours... Réfléchissez. Quand vous aurez passé tout l'été avec Montclar à la campagne, il aura de la femme, non de l'artiste, par-dessus la tête. Alors... ?

— Alors il en sera ce qu'il en sera, dit-elle avec un air insouciant qu'elle n'avait jamais.

— Tandis que moi, je vous laisserais travailler. Je ne vous ennuierais pas plus qu'un mari qui retrouve sa femme au lit, chaque nuit, et l'adore, s'il espère que son adoration lui plaira. Vous me comprenez bien? — Mon amour et votre soumission ne vous occuperaient que peu de temps, et toute votre intelligence resterait libre pour l'Art. Vous n'auriez rien à faire qu'à étudier, jouer vos rôles, recevoir les hommages de vos admirateurs...

— Et, de temps en temps, au gré de votre désir, vous permettre de faire de moi ce que vous voudriez.

— Ce serait mon bonheur.

— Je ne vous aime pas...

— Mais vous n'avez pas besoin de m'aimer.

— Je me donnerais à vous, sans vous aimer? Ah! vous êtes écœurant!

Elle s'était levée comme indignée, et le fixait avec un dédain superbe dans les yeux :

— Je ne comprends rien à votre tempérament.

S'il avait été moins sceptique, la dernière réplique de Régina et la flamme de ses yeux l'eussent éclairé, lui eussent fait comprendre que la femme était encore vierge.

Sanard s'était levé comme elle :

— Régina, dit-il, encore un mot.

— Parlez, mais hâtez-vous, prononça la dédaigneuse, du bout des lèvres.

Il fit un effort sur lui-même, puis, presque timide :

— Je vous proposais d'être avec moi... non pas comme une maîtresse...

— Alors?

— Comme ma femme.

— Vous avez pensé à m'épouser, *vous*?

— Oui.

— Vous m'étonnez!

— Soit! Mais répondez-moi, je vous en supplie, Régina.

Au fond, Sanard était antipathique à la jeune fille, et, une minute, elle se rappela la triste réputation qu'elle savait méritée; une répugnance l'envahit aussitôt, sans qu'elle songea à cacher sa pensée un peu méprisante.

— Je m'étonnais, aussi, tout à l'heure, de l'intérêt, de la sympathie que vous me montriez. Tout cela cachait un projet.

— Ne le croyez pas.

— Si! vous voulez faire de moi votre esclave, et, n'ayant qu'un moyen pour arriver à votre but, vous l'employez. Je ne serai pas une esclave du mariage, surtout avec un homme comme vous.

Lui qui aurait battu ou chassé toute femme qui lui eût parlé ainsi, — et Régina n'aurait pas été la première, — se courba devant elle, ne riposta

ni par un geste, ni par rien, par aucune brutalité, même de parole.

— Alors, vous refusez?

— Oui.

— Ce n'est pas définitif? Permettez-moi de l'espérer.

— C'est définitif.

— Un mot. Gardez pour vous ma proposition.

— Soit, pour tous, mais pas pour Montclar.

— Pour lui, surtout.

— Oh! ne craignez rien, si vous êtes jaloux de lui, il n'est pas et ne sera jamais dans l'intention de m'épouser.

Sanard avait repris son empire sur lui, il avait glissé dans l'épiderme, sur tout son visage, son masque ordinaire.

— Enfin, je vous ai prévenue, dit-il, au moment où la jeune actrice le quittait. Croyez bien, ma chère pensionnaire, que, si j'ai parlé dans mon intérêt, j'ai parlé aussi dans le vôtre.

— Je le crois maintenant, et je vous remercie... Mais vous dites que le Maître va m'emmener à la campagne.

— Oui.

— Qu'il a l'intention de m'aimer.

— Oui, et formidablement...

— Eh bien, nous verrons! Nous vous en donnerons des nouvelles, en tout cas, à notre retour.

Régina Sandri sortit du cabinet de Sanard, en défiance contre Patrice. Le directeur, sans le sa-

voir, avait ajouté une barrière nouvelle à leur amour. — Aussi bien, ce même après-midi ensoleillé, elle arriva chez l'auteur un peu en batailleuse.

Montclar écrivait quand l'actrice entra dans son cabinet. Depuis quelques jours il s'était remis au travail fiévreusement, sans que Régina sût ce qu'il préparait. Elle ne le questionna point, curieuse pourtant de ses projets liés aux siens, mais elle lui en voulait de ce qu'elle considérait, dans son intransigeance, comme une infidélité vis-à-vis d'elle, — de la femme et de l'artiste.

Elle avait ouvert la porte, brusquement, et s'avançait vers lui : Patrice se retourna, la plume en l'air, l'autre main appuyée sur des feuillets éparpillés, dans sa hâte, aux heures où l'inspiration emportait sa plume. Les yeux caressants, sans plus aucune amertume aux commissures de la bouche :

— Ah! te voilà, « ma » Régina!

— Je ne suis pas votre Régina.

— Eh bien, qu'est-ce que tu es?

— Je serai « votre » Régina quand il y aura mieux entre nous que la poignée de main.

Il la regardait, son regard l'interrogeant :

— Il y a mieux déjà.

— Je suis votre amie seulement, et ne serai jamais plus.

— Eh bien, mon amie, repartit Patrice, tu vas me permettre de tracer le mot : *Fin*, au bas de ce

ıanuscrit, une pièce qui s'appelle : *Lili*, — où tu ›ras superbe, où je veux que tu sois diverse omme la nature, souple comme la vraie femme. ːt ce sera l'Art qui t'apprendra tout cela.

— Vous voulez dire par là que je n'ai, présen›ment, aucune souplesse de femme ?

— Mais non, l'androgyne est doué de toutes ›s souplesses, et, de plus que la femme, il a intelligence.

— Il était nécessaire de commenter ainsi votre hrase, car j'aurais cru que vous me faisiez un ıauvais compliment.

Il la regarda encore, se demandant ce qu'elle ›ouvait bien avoir.

— Qu'as-tu ? Quelque contrariété, sans doute ?

— Non. Je n'ai rien.

Alors, il lui dit :

— Ce manuscrit n'est pas définitif ; mais, jusement, je le retoucherai avec toi, devant ton jeu. es gestes... Car, tu sais, — ajouta-t-il gaîment, — j'ai décidé que nous partirons à la campagne ›nsemble, et là, tout l'été, nous étudierons. Nous 'erons quelque chose de très beau, j'en suis sûr.

Elle eut, dans sa fierté, un instant de révolte :

— Vous avez décidé ? Mais vous ne m'avez pas ːonsultée !

— Était-ce nécessaire ?

— Il me semble...

— Il te semble, quoi? Veux-tu devenir une grande artiste, oui ou non? Eh bien, tu ne fais

que commencer à apprendre ton art, et, si tu hésites...

— Maître, je n'hésite pas.

— Alors ?

— Mais j'ài peur.

— Peur? et de quoi ?

— De vous.

— La raison?

— Nous ferons une bêtise.

— Laquelle ?

— Oh! vous devinez bien.

— Ah ! oui, de coucher ensemble, chaque nuit, et de faire, en somme, comme les autres, comme tout le monde. Détrompe-toi, ma petite! Tu m'es sacrée. Tu as montré une si grande répugnance pour moi...

— Je vous en prie, Maître !

— Et ce que tu viens de dire me confirme dans l'idée que tu as de moi... Mais ne crains rien.

— Patrice !

— Ne crains rien, te dis-je, tu me seras aussi sacrée qu'une sœur... Tu ne veux pas coucher, eh bien, tu ne coucheras pas.

— Mon ami !

— Allons, — dit-il, en lui caressant légèrement la joue, ne sois pas comme cela ! Je ne t'accuse pas, je ne t'en veux pas. Tu es androgyne, et je t'absous... quoique les androgynes comme toi ne doivent pas avoir tant d'horreur des hommes.

Cette scène de Régina confirma Montclar dans la conduite qu'il voulait avoir avec elle. Certes, à telles heures, le sang de Patrice bouillonnait; des désirs surgissaient de sentir sans cesse auprès de lui, riant, le câlinant, cet être joli, qui semblait l'aimer, et pourtant le repoussait; il y avait encore, entre elle et lui, un lien, le lien de l'Art, car ils valaient l'un par l'autre et, mutuellement, s'en savaient gré. Et puis, cette continuelle ambiguïté, ces manières d'être que Régina avait contractées, à ses heures de jalousie, tout cela lui inspirait des doutes, faisait qu'il s'injuriait lui-même par instants, quand elle venait de le quitter; il se disait qu'il était bien sot de ne pas la prendre, et il ressentait contre lui-même des colères d'enfant.

Il aurait souhaité, il avait rêvé même parfois, que, mue enfin par un sentiment vrai, elle venait lui faire, énervée elle-même, l'offrande de ses lèvres, — qu'elle frôlait, consciente, son joli corps fluet et souple, contre lui; et que c'était seulement par une coquetterie perverse de femme heureuse de se faire désirer, qu'elle lui avait tant résisté.

Mais il se domptait toujours, car il sentait bien, au moment exact, les révoltes de cette nature rebelle, quand il recouvrait la raison, après les rages où le mettait cette situation fausse; il voyait ses ruts se mêlant à sa réelle compréhension du caractère, de l'âme de son amie. Il en

était trop sûr. Ce ne serait qu'en une lutte énervante, énervée, basse, qu'il pourrait, enfin, la posséder. Alors cela serait un viol, un acte de plaisir, — et plus, comme il le voulait, un acte d'amour.

Cette jeune fille, attirante par son mystère et par sa science en même temps, ne se prêterait jamais à des caresses voluptueuses, dont le charme lui échappait. Elle ne céderait qu'à la force, il en était persuadé, et toute action violente lui répugnait, surtout auprès d'elle. Décidément, il était épris de Régina, en une passion d'impossible.

Mlle Sandri, elle, dans une inexpérience pratique qui renforçait sa nature d'androgyne, ne savait comment faire. Elle se refusait surtout parce que l'orgueil féminin lui était venu. Elle voulait être non désirée, mais aimée, et elle se figurait que Montclar la désirait, mais ne l'aimait pas ; sans quoi elle se serait résolue au sacrifice, comme elle appelait la première rencontre de l'amour — du rêve — avec la réalité. Les tentatives d'autrefois l'avaient blessée, alors que sa pensée s'éloignait violemment de tout désir charnel. Et, dans son cerveau, s'était, injustement, ancrée cette indéraisonnable et blessante opinion : « Ce n'est que mon corps qui le tente. » Orgueilleuse, elle se révoltait contre les brutalités qu'elle imaginait, et se cabrait, auréolée de sa fierté de femme et d'artiste.

X

Montclar avait loué pour la saison une maisonnette — perdue au milieu d'un immense jardin — à quelques lieues de Paris, au fond de la vallée de Villennes, à l'orée des bois de ce nom.

Oui, c'était bien une petite maison sans aucun luxe, et qui puisait son charme dans sa rusticité pittoresque, avec sa couverture de tuiles moussues entre lesquelles avaient poussé des giroflées, des iris, ainsi qu'au faîte des chaumières normandes.

Mais ce qui, le plus, avait séduit Montclar, c'était le voisinage de la Seine qui bornait la propriété, et que des saules et des peupliers masquaient en partie, laissant luire, entre les branches, les étincelles d'argent de l'eau qui miroitait par delà les roseaux et les lianes aquatiques de la berge; puis, ç'avait été aussi l'immense jardin depuis longtemps abandonné, où des arbres de toutes sortes enchevêtraient leurs branches. Au centre, derrière

la maison, d'énormes marronniers, des sorbiers où les passereaux pépiaient furieusement tout le long du jour, se disputant les baies orangées et écarlates; et des framboisiers poussés drus; les fougères et les plantes aux feuilles larges que les paysans nomment « l'herbe aux serpents »; de la verdure où rêver solitaire, juste autant que Patrice pouvait le désirer. Il y avait des corolles à profusion, des roses et des passeroses, des soleils devant la façade, — des « croix de Jérusalem » et des dahlias; aussi des « fleurs de curé » qu'on ne trouve plus qu'aux jardins des vieilles parentes de province et qui font songer à des autrefois ingénus.

C'etait bien là décor de travail paisible et d'amitié calme que Patrice avait pu rêver pour passer avec Régina, une époque de reposant labeur. Il s'installèrent là, vers la fin de juin, quand Paris poussiéreux et brûlant se vidait de tous ses privilégiés désireux d'aller papillonner en des villégiatures mondaines — ou confortablement campagnardes.

Ils arrivèrent, le soir, à l'heure du dîner; Patrice remarqua seulement, comme il faisait porter des bagages dans la maison, les nombreux colis de Régina, alors que, lui, avait le strict nécessaire. Et, dès les premières heures de l'installation, il remarqua encore les nombreuses et originales toilettes que, déjà, Régina se hâtait de déballer.

— Autant de robes et de jupes que cela!... et ces dessous!... Tu veux donc me séduire, Régina?

— Justement. Tu vois, je ne suis pas un androgyne complet. Je veux être coquette avec toi. Et comme nous serons seuls ici, — Adam et Eve d'un nouveau paradis, — il faudra bien que tu joues ton rôle d'homme avec moi.

— Mais pourtant, tu ne me feras pas manger la pomme!

— Naturellement, fit-elle en le guignant du coin de l'œil.

Il redevint sérieux, et, brusquement, il lui dit :

— Tu sais que demain nous commencerons à travailler.

— Quand tu voudras, répliqua-t-elle simplement. Je t'ai assez montré d'obéissance pour que tu ne me connaisses, maintenant.

Tandis que Régina mettait en ordre ses élégances, Montclar s'en alla au jardin; errant parmi le fouillis d'arbres, de fleurs et de plantes sauvages, il songeait :

— Ce sera délicieux, cette amitié cérébrale.

Il était joyeux, se sentait allégé de ses souhaits de jadis. Sincèrement, il en venait à se demander comment il avait pu, une heure, rêver autre chose — au moins, quant à Régina — que cet amour « seul permis » — se disait-il — de la part d'un intellectuel vis-à-vis d'un androgyne.

Et, dans la franchise de ses sensations du

moment, affranchi des désirs — peut-être par les satisfactions qu'il s'était, peu de temps auparavant, procurées — il s'imaginait, sentant renaître, passagèrement, l'enthousiaste poète qui, jadis, vibrait aux mystiques effluves de pures et idéales fêtes, que rien ne pouvait égaler une amitié qui serait de l'amour, de la passion du moins, sans que l'image pût être — d'idées sensuelles — polluée.

Une pensée traversa son esprit, — la mémoire des exigences du faune, si impérieuses chez lui, après les crises de travail, — et lui fit froncer les sourcils, à cet instant; une humiliation vague le contrariait, une seconde, de sa matérialité ; puis, chassant l'idée importune, il s'écria :

— Bah! j'irai à Paris.

Il ne s'était pas enfui bien loin de la grande ville, comptant y passer, de temps à autre, quelques heures; et, presque tout de suite, il se rasséréna, car ces courts sacrifices n'altéraient en rien l'effort de la création intellectuelle; et la satisfaction de la bête qu'il gardait en lui et qu'il nourrissait de femmes — de roses, disait-il — ne portait nulle atteinte à son cerveau et à sa pensée. Dans ses toquades d'un moment, le corps seul prenait part, laissant indemne son esprit; Montclar était, souvent, dans ces cas-là, comme le voyageur qui, avant son départ, dépose en main sûre les joyaux précieux qu'il ne veut pas exposer aux risques de la route.

La journée s'acheva par la visite de leur domaine d'une saison.

Régina, en pimpante toilette d'été, eut l'envie, près leur premier dîner dans la pittoresque salle manger de la maisonnette, d'où, par les fenêtres ouvertes, on entendait le bruissement des insectes et la plainte du crapaud, — de courir le pays et d'arpenter les routes bordées d'ormeaux têtards qui faisaient d'étranges silhouettes sous le ciel, miroitant de lueurs, où la lune semblait un grand plat d'argent, d'un brillant implacable. Tous deux s'en furent très gais; ils rentrèrent tard, harassés de fatigue, heureux, car hommes et femmes sont sensibles au plaisir d'un changement désiré, et l'un et l'autre, saturés de Paris outrancier et brûlant, éprouvaient une grande joie, comme d'une escapade.

Le lendemain, après le déjeuner, Montclar lut à Régina sa pièce nouvelle :

Lili.

Il avait connu, comme tout le monde, Lulu, cette adorable et fantasque clownesse qui venait, depuis quelques mois, de disparaître de la vie parisienne, à la suite d'un drame qu'on interprétait de différentes façons, qu'on avait imaginé plutôt, sans que personne eût pu en démêler l'énigme.

Annoncée par les réclames extraordinaires de son impresario, elle avait paru, sur la piste du

Nouveau-Cirque, cabriolant par-dessus les barrières avec une houppe blonde troussée de ses propres cheveux, et son maillot décolleté. Des saillies étonnamment primesautières, d'une vivacité de gavroche pervers. Lulu apostrophait les écuyers, impertinente de-ci de-là, les clowns, en argot de faubourg, même le public, et, parfois, sa blague avait des mots, des phrases, d'une profondeur qu'elle n'avait pas l'air de soupçonner elle-même, et qui, dès le premier soir, avaient assuré son succès.

Acrobate de réel talent, pleine d'inédit, surtout, d'une souplesse élégante et forte, agile et disloquée sans que jamais nulle disgrâce parût dans ses tours souvent prodigieux, cette jeune clownesse, mince, hurluberlu, bondissait sans effort, criant des mots drôles, n'épargnant ni ses camarades, ni le public, amusé de cet imprévu continuel ; elle éveillait l'idée de la faunesse antique, tant son agilité semblait naturelle. Un imaginatif se la serait, sans peine, figurée courant avec les nymphes des antiques mythologies, parcourant les bois et les vallées sous le soleil de la Grèce, faisant la nique aux dieux et aux déesses, tous amoureux d'elle à l'envi. *Un Monsieur en habit noir*, dans un article de soiriste, l'avait ainsi dépeinte : « Une nymphe qui serait faubourienne et garderait le souvenir de Tempé, — ou encore une hamadryade du bois de Boulogne. »

Elle avait été aimée, quelque temps, de Georges

Decroix, le peintre des danseuses, celui qui sait, sans les figer, saisir les libellules de théâtre en leurs souples et gracieuses attitudes. Il l'avait aimée profondément, en poète qu'il était, longtemps méconnu, mais tenace, épris de vérité et des joliesses vivantes de la femme moderne, qu'il exalte d'un pinceau délicat et voluptueux. Il fait sortir des plus ordinaires réalités de ses modèles toutes les beautés qui s'y cachent. D'esprit acéré, Decroix est un des rares peintres qui répliquèrent aux malices de Gustave Moreau — le merveilleux mystique, peintre à la palette lapidaire, celui qui a fait revivre la troublante volupté des courtisanes juives, de Salomé surtout, de la mystérieuse, de l'incitatrice danseuse, si lascive, qui subjugua Hérode, bourreau décrépit et sadique. Decroix, un jeune, alors, s'entendit apostropher, un soir, par le vieillard, dans un salon, après une présentation :

— Mes compliments, monsieur, vous régénérez la peinture — par la danse.

— Et vous, mon cher maître, répondit Decroix, ironique, s'inclinant aimablement, — par l'orfèvrerie.

Tous deux s'estimaient, du reste, et ce ne fut, dans la suite, que spirituelles escarmouches entre rivaux de génie ou de talent. Decroix avait croqué Lulu sous toutes ses faces, s'était épris de sa félinité infinie qu'elle-même semblait ignorer, de ses réparties folles et cruellement justes, souvent.

Elle l'avait aimé quelque temps, parce qu'il était beau, élégant, qu'il avait su l'amuser de ses mots de peintre. Mais, bien vite, elle s'était lassée de sa passion trop exigeante, et il ne fut pas de cruautés qu'elle ne lui fît endurer, dès qu'il mit à nu ses douloureuses jalousies. Dénuée de sens amoureux, elle méprisait la faiblesse de l'artiste, le vexait, — à la fin de leur aventure, — de ses traits sarcastiques, le banderillant, impitoyables à ses souffrances, qu'il supportait, comme il faut, avec le sourire. De la perversité, à l'occasion, presque toute dans la tête, et le génie de la réclame, sans la vouloir. Son succès avait grandi formidablement.

Il était chic d'admirer Lulu ; d'abord, un snobisme, une mode de Paris, Lulu était devenue presque, par les commentaires de ses critiques et de ses poètes, le symbole d'un rêve moderne, une forme d'art. — Et, ambitieux de son intimité, curieux de voir le ventre de la divine poupée, des hommages brutaux ou raffinés l'assaillaient sans cesse ; elle opposait une indifférence moqueuse, affectant un grand amour des animaux, et un grand dédain des hommes.

Elle avait dressé un porc à porter des bouquets, à sauter par-dessus les barrières, à crever des cerceaux comme une caniche ; elle montait sur son dos, prenait, moqueuse, des poses minaudières d'écuyère sérieuse ou de dompteuse triomphatrice ; elle avait imaginé de couronner, à la fin de

ses exercices, la hure du cochon d'une couronne de lauriers et de roses. Les saillies qu'elle tirait du caractère de l'animal immonde, qu'elle avait l'air d'adorer, avaient grandi, chaque jour de plus en plus, son succès, en avaient fait une « étoile ». Et Paris, amoureux de Lulu, papillonnait autour de cette nouvelle idole, curieux, applaudisseur des étrangetés hardies de la clownesse.

Ses parents ? Elle ne s'en souvenait guère. C'était trop loin, trop mort. Rien, dans sa personne ni dans sa vie, ne ressemblait à d'autres femmes ni à d'autres vies. Depuis l'âge de dix ans ; elle courait le monde des cirques, et, partout, elle avait laissé, sur son passage, un renom d'enfant bizarre et fantasque.

Désirée, adulée de tous, elle ne se donnait pas trop ; cette chair alliciante, qu'elle exposait sans honte, demi-nue, chaque soir, pire que nue, excitait les désirs, affolait les hommes, assoiffés de sa beauté svelte, si démone ; et c'était, vers elle, un steeple-chase à qui pourrait cueillir la rouge et noire fleur de sa joliesse.

Elle ? On eût dit la statue animée du Dédain ; elle n'aimait point l'homme — en cela pareille à Régina Sandri. Un jour, Lulu s'était éclipsée soudain, sans même prévenir son directeur, laissant son engagement inachevé. Et tous les commentaires d'aller leur train. Ceci seulement expliquait sa fugue. Quelques semaines avant sa disparition, par un de ces revirements moraux qu'on ne peut

expliquer, la dédaigneuse s'était éprise d'un clown qui venait d'être engagé au cirque où elle paraissait chaque soir, un clown grotesque, un être vicieux qui cachait, sous son nom anglais, l'infamie d'un voleur condamné jadis, à cinq ans de prison pour vol commis dans une maison habitée, la nuit. Personne, parmi le public, ne connaissait ce détail. Montclar, lui, l'avais appris de M. Chesnard, le juge d'instruction, le magistrat montaignien, toujours à son poste, en voyeur qui scrute les mobiles des actes, des palinodies humaines. M. Chesnard était renseigné toujours sur ce qui pouvait être utile à son étude désintéressée de l'âme moderne, de l'âme éternelle.

On ajoutait que la clownesse, au milieu du cirque, — éveillant l'idée d'une faunesse aux cheveux de flamme bondissant parmi les prés, les bois, les forêts, — avait eu pour rivale une marquise renommée pour sa galanterie, plus âgée de vingt ans que Lulu, et le clown avait abandonné la jeune pour la vieille, parce que l'une était riche, d'une énorme fortune, et l'autre encore dans la bataille. Quelques fureteurs de menus faits savaient encore ceci :

« Un jour, les deux rivales s'étaient trouvées en présence, et une scène tragique avait suivi; la clownesse, paraît-il, avait frappé la grande dame à la gorge avec la lame d'un poignard. Que s'était-il passé après? On n'en savait rien : mais toute poursuite avait été arrêtée, la marquise

ayant de puissants amis, et Lulu avait disparu; la marquise aussi, d'ailleurs. Les mauvaises langues colportaient, à mi-voix, que les deux femmes s'étaient ensemble, toute une semaine, consolées des tromperies de l'infidèle. »

Montclar rappela tous ces bruits parisiens à Régina, et termina l'anecdote, qu'il contait avec fougue, par ces mots :

— Notre nouvelle pièce s'appellera : *Lili*. Tu t'appelles Sandri; eh bien, ta série aura la désinence de ton nom. *La Zerbi* l'hiver dernier; l'hiver prochain, ce sera : *Lili*. Nos comédies et nos drames formeront gerbe par ces éternels liens passionnels qui relient les événements de la vie des hommes. La Zerbi s'éprend d'un poète musicien, et Lili s'éprend d'un clown; la Zerbi, c'était la courtisane de race, et Lili, unique, devenue femme, ressemble à la Zerbi, comme chacune ressemble à toutes. La critique, nous le savons, mettra les points sur les i, c'est son métier, et il faut que tout le monde vive.

Sans doute, un fait divers, une des aventures de l'histoire de Lulu, la clownesse, avait inspiré à Montclar sa pièce : *Lili*. Mais il avait voulu entrer plus loin que tous les autres dans la vérité ou dans l'invraisemblable; il avait, au dénouement, donné le mot de l'énigme, en faisant — des deux femmes — la mère et la fille.

Au premier acte, — comportant trois tableaux,

— d'abord, le foyer du Nouveau-Cirque. Lili, en clownesse, décolletée très bas par devant et par derrière, ravissante de gestes, de mines, avec des mots de jeune bête, recevait, en gentille et blagueuse souveraine, ses admirateurs qu'elle désespérait tous.

« — L'amour, disait-elle, en forme de conclusion, après s'être entendu reprocher son insensibilité, c'est quelque chose qui pourrait être très joli, si les hommes n'en faisaient rien. »

Un boulevardier survient, une princesse à son bras, désireuse de la connaître et de la complimenter. Amusée, Lili s'incline drôlement, et, quelques minutes, elles causent, la princesse flattant la clownesse sur la grâce de ses mouvements, sur le zig-zag et l'esprit de ses phrases.

— Vos cabrioles même sont amusantes et spirituelles, si bien qu'on rêve, à vous voir, d'être homme pour vous aimer,— pour être aimé de vous.

— Mauvais moyen, grommelait un intime.

La grande dame invitait la clownesse à venir la voir. Mais Lili disait son plaisir d'être libre, sans contrainte, de s'enivrer à ployer ses membres, à les lasser ; — l'autre demandait à Lili des détails sur son enfance. Préparation au dénouement. Les admirateurs continuaient à affluer. Puis, dans le foyer envahi, — ce soir de première représentation, — entrée d'un clown farineux, Farfal. Il avait l'air de dédaigner Lili, qu'il saluait à peine, et tutoyait.

Lili à la princesse, comme explication :

— Nous avons dressé des cochons ensemble.

La clownesse s'occupait seulement de son camarade. Elle lui offrait des bonbons qu'il mangeait en débitant de grossiers boniments, se permettant avec elle les pires familiarités, telles que les meilleurs amis de Lili n'eussent point osé les prendre. Mais elle riait de ce gros sel, de cette blague de voyou, choyait le clown, égayée de la bouderie des habitués du foyer, — tous vaguement furieux.

Au second tableau, — la salle du Nouveau-Cirque, un magnifique décor originalement planté et qui devait apparaître tout à coup, étincelant de lumières, sans que le rideau eût été baissé, le temps d'ôter les châssis du petit décor du foyer et de remonter la toile du fond; — au second tableau, Lili faisait le tour de la piste, en tirant, derrière elle, au bout d'une longue faveur mauve, son cochon. Elle faisait travailler sa bête, l'embrassait sur le groin, puis lui donnait des coups de pied au cul. Le clown grotesque entrait alors, pour donner la réplique.

« — Médème Lili — s'écriait l'horrible masque, le cochon à vous, il était bien heureux, je vôlai être le cochon d'une fème comme vò. »

Et il lui faisait une déclaration avec des gestes simiesques, des grimaces pénibles, horrifiantes, qui pourtant troublaient Lili de visible manière, et, pour le grossier voyou, elle exécutait des voltes,

des sauts inédits, espérant lui plaire par leur métier même.

La princesse était là dans une loge pimpante d'Elle et de fleurs ; elle aussi guettait avidemment l'ignoble personnage. Elle pillait, dans une corbeille, posée à ses pieds, des azalées, des roses blanches, jaunes, rouges, des orchidées bizarres, aux pétales d'un mauve éteint. Et toutes ces merveilles parmi lesquelles la princesse, un brin fanée, trônait en sa royauté de femme riche, elle les dévastait pour lancer au clown, sans se cacher en rien, le bouquet unique qu'elle avait composé, et que visiblement, elle adressait au pitre.

Troisième tableau : l'entr'acte au cirque.

A travers le grouillement des écuyers et palefreniers — des mondains, massés près de l'entrée des écuries, traversent les couloirs, sans s'attarder à regarder les préparatifs des numéros prochains ; puis, fendant les groupes des causeurs qui faisaient cercle autour d'un cheval fameux et d'une écuyère renommée, la princesse se dirigeait vers le foyer, cherchant, dans les papillottements éblouissements des lumières, à distinguer, au milieu de la cohue, celui qu'elle poursuivait : le clown. Mais Lili, bondissant hors du groupe d'admirateurs qui lui formait un docile troupeau, — en une scène de passion et de rage, — apostrophait la dame, l'invectivait cruellement :

— Que venez-vous donc faire? C'est bien ici la place d'une princesse! Vous venez nous prendre

nos amants, comme si vous n'en aviez pas tant d'autres, sans disputer à nous des saltimbanques, ceux que nous aimons.

Et, criant, — en appel à tous les spectateurs de cette scène étrange :

« — Ça, c'est des princesses, et ça vient se rouler dans le crottin... Mais puisque je vous dis que Farfal est à moi, que vous ne l'aurez pas, que c'est mon amant, entendez-vous; et Lili ne lâche pas comme ça ce qu'elle tient... C'était pour le voir que tu es venue me câliner, me conter des mensonges, chez moi! » Et, à satiété, elle mâchonnait entre ses dents, une injure. Folle de colère, tout à coup, dans une crise, elle tombait épuisée sur le parquet. Vite, des gens l'emportaient dans sa loge, tandis que des habits noirs riaient, joyeux du scandale, et que d'autres se demandaient si elle n'étaient pas folle. En tout cas, c'était un scandale pimpant, et des potins à conter chez les belles madames.

Au deuxième acte, Lili apparaissait à tous ceux qui la désiraient et la courtisaient, descendant de son lit, sur lequel était vautré le clown grotesque et vicieux. C'était la mise en scène voulue par elle pour afficher hautement sa passion basse. Elle recevait ses amis comme une grande dame ou une grande gueuse, dans la ruelle, et cela pour jouir de leur humiliation en leur montrant son amour abject. Elle avait ainsi son triomphe sur la princesse, dans une vanité de femme qu'elle ne

pouvait s'expliquer elle-même. Les autres, ceux qui avaient souvenance de la Lili dédaigneuse et hautaine de naguère, qui s'étaient refusés à croire à tous les potins nés du scandale du cirque, les plus amoureux surtout, se détournaient de la femme, glacés de dégoût, en reconnaissant le pourceau qui broutait la Fleur jadis presque inaccessible. Un être ignoble salissait la clownesse créatrice d'excentricités, — et artiste, une artiste unique, — la mime géniale parfois de moderne compréhension dans les humoristiques spectacles qu'elle inventait soudain, sur la piste même.

« — Tout cela pour un clown, aux caresses de cheval », avait-elle dit en riant. Et le vide se faisait autour de la clownesse, inconsciente, plutôt heureuse de la suprême ironie à laquelle elle s'était livrée; elle avait laissé partir ses courtisans, tous ses fidèles, en cinglant encore, — de plaisanteries voilées sur leurs irritations, ces rires d'autrefois, — leurs reproches des refus d'amour.

Eux sortis, le clown agissait en maître, se faisait obéir par la jolie fille; il la traitait avec brutalité. Elle, comme Titania Bottom coiffé de la tête d'âne, elle caressait, embrassait le clown, Puis, restée seule, elle avait honte, et pleurait son orgueil défunt. — Or, un peu de temps après, elle apprenait que le clown Farfal avait été reconquis par la vieille princesse millionnaire. Celle-là était bien de l'espèce de cette grande dame d'autrefois,

cette franche libertine jouisseuse qui, voyant piaffer un étalon sous les fenêtres de son hôtel, admirait la bête en murmurant avec un soupir : « Ah ! s'il n'avait pas les sabots si durs ! » Lili se méprisant, dans une rage d'être attachée à lui par la chair, cherchait à retenir le clown, à conserver Farfal pour amant :

— Tu es méchant, s'écriait-elle, mais je sais que tu m'aimes, que tu ne m'a pas trompée, que tu as voulu seulement me taquiner. Mais, dis, ne sais-tu pas comment je t'aime, n'ai-je pas réalisé tous tes caprices? Je te caresserai de nouveau comme tu le voudras, je serai soumise et gentille. Tu sais comme je suis mignonne avec toi, et je ne suis plus volontaire à présent. Toi, tu es ma vie, et puis je te donnerai ce qui te plaira de moi, sans murmure, en t'adorant.

Il lui jetait des injures à la face et lui apprenait qu'en fait d'amour, elle ne savait rien, tandis que l'autre... — Crois-tu donc que c'est une femme comme toi qu'il me faut? Mais tu ignores tout ce qu'elle sait, l'autre. Près d'une princesse, qu'est-ce que tu peux être? Non, voyons, vrai, tu ne sais pas l'amour, toi, tu es une petite débutante...

— Comment! Moi, une fille, je ne sais rien. Que te faut-il alors?

— Ah! répondit gravement le clown, elle, *c'est une femme du monde.*

— Alors tu vas chez elle? demanda Lili.

— Oui.

— Malheur à toi!

Au troisième acte, les deux rivales étaient en présence, et la clownesse menaçait la princesse. Elle lui demandait de renoncer à son camarade, de ne plus le revoir. L'autre, sensuelle, tenait à sa passion, son dernier amour peut-être, énergique, tragique presque, elle refusait. Lili, après une très belle scène où la clownesse contait son histoire :

— Moi, je suis une fille de cirque, j'ignore mes parents, j'ai grandi n'importe où, n'importe comment, et je n'ai de devoirs envers personne qu'envers moi, tandis que vous, princesse, vous jetez dans la boue votre nom, votre couronne! Pouah! ..

Lili, à la fin, levait un petit poignard, ouvragé comme un bijou. Au moment où l'arme s'abattait sur sa poitrine, la princesse s'écriait :

— Frappe donc, si tu l'oses! Je suis ta mère!

Et la pièce, un instant très dramatique, repirouettait presque tout de suite dans un décor de vie parisienne aiguë, une observation amusante et troublante où un extraordinaire scepticisme riait toujours en sourdine. C'était bien là le drame de décadence où se mêlaient de mondaines — et demi-mondaines — comédies.

L'action de cette pièce, *Lili*, — comme pour la précédente : *la Zerbi*, — n'était rien, Montclar l'avouait à Régina, après la lecture; mais l'art s'y

rouvait à profusion, et dans le dialogue, les ré-
parties, et dans les silhouettes des personnages.
Cela donnait une impression de vie étonnante,
d'aujourd'hui, aussi de demain, quelque chose au
théâtre, *en modernité, intense, exaspérée*, aux éclairs
de nihilisme, comme la vaste toile : *les Noces de
Cana*, de Véronèse. Mais Régina était surprise,
elle le laissait voir ; elle préférait les pièces moins
nerveuses, où chaque personnage a une valeur
distincte, morale.

— Bon, te voilà bien embarrassée, — s'écria
Montclar. Sans doute, ce n'est rien, et cela n'aura
de valeur que par toi, car tu dois mener ces trois
actes avec l'entrain d'une commère de revue de fin
d'année, celle qui faisait l'allumette, par exemple,
dans un beuglant, et qui, en une scène symboli-
que du théâtre moderne, approchait, pas trop près,
la monstrueuse allumette de ses lèvres, presque
de feu ; et jaillissait vers la bouche de la divette
immonde et acclamée une petite flamme blan-
châtre. Oui, tu dois être la vie de l'œuvre, le phos-
phore qui allume tout cela... Oh ! ma petite, on
me fera encore des reproches, on m'accusera
même de plagiat. Les critiques ressemblent a ces
hargneux personnages qui, ne pouvant créer, de-
mandent à Dieu compte des tares, des défauts de
la Création. Qu'il y en ait donc un qui me fasse
un putois ! Ils vont encore dire que j'ai pris à
Shakspeare, Titania et Bottom, que j'ai reproduit,
dans mon dénouement, le dernier acte de Victor

Hugo, *Lucrèce Borgia.* Oui, pillé le grand Will, Hugo, peut-être Sardou, Donnay. Qu'est-ce que que ça fait? La qualité de cette œuvre n'est dans son aventure banale. On ne verra peut-être pas — ils ont des yeux et ils ne verront point — la jolie part de création dans cette clownesse, Lili, synthèse des surexcitations et d'événements scandaleux d'aujourd'hui. Lili, c'est une fin de siècle... Est-ce ma faute si le dénouement du drame, *Lucrèce Borgia*, s'impose? Mais il est différent par une atmosphère autre, de complexité très perverse, et par un métier, tout de détails, qui m'est personnel... Sanard verra — avec le piment qu'elle doit avoir sur la scène — l'œuvre, il la comprendra, il saura ce qu'elle vaut.

Puis il cria :

— Il y a quinze dénouements. Pas un de plus. De sorte qu'un auteur dramatique qui a fait quinze pièces ne peut, dans la seizième, que se reproduire.

Il s'arrêta, et elle lui dit :

— Mais, dans cette nouvelle pièce, je serai presque nue?

— Oui.

— Et il faudra que je paraisse avec un cochon?

— Avec un cochon qui te suivra, sainte Antoinette; et, montrant tes belles cuisses élégantes, tu monteras à califourchon ou debout sur la bête, puisque tu seras Lili; et tu la barbouilleras de caresses, et après, tu lui ficheras ton pied où tu

voudras, ce sera un symbole, et plus vrai et plus compréhensible que les symboles des jeunes d'aujourd'hui! Image des hommes qui se livrent à la femme, aux Circés qui en font des pourceaux. On dira que ce n'est pas neuf! Je voudrais bien savoir ce qui est nouveau. L'humanité ne vit que sur un tas de vieilleries qui remontent à Adam. Tous les drames sont nés de la Création, et tous ont eu la possession des biens et de la femme pour mobile; et c'est entre proches que sont nées les premières rivalités, les premières tragédies. Ce théâtre, pourtant, s'est élargi, acquérant des nuances à mesure que le monde habité s'élargissait lui-même, que devenaient plus nombreux les rivaux humains.

A la scène, Mlle Sandri était parfois gênée par les regards qui convergeaient sur elle, des regards qui la déshabillaient, cherchaient chaque coin de la femme, aussi se récria-t-elle à la pensée de paraître, au second acte, en travesti.

— Alors, quoi? Maître, ils me connaîtront toute!

Montclar lui avait fait la description du costume. Elle devait être décolletée et en forme de V, jusqu'aux reins par derrière, et, devant, très bas aussi, le corsage gentiment échancré, pour laisser voir la poitrine et les rondeurs des petits seins. Les bras nus et les jambes dans un maillot d'une trame arachnéenne, où la peau transparaît.

— Je serai nue, et pire!

— Tu seras adorable, barbouillée de blanc, avec la houppette blanche, la nuque bien dégagée, sur les frisons relevés.

— Ils me sauront toute.

— Le public voit bien tes yeux et ta bouche. Ton visage n'est ni plus ni moins de belle chair que le reste de ton corps ; et tes yeux, pour les raffinés de sensualité, sont plus qu'autre chose même, pourtant démoniaque ; ils incitent aux voluptés de rêve ; ils sont pires, comme disent les casuistes, alors que manque au péché la fougue des actes. Tu donnes au public tes Yeux et tes Lèvres ; or, saint Augustin, qui, mieux qu'un saint, avait été un homme, dit, je crois : « Les péchés des yeux et des lèvres, des Yeux surtout, peuvent atteindre la malice même, sinon un raffinement plus grand, de la faute ; cela, parce que les yeux peuvent procurer des délectations plus recherchées dans l'intention du péché ou son invite. » Crois-tu que je te déshabillerais, si tu n'en valais pas la peine ? Allons ! tu ne veux pas te donner à quelqu'un, mais tu te donneras à tous ! C'est ton métier.

— Oui, mais ce n'est pas mon art.

— Ah ! la subtile fille ! Ta peau leur fera envie ; laisse les spectateurs en jouir, se rincer l'œil.

Il changea de thème et dit vivement :

— Ce n'est pas du tout ça, mettons de côté « Mademoiselle » Sandri, la pucelle de Paris, la vierge qui ne veut pas s'abaisser à être femme

et revenons à Lili. Écoute la psychologie de cette femme. Car elle n'a pas fait comme toi, elle s'est donnée, vendue, donnée, prêtée, donnée. Et les dons rachètent les marchés.

— Ah! il est joli son amant! et vous me faites remplir ce rôle.

— La clownesse Lili, — continua Montclar sans répondre à l'exclamation de mépris de Régina, — c'est la femme désarticulée de corps et d'âme et qui peut devenir méchante. Tout le drame est dans cette fille qui n'a jamais voulu aimer, se donner par ce désir, cette sottise, la crainte de ressembler aux autres, l'orgueil d'être, dans son monde, unique. Elle veut garder pour elle, en égoïste, le joyau de sa grâce, malgré la nature qui l'a faite artiste et passionnée. Et la nature prend sa revanche, veut qu'elle aime tout à coup, *au-dessous d'elle*; elle n'a pas voulu d'amant, et elle est domptée par son mâle.

Familièrement, mais avec un geste exquis de légèreté et de grâce, sans qu'il pût sembler y faire attention, Patrice toucha la jeune fille à un pli de sa robe.

— Oui, Lili finit par s'éprendre d'un homme ignoble, de l'autre pourceau, le bipède que lui dispute une vieille princesse millionnaire, bien conservée. Et Lili, ange clownesque, devient la femelle de cet homme, — la truie. Oui, elle n'est plus la cavalière du cochon; c'est le porc qui la chevauche et lui fait accomplir tous les exercices

de la Luxure... Ah ! il faut que tu sois sensuelle, ma petite! Il ne vient que pour ça, le public, il ne demande que cela! Il faut que tu sois souple, que tu saches lancer les mots, les calembours, comme celui-ci qui est dans le texte de la pièce : « Quelle différence y a-t-il entre un cochon et un égoïste? C'est que l'égoïste ne pense jamais qu'à lui, tandis que le porc pense toujours aux truies. » Ce sont des calembours d'opéra-bouffe, de la fiente de moineau de Paris, mais il faut que cela soit. Le rôle te répugne? Je le pensais bien. Mais je l'ai voulu pour toi ainsi. Il t'apprendra à vaincre tes répugnances de princesse, car il n'y a pas que des vieilles princesses argentées, il y a de jeunes princes de l'idéal, dans la vie... Plus le rôle te répugnera, plus tu feras d'efforts pour arriver à le bien rendre, à le rendre comme je te l'expliquerai. Crois-tu que cette lutte ne te servira pas? Lili t'apprendra à interpréter tous les rôles avec puissance. Cette pièce, elle ne te plaît pas, et tu la trouves inutile pour toi, peut-être pour d'autres. Quand tu l'auras apprise, étudiée, puis jouée cent cinquante à deux cents fois, tu me remercieras. C'est elle qui assouplira ton esprit, désarticulera ton intelligence. Après, tu pourras jouer n'importe quel rôle, n'importe quoi. Tu ne le crois pas?

— Si, puisque vous me le dites.

Il était toujours le Maître; elle, le disciple, et elle avait trop de foi en lui pour douter.

— C'est pour toi que j'ai conçu Lili, pour ton bien, dans ton intérêt, et non pour moi. La pièce ne vaut rien, je le sais bien, je le sais toujours trop. Elle n'est rien pour moi, mais elle est tout pour toi.

Avec orgueil, il ajouta :

— Et il n'y avait que moi pour la faire.

— Je vous remercie, Maître, dit Régina, puisque c'est pour moi que vous l'avez écrite.

Et maintenant, après toutes les raisons qu'il venait de lui donner, elle était prête à se travestir en scène, à s'y déshabiller autant qu'il lui plairait de l'ordonner, selon le goût du public pour le nu au théâtre, — car les plus hauts écrivains ont parfois la faiblesse de suivre la mode, quand ils ne la font pas.

— Allons, dit-il, mais avec de l'ironie, tu es un ange, tu planes ; mais, une fois au moins, tu feras la bête, tu marcheras sur les pattes.

XI

Les études de Lili commencèrent entre l'auteur et son interprète.

Pendant quatre jours, Montclar fut tout à sa comédie et à la jeune artiste ; mais, le cinquième, il partit pour Paris.

Le lendemain, rentrant tard, vanné, il trouva Régina qui l'attendait dans la petite pièce qui servait de salon et où ils étudiaient ensemble.

— Comment, tu n'es pas couchée?

— Non.

— Pourquoi ça? Tu n'es pas malade?

— Je vous attendais. J'étais inquiète.

— Inquiète, et de quoi?

— Vous rentrez si tard!...

Il s'était assis sur un fauteuil, et Régina le regardait avec une curiosité où il y avait du dépit.

— Eh bien, qu'est-ce que tu as à me dévisager comme ça?

— On s'est senti homme, aujourd'hui?

— Cela se voit donc?

— Oh! oui! A votre fatigue.

Et, sans savoir pourquoi, nerveusement, elle éclata de rire.

— Bon, voilà que tu t'esclaffes! Mais, ma petite, on ne commande pas à la nature.

— Dites, mieux, Maître, nécessité n'a pas de lois.

Déjà, elle ne riait plus. Une grande tristesse s'emparait d'elle, tandis qu'il parlait, lui racontait l'emploi de sa journée. Il avait été chez une belle « acteuse » célèbre, et elle avait été charmante pour lui. De même qu'il lui avait raconté les joies de sa précédente liaison, au point de l'inquiéter pour leur amitié et d'éveiller sa jalousie, il lui dépeignit ses voluptés dernières, sans lui faire grâce d'un baiser.

A la fin du récit de son maître et ami, Régina Sandri laissa échapper :

— Quel dommage que je ne puisse servir à cette besogne! Pouah!...

Il haussa les épaules à cette parole, se moqua d'elle, et Régina, poussant un soupir sans savoir pourquoi, pensa : « Il ne m'aime pas, il ne m'aimera jamais! » — Patrice, lui, n'avait pas supposé un instant qu'elle fût sérieuse en exprimant ce regret et ce dégoût.

Le jour commençait à baisser, et les oiseaux, sur leurs têtes, pépiaient plus fort dans les sorbiers dont les baies se fonçaient, plus éclatantes dans la pénombre envahissant le parc. Les coteaux se faisaient gris, noircissaient au lointain. Çà et là, piqués de points d'incendie par les flammes du soleil irradiant ses suprêmes éclats en une agonie des pourpres et des ors, les bois de Villennes, échelonnés, passaient par toute la gamme de gris mauves et de violets éclatants, mêlés de feu.

La Seine, au fond du paysage, rutilait, reflétant les couleurs vespérales, et les arbres venaient noyer leurs ombres de fantômes endeuillés de crépuscule, ombres réfléchies à la surface du miroir vivant, ombres palpitant aux remous de l'eau pareille à une poitrine de femme; les ramures feuillues, imaginaires dans la fluidité glauque de l'onde, se mêlaient aux réalités des algues émeraudées, noires aux profondeurs; et l'écorce d'un bouleau venait, parfois, faire scintiller comme une pluie de pièces d'argent neuf parmi les rides mobiles du courant.

Patrice et Régina, elle un peu triste, lui observateur, s'en sont allés, ce soir, le long des berges et par les sentiers des bois, où l'ombre s'épaissit, contrastant avec les éclats de tout à l'heure. Et Patrice, elle aussi, se sont tus longtemps. Puis, au retour, ils ont joué sur la route, dans la nuit,

comme des enfants ignorants ou qui ont oublié les désirs appelés et repoussés à la fois, mouvements perpétuels des flux et des reflux humains.

XII

Les jours passaient rapides.

Montclar se montrait, de-ci, de-là, d'une dureté inconsciente vis-à-vis de Régina; il la pliait à un travail régulier, cherchant avec elle les modifications utiles à son œuvre nouvelle, lui faisant reprendre les scènes dont il doutait, phrase à phrase, geste à geste, s'inspirant souvent de ses attitudes, des mots même dont, parfois, dans la causerie, elle commentait les situations.

Ils travaillaient dans une vaste pièce du rez-de-chaussée, au nord. Ils l'avaient choisie, afin de moins souffrir des jours caniculaires, et ils l'avaient enjolivée, dans le goût anglais le plus moderne, de meubles clairs et d'un divan bas, dont les coussins s'éparpillaient à côté d'un paravent aux soies vert tendre, bouton-d'or, mauve sombre et gris pâle, où quatre peintures, symbo-

liques et précieuses représentaient la rencontre de la femme avec le cochon dans les décors du printemps, de l'été, de l'automne et de l'hiver — où elle perd, retrouve, donne et reprend son cœur, — pour recommencer. Ils travaillaient là souvent, et ils s'interrompaient seulement pour le déjeuner en tête-à-tête, puis ils travaillaient encore jusqu'à l'heure où s'effaçaient les rais du soleil filtrant par les interstices.

Durant les intimes répétitions, Régina, passionnément docile, s'assouplissait à toutes les volontés du Maître, et tous deux, dans la pénombre de la salle, eussent semblé pour les profanes deux fous s'évertuant, tant par moments leurs voix se heurtaient, tant leurs allées et venues, leurs gestes, saccadés aux passages difficiles, se précipitaient dans la recherche des intonations et des pauses ; puis c'était, tout d'un coup, le silence où haletait leur fatigue, lorsque Montclar, pendant les repos de Régina, fiévreusement, raturait, béquetait ses pages, déchirait des feuillets de son manuscrit, pour les récrire aussitôt dans la fièvre d'une inspiration passagère.

Mais, à l'heure où les rayons s'effaçaient, où pâlissaient aux murs les taches claires de paysages impressionnistes, tous deux s'alanguissaient en une détente soudaine de leurs nerfs ; et s'envolaient, les fenêtres ouvertes à la fraîcheur attendue, les préoccupations des longs efforts ; et venaient, pour Patrice et Régina, des instants de repos doux

comme les réveils paresseux et las de nuits amoureuses ou troublées de cauchemars.

Tous deux s'accoudaient à l'appui de la fenêtre, se taisaient, — pour entendre et contempler l'heure. Délicieusement, les lointains se nuançaient, diaprés, au loin; des bleus, des pourpres et des ors, des verts, comme des étoffes très floues, drapaient légèrement les horizons, estompant les collines, où les peupliers pointus, thyrses noirs érigés, déchiraient mollement les nues.

Une douceur les étreignait quand les couleurs et les bruits s'atténuaient dans le crépuscule, après les grands éclats du couchant, le crescendo des chants du soir, les dernières fanfares des vols de martinets et des oiseaux grisés de sorbes et de soleil, disputant leurs gîtes aux creux des branches, avant l'extinction dans la paix nocturne.

Dans cette intimité de tous les instants, durant ces longs tête-à-tête où résonnaient les phrases passionnées que prêtait l'artiste à cette femme qu'il avait créée presque, comme un sculpteur qui modèlerait de la chair, Montclar souffrait souvent des désirs qui le venaient aiguillonner, — Régina exultait en tout ce qu'elle avait de la femme.

Tous deux, au moment des repos qu'ils s'accordaient dans la chaleur montant du dehors et incitant aux alanguissements, aux tentations d'abandon mutuel, sentaient en eux sourdre un rêve grandissant, oppressés qu'ils étaient de la tension

continuelle de leurs nerfs, du besoin de tendresses et de ces gestes câlins qui enveloppent et bercent deux êtres. Volontiers, Montclar eût enlacé Régina, sans rien dire, aurait baisé, en une ferveur indicible, les lèvres écarlates de la rebelle tentatrice, longtemps, d'une caresse infinie, il eût désaltéré sa soif à la fraîcheur virginale de sa bouche.

Une pose de « Lili » faisant saillir la beauté de Régina, ou bien ses bras relevés, en un geste de la clownesse, venaient évoquer à l'esprit de Patrice les nids troublants, brodés de brun roux, des aisselles, tandis que, sous le corsage léger, les seins libres saillaient, menus et fermes, et que se modelait, avec précision, le buste souple, mince, ambigu, tel que le corps d'éphèbe de l'Hermès antique. Parfois la main de l'ami effleurait, sans qu'elle y prît garde, les fraises pointant sous la robe ; un frémissement le parcourait tout entier, au brûlant contact.

Régina elle-même sentait parfois s'empourprer son visage. Souvent une émotion la saisissait, durant leurs tête-à-tête, une grande fatigue la faisait haleter de lassitude ; alanguie, elle se laissait choir sur un siège en des poses abandonnées, sous l'accablement d'une pensée qui triomphait d'elle, et dont elle voulait encore se défendre. L'androgyne s'effaçait en Régina, faisant place, certaines heures, à une jeune fille qui, tout à coup, tressaillait aux voluptueuses sollicitations

du désir impérieux s'emparant de sa chair, — tout entière. Elle luttait contre ces défaillances d'un moment ; sa fierté, revenue soudain, la maintenait immuable en son attitude de vierge savante — qui devenait femme.

Puis, elle redoutait l'inconnu, le désenchantement des lendemains, craintive toujours devant l'avenir. Montclar, pourtant, l'observait, sans qu'il osât de nouveau chercher à la posséder, se souvenant de son échec, de crainte d'être à nouveau repoussé, s'il tentait la moindre action amoureuse.

Or, de cela tous deux souffraient. Tous deux, comme d'un tacite accord, s'efforçaient au travail ; chaque jour, une scène de l'œuvre s'achevait, se perfectionnait du moins, sans que jamais Patrice la jugeât définitive ; puis, fatigués, ils reprenaient leurs promenades dans le soir ; le repas fini, s'éternisaient parfois les douces causeries sous la lampe, ou sous les grands arbres du parc.

Mais l'un et l'autre sentaient combien cette gêne était intenable ; quelque chose leur manquait que Régina n'osait définir, malgré qu'elle sût la nécessité de mettre fin à ce malentendu pénible, car elle était bien près — à certaines minutes — d'avouer franchement, vis-à-vis d'elle-même, ses aspirations à de plus réelles tendresses.

Un peu de pitié pour Patrice, dont, curieuse, elle observait la souffrance, se mêlait au désir,

chaque jour plus grand, déclosant sa corolle, ainsi qu'une fleur rare s'ouvre sous les rayons du soleil.

Une après-midi, comme ils s'étaient enfermés dans le grand salon où ils travaillaient d'ordinaire, — accablée de chaleur, Régina s'était étendue sur le divan, à droite de la fenêtre; elle demandait grâce par son attitude. Patrice manquait d'entrain; pas plus qu'elle, il n'avait envie de travailler, ce jour-là; et, sans rien dire, il s'assit sur un pouf, non loin d'elle, contemplant son visage qui faisait une tache blanche dans la pénombre où la pièce, à volets clos, était plongée. Des rayons filtrant des fenêtres rayaient l'atmosphère lumineuse et grise. L'un d'eux venait jouer sur la robe et sur les mains de Régina qui semblaient diaphanes, passait près de son visage sans éteindre ses yeux où brillaient des flammes vertes. Au dehors, vibraient des bourdonnements d'insectes emplissant l'air d'une rumeur chaude et continue traversée des piaillements aigus de passereaux en quête.

Patrice, à ses pieds, la regardait en souriant; de la main, il caressait ses genoux, posait sa tête tout près d'elle; doucement, sans qu'elle parût s'apercevoir de son geste, la caresse légère descendit aux pieds, effleura les chevilles, remonta, lente et frôleuse, le long des fines jambes fuselées: persuasive, la main glissait, féline, parmi le dédale des linges blancs, parmi le délicat fouillis des dessous légers, — se faufilait.

Régina avait fermé les yeux une minute. Un tressaillement secoua son corps, un long frisson; puis, d'une voix éteinte, elle murmura de vagues paroles :

— Laisse-moi... laisse-moi...

Il s'était relevé, éloigné d'un pas; il la fixait, un sourire ironique sur les lèvres.

Elle se dressa d'un coup, tapota sa jupe d'un geste machinal, et, toute droite, désinvolte presque, elle dit :

— Pourquoi m'énerver ainsi?

Elle s'impatientait, n'osant exprimer sa pensée tout entière; enfin, hardiment :

— Tu souffres, toi aussi; je veux t'apaiser... J'accepte mon rôle... puisque tu ne vas plus à Paris... et que je suis femme.

Elle rougit.

— Mais comment, dis?

Elle avait pris son bras, le ramenant presque de force sur le divan où elle était tout à l'heure; Patrice se laissait faire, amusé de sa subite hardiesse.

Près de son ami, — comme dans une adoration éperdue pour le maître, — Régina s'était agenouillée sur le coussin qu'il occupait, un instant auparavant, à ses pieds; ses mains s'égaraient le long de son corps; caressante, elle penchait vers lui son visage où, dans la pénombre lumineuse à peine phosphorescente, brillaient seuls ses Yeux agrandis d'algue marine, gemmes lumineuses dans

le blanc mat de son teint, plus clair en cette quasi-obscurité — où brûlaient ses lèvres entr'ouvertes.

Patrice la regardait dans les prunelles et laissait paraître un étonnement de la subite métamorphose de Régina. La comédienne était debout à présent, détournait à demi la tête, passant son mouchoir sur son visage moite.

— Tu es heureux maintenant?

— Oh! fit Montclar. Voyant sans cesse l'amour à travers des formes d'art, il évoquait une image dans cette pénombre, une fleur que butine un papillon, car, tout à l'heure, les lèvres de la jeune fille étaient, — mobiles et voletantes, — comme les ailes d'un papillon qui effleure, butine, s'éloignant brusquement pour revenir en voltes capricieuses. Et il laissa échapper, malgré son passager contentement, un geste de dégoût, tandis que Régina, comme se parlant à elle-même, chuchottait : « Je ne suis pourtant pas une fille! » Et deux larmes perlèrent dans ses yeux.

Elle fixait son ami d'un regard triste; elle s'attendait à de la gratitude de sa part; un gros chagrin lui venait, lui emplissant le cœur :

— Vous êtes tous des égoïstes! s'écria-t-elle, et les deux larmes coulaient sur son joli visage. Puis, aussitôt, levant sur lui ses yeux de soumission, un peu voilés à présent, elle dit, craignant de l'avoir blessé :

— Oh! pardon, maître, je suis toute à vous, sans réflexion.

Le lendemain, les jours suivants, ils reprirent leurs études, leurs causeries, toutes leurs habitudes depuis leur arrivée à Villennes; Régina était encore la Vierge d'auparavant; elle avait seulement goûté les plaisirs stériles, en un moment d'énervement, sans plus. — Elle ni Montclar ne risquaient la moindre allusion à la bacchanale intime du jour précédent; lui, apaisé sans doute pour un temps, persuadé surtout — ce qui était juste — que Régina le repousserait certainement, qu'elle se défendrait encore s'il essayait de la prendre.

Ni l'un ni l'autre ne tenta de recommencer ce jeu.

XIII

Régina semblait se replier sur elle-même, s'enfermer dans son regret de ce qu'elle jugeait une déchéance, puisqu'elle pensait n'avoir même pas l'excuse de l'amour.

Cela dura peu; l'indifférence sexuelle de Montclar, une indifférence, suite d'un malentendu nouveau entre eux et qui, cette fois, venait non plus de Régina, mais de Patrice. De la froideur de son ami s'accrut l'orgueil de la jeune fille; elle songeait qu'elle s'était trompée, sans doute. « J'ai voulu lui faire plaisir, et à présent, — se disait-elle, — il me juge pareille à celles qu'il allait voir, à Paris, et je n'ai peut-être pas eu, pour lui, les charmes d'une fille. »

Cette pensée la désolait, lui faisait désirer l'amour réel, qu'elle admettait, au reste, sans l'avoir ressenti, jusqu'alors; elle se féminisa de jour en jour; définitivement, elle naquit femme, se résolut

à vaincre. « Je veux qu'il m'aime! — songeait-elle — à lui seul je me donnerai, vierge, sans regret. »

Le grand dépit, la colère même suscitée en elle par la conduite de Montclar l'avait amenée à pareil désir; elle voulait séduire Patrice, le posséder tout entier, avec une volonté de domination toute féminine et passionnée; elle voulait le faire sien, jouer de lui peut-être à son désir, par ce sentiment qui fait que la passion est le plus souvent la victoire de la femme, orgueilleuse et heureuse de posséder l'amant, bien plus encore qu'il ne la possède.

Elle voulait transformer l'ami en adorateur, à genoux devant elle, docile à sa beauté ; elle voulait tressaillir de ses caresses en toute sa chair et, s'étant donnée, le prendre, en faire sa chose à elle, son bien qu'elle garderait jalousement, fière d'avoir conquis un homme de talent, de génie, qu'elle posséderait entier, — pour elle seule.

A dater de sa résolution, Régina devint coquette, agaçante, volontaire comme une femme, capricieuse aussi, jamais d'humeur égale, s'emportant pour un rien, s'apaisant non moins vite. Patrice la regarda, curieux d'abord, comme un savant devant une chrysalide inconnue qu'il a découverte et qui tressaille, près d'éclore ; il eut peur bientôt de la rapidité de cette métamorphose soudaine, dont les phases trop brusques lui échappaient. « Vraiment elle n'est plus la

même! Je ne la reconnais plus! L'androgyne se serait-il perdu en elle? La femme serait-elle née? » se demanda-t-il. Il ne tentait rien vers elle, se contentant d'observer. Il préférait du reste, au fond, faisant abstraction de ses désirs, de son égoïsme masculin, l'être insexuel, aux sens glacés, l'androgyne sans passion charnelle, capable d'émotion artistique au plus haut degré, portant tout son esprit vers la Beauté, son interprète enfin, bien plus chère que la femme. Il aurait gémi si la femme, en naissant, avait vaincu et dépassé l'artiste.

Elle continuait ses manèges moitié voulus et inconscients; Montclar en vint jusqu'à lui dire un jour :

— Modérez-vous, ne soyez pas si femme, vous perdriez votre talent.

— Ça m'est égal! fit-elle, en éclatant de rire comme une gamine.

— Ah, mais non! vous êtes androgyne, je dois vous conserver tel, et je ne veux, à aucun prix, être coupable d'une telle transformation.

— Androgyne ou non, je suis pourtant autrement faite que vous, mon ami.

Et, voyant qu'il gagnait la porte, elle éclata de rire :

— C'est moi qui vous mets en fuite?

— Je reviendrai quand vous serez plus calme, repartit-il d'un ton très froid.

Vexée profondément de cette sortie, furieuse,

elle l'invectivait, restée seule; un mot vulgaire qu'elle avait entendu employer en injure sortit de sa bouche; mais elle rougit aussitôt de sa violence qu'elle jugea un peu ridicule. Il était le maître, et elle une sotte. « Ah! — fit-elle — ils disent que je suis intelligente; oui, pas mal! Je vous demande un peu ce que cet homme aurait en moi, lui qui, dit-on, a possédé tant de jolies filles ou de jolies femmes aux hanches voluptueuses, un androgyne, c'est-à-dire un... » Elle réfléchissait, et bientôt elle tomba sur un fauteuil, en criant : « Ah! que je suis malheureuse! » Mais, immédiatement, elle éclata de rire et s'écria : « Me voilà absurde et bête, maintenant! » Elle rit encore, se rappelant combien elle s'était gaussée, jadis, d'une camarade sentimentale, Philomèle de coulisses, pleurant, dans la coulisse, à tout portant, son infidèle ami.

Montclar rentrait quelques minutes après, et, pour lui, elle devenait chatte, se faisait souple.

— Ah ça! quel rôle joues-tu donc?

— Celui de jeune première amoureuse.

— De qui es-tu, alors, amoureuse? De moi?

— Parfaitement, de toi.

Il haussa les épaules et répliqua :

— Mais, ma petite, si j'osais seulement te toucher avec des intentions...

— Essaye.

Formellement :

— Je croyais avoir essayé.

— Alors, c'est l'amour, ça? Eh bien, moi, ça
n'écœure.

— Voudrais-tu que je te viole?

— Non, — s'écria-t-elle énervée.

— Tu vois bien!

— Prends-moi, si tu m'aimes vraiment, mais
e veux que tu m'aimes, pas comme tu les adorais
outes, tes filles; prends-moi, si tu crois m'aimer
omme j'ai le droit de l'être, comme une femme
u'on désire, pour laquelle on a quelque chose
e plus vraiment que des appétits. Si tu en as le
ourage, fais ce qu'il te plaira, je ne peux pas, je
e sais pas m'offrir; et il faudra, je le sens, que
non premier amant me viole, quelque affection
ue j'aie pour lui, s'il veut aimer ma chair.

— Si je t'aime! fit Montclar tranquille — je
en donnerai la preuve.

— Toi! Oh! Je sais bien ce que tu veux dire,
nais cela jamais; je ne veux pas être un instru-
nent de joie pour un homme, pour toi-même, car
u m'as désirée; maintenant tu me parles ainsi,
ar politesse, ou parce que tu songes qu'ici, sous
a main, j'en vaux une autre, après tout. Mais
ela, mon cher, jamais! Je ne suis pas un orgue
anal sur lequel le premier mendiant venu peut
noudre l'air qui lui plaît. Quand tu m'aimeras,
rends moi, j'aurai peut-être une révolte, mais je
entirai si tu m'aimes en vérité et je t'aimerai,
près, tout entière.

Elle exagérait les paroles et le geste, y mettait

trop de puissance, et par là dépassait le but. — Patrice crut qu'elle se moquait de lui; il sortit de nouveau, et, cette fois, pour ne pas tenter une lutte où il se figurait qu'il serait encore vaincu.

Régina se fit ensorcelante, séductrice; elle s'étudia à des provocations recherchées, songeant aux récits que lui faisait Montclar autrefois, se demandant comment elle parviendrait à rivaliser avec les professionnelles qu'il lui avait vantées.

Les jours étaient chauds, tièdes les soirées; savamment, elle se déshabillait, voilant le moins possible ses beautés, montrant des coins de peau à toute occasion, sans avoir l'air d'y prendre garde; elle découvrait ses jambes fines jusqu'à la jarretière, — de-ci de-là, sous de futiles prétextes, — jamais plus haut toutefois; une pudeur, contre laquelle elle s'exhortait en vain, demeurait en elle; son jeu de coquetterie déplaisait pourtant à la jeune fille; si un frisson pervers la parcourait parfois, une jouissance toute physique, venue peut-être de sa peur même, elle était comme honteuse, au fond de l'âme, du peu de durée de cette sensation à fleur de peau.

Sa perversité cérébrale, artificielle, aiguillonnée par la volonté, ne lui causait aucune émotion durable, ce dont elle restait humiliée.

XIV

Montclar s'était installé sous un massif d'arbres, il avait transporté sur la table du jardin le manuscrit de sa pièce, il voulait retoucher les scènes répétées la veille avec Régina. Il faisait chaud d'une chaleur excessive, lourde, qui agissait sur l'esprit et appesantissait les êtres, dans une torpeur; un caprice, désir de fraîcheur, faisait souhaiter à Montclar le travail en plein air, sous les arbres touffus, entouré de la vie intense des jours d'été.

Vêtu seulement d'un pantalon de coutil et d'un veston léger, il se préparait à l'œuvre; Régina semblait nerveuse, il l'avait remarqué.

— Régina — dit-il tout à coup — tu es libre! nous ne ferons rien ensemble aujourd'hui, ou ce serait de la mauvaise besogne. Promène-toi, fais ce qui peut te plaire.

— Quelle chance! — s'écria-t-elle — je suis

paresseuse, cet après-midi — ah! — fit-elle en se laissant tomber sur un siège et s'étirant longuement, d'un geste qui faisait saillir les seins menus, et, remontant la jupe, laissait entrevoir ses jambes fines et nerveuses.

— Eh bien, va! — fit Montclar impatienté.

— Vous ne voulez pas de moi près de vous?

— Comme tu voudras.

Il arrangeait les feuillets déjà, se mettait au travail, absorbé; elle l'observait, sans plus souffler mot, vexée de sa préoccupation qui n'était pas elle; puis, voyant qu'il n'apportait aucune attention à son manège, elle se leva en fredonnant et s'en alla, vaguant à travers les allées, cueillant des roses, des pivoines, des iris, arrachant, comme dans une fureur, tous les joyaux odorants épanouis; elle en avait rempli ses bras en corbeille, s'était assise au bord d'une pelouse, et semblait lasse, sous son fardeau multicolore.

Relevée, elle laissa choir sur l'herbe les fleurs en tas, pêle-mêle, reprit sa promenade destructive, cassant les tiges, arrachant à poignées, de-ci, de-là. C'était une hétacombe de fleurs pâmées, — jouchant les parterres; plus loin, tout le long des allées, elle errait en glanant des corolles, victimes qu'elle portait à leur tour, sur la pelouse verte, devenue comme un tapis d'autel où la prêtresse aurait entassé en offrande les biens de la terre.

Et c'étaient les syringas blancs, sertis de ver-

dure pâle, au parfum chaud de femme enamourée ; et les iris violets aux larmes brunes en la suavité de leurs pétales de surah mauve, ces fleurs éplorées comme les saules, où restent gravées en hiéroglyphes amoureux les plaintes éternelles du héros des mythologies païennes ; — c'étaient les roses minuscules, défeuillées au moindre souffle, telles de capricieuses gamines que le vent, pareil à la main d'un amoureux, en les frôlant, aurait décoiffées ; des soucis roux, éclatants et farouches, des soleils irradiés en leurs auréoles d'or, — nimbes pour orner la tête des saintes rustiques ; — et des magnolias au blanc mat, crème plutôt, à l'odeur violente, qu'on prendrait pour des lampes détachées d'un immense lustre ; puis, des fleurettes rouges, bleues, des jacinthes en gamme colorée, des tulipes pareilles à des femmes superbes et vides ; — enfin, coupées dans la petite serre, quelques orchidées bizarres, aux formes torturées et gracieuses d'être trop cultivées, jolies et maladives.

Patrice entrevit, à plusieurs reprises, montant vers la maison, Régina chargée de fleurs en monceaux. Il haussait les épaules et souriait tout de même de la joliesse de l'image : « Un caprice, encore ; au moins est-il gracieux, digne d'elle en vérité. »

Il s'était remis au travail ; et, justement, — le tableau lui revenant en mémoire, il décrivait, dans ses indications scéniques, le salon de la

clownesse Lili, où s'effeuillaient, sur tous les meubles, les fleurs reçues la veille, encadrant sa bizarrerie sentimentale et physique d'androgyne artiste — fleur fluette en sa beauté d'idole moderne.

Régina ne paraissait plus ; comme un sillage, des parfums restèrent, pour une minute, dans l'atmosphère, que les sens affinés de Montclar percevaient délicieusement ; et partout, sur le passage de la jeune fille, des pétales, épaves de sa moisson, jonchaient la terre.

Dans sa chambre, Régina a laissé la fenêtre grande ouverte, sans souci du soleil dardant ses rayons d'acier ; sur son lit, sur le plancher, sur les meubles, gisent les fleurs mourantes, et, dans la lumière irradiée, la Vierge a laissé choir une à une, les étoffes protectrices. Noire, sur le long corps blanc, la chevelure dénouée fait ombre derrière le visage où brûlent les yeux les jambes s'érigent en colonnettes graciles et fortes.

La Vierge s'est étendue, sur son lit odorant grisée, très lasse, aspirant de ses narines mobiles avide des amoureux effluves, les parfums des fleurs qu'elle presse contre ses seins et dont elle les pare. Des brindilles de syringas aux oreilles elle s'est couverte de corolles, toute frémissante aux caresses des pétales veloutés et des pistils hardis.

La vierge s'est couchée dans l'agonie des roses, et des tulipes expirent à la chaleur de sa bouche ; ses mains tiennent des fleurs à poignées ; dans la gerbe, se mêlent des iris délicats, rêveurs pervers caressants comme des doigts presque immatériels ; et des jacinthes roses et blanches, charnues, et les coquelicots barbelés s'effeuillent dans le geste dont Régina se caresse avec elles ; son dos écrase les lis et blesse les magnolias qui mettent autour d'elle un goût assoupissant d'éther.

Heureuse d'être nue, Régina fait parcourir aux fleurs les merveilles de son corps ; toutes les exubérances soudaines de sa chair s'exaltent dans ces frôlements ou ces meurtrissures.

Elle prend des fleurs nouvelles, — rejetant celles qui sont mortes, — et, comme un amoureux la bouche de l'amante, elle les baise des lèvres, leur fait parcourir, de mouvements vifs ou lents, les chemins de son corps, frissonnant aux chatouilles délicates, qu'elle voudrait plus précises à mesure que monte la griserie des parfums, la tête perdue.

Elle s'est dérobée aux étreintes de l'homme, et pourtant, sa chair a soif, crie de volupté contenue et c'est aux fleurs que la vierge savante essaie de donner les prémices de son corps.

Précis, son geste affirme l'ardeur qui la consume tout entière sa main gauche serre, contre sa poitrine, une gerbes d'expirantes victimes qui meurent d'être aimées d'elle. La main droite est

pleine de roses où se mêlent des tulipes pâles ou sanglantes, ou striées de nuances multiples, des jacinthes violettes et des iris mauves ou d'or clair, et les soucis bruns roux et les tubéreuses blanches, violemment odorantes comme des courtisanes en robes liliales, troublantes par les parfums dont elles s'imprègnent, en plus de leur apparence, cent fois impure, de filles qui ont emprunté des robes de vierges.

La main s'est arrêtée.

Les corolles baisent les lèvres ; un moment immobiles, elles semblent une odorante éclosion, germée splendide à la source de la vie humaine, floraison surnaturelle de beauté jaillissant d'une conque voluptueuse.

Des gémissements, plaintes de joie, s'exhalent de la bouche de Régina à demi-pâmée, mais inassouvie ; quelque chose en elle proteste contre le plaisir inachevé. — Puis un cri, deux fois répété.

A l'appel de Régina, Patrice s'est levé inquiet. Il entre dans la maison, monte à la chambre de la jeune fille.

D'un de ces gestes brusques dont il était coutumier, il ouvrit la porte toute grande. A l'aspect de Régina, nue, blanche statue debout au milieu d'un parterre paradoxal, plus blanche encore de l'éclat de tant de fleurs jonchant la chambre, il

demeura stupéfait un moment. Puis, agenouillé, il laissa de son âme jaillir, en phrases rythmées, non pas seulement un chant d'amour créé pour une femme, mais l'hymne à la Vénus triomphante, Femme parmi les fleurs.

En des phrases de cantique des cantiques, la voix inspirée du poète renaissant, voici qu'il égrène les gemmes du verbe voluptueux, chante les beautés vierges de la Beauté encore impolluée. Et Régina, les yeux mi-clos, écoute recueillie :

Chevelure, tu roules en ondes lourdes, noires, tu laisses écouler le torrent de ta nuit sur l'éclat blanc des chairs ; tu sembles un manteau sombre dont un voyageur superstitieux aurait recouvert les blancheurs frileuses d'une déesse érigeant sa beauté nue au carrefour de la rue.

Front lilial, large comme l'humaine pensée, qu'abrègent les arcs des sourcils épais qui s'enfuient aux tempes, fins comme la pointe d'une flèche, — je baiserai ce front large, où vit l'intelligence.

Beaux yeux, brasiers d'amour, qui tour à tour riez ou pleurez, qu'ombragent les cils comme les feuilles du saule laissent voir l'onde qu'elles protègent, Yeux qui brûlez ainsi que des lampes au sanctuaire de volupté, je veux vous clore de mes lèvres, vous sentir palpitants sous mes baisers avides, comme des oiseaux pris au nid.

Bouche incarnadine, d'où sort le verbe d'amour

et de tendresse, ligne pourpre, sinueuse comme un chemin bordé de grenadiers en fleurs, la lèvre supérieure est mince, et l'autre se plisse charnue, éclatante d'avril dans une attente amoureuse. — Ove, énergique à la fois et délicate, par toi s'achève la magie du visage.

Oreille enroulée, tu es faite pour percevoir les suavités des beaux chants. Et le nez semble dérobé à la statue d'une déesse hellène, il s'infléchit un peu ; les narines palpitent du désir et de la possession des parfums exhalés.

Flexible, ton cou semble la tige d'un lis, et j'adore ce corps longuet, aux courbes souples, nettement dessinées, et blanc, si merveilleux. Ta contemplation laisse douter du sexe incertain que tu caches; serais-tu l'Hermès aux jolis seins de femme, toi que j'admire sans lassitude?

Poitrine bombée, où s'attachent, comme des clochettes fleuries, aux pointes vivaces qui se dressent rosées, — les seins de pucelette ronds et printaniers; — taille étroite — liane — qui s'élance, mince, des hanches harmonieuses, je vous adore.

Ventre! Ostensoir de volupté, large et poli comme un miroir lacté, percé d'une adorable cicatrice, tu t'enfles délicieusement au-dessus de ta fêlure, — Fleur de pourpre aux mousses brunes, comme un croyant, Rose du baiser et de la vie, je me prosterne devant Ton rayonnement.

Et les cuisses s'effilent jusqu'aux mignones genoux, ronds et sveltes ainsi que les colonnettes du

mple d'Eros; tes jambes, tu les pris à Diane asseresse; mais leur galbe fin a autant de chair plus de délicatesse — Chef-d'œuvre vivant, égina, réalisant les formes de l'idéal, tu triomphes s plus gracieuses statues et des plus jolies vinités.

Vivement, Régina s'était retournée; et la courure du dos, — de la nuque frisottante aux pieds gers, parmi les fleurs, — apparut d'une ligne erveilleuse. — La Vierge, sans fausse honte de nudité, s'était laissé bercer par les litanies de homme. Soudain d'un bond, Montclar saisit égina à la taille et aux épaules; d'une poussée, la fit choir sur le lit, et, un instant, prête à la faillance, la Vierge se sentit troublée, fut conntante; mais aussitôt, elle se redressa, le renrsa presque, et, nue, comme affolée, courut ns la belle lumière qui entrait dans la chame, dorait son dos blanc, allumait des lueurs ives dans sa chevelure, qu'il saisit à pleines ains :

— Régina!...

— Laisse-moi.

— Régina, je t'en supplie!

— Que veux-tu donc?

— Tu le sais bien.

— Je me donnerais à toi qui ne m'aimes pas! mais!

Elle délivra ses cheveux de la main de l'Homme, et, loin de lui, l'écartant encore du geste :

— Non, non, vous ne m'aimez pas!

— Pourquoi donc m'as-tu appelé? Pourquoi être ainsi nue, ô Fleur?

Elle éclata d'un rire qui sonna comme le hennissement d'une cavale, et lui jeta ces paroles :

— Pourquoi je suis nue ? Je voulais vous montrer que je les vaux bien toutes, celles qui vous ont appartenu.

Elle ajouta, courbant sa taille, la tête avancée, la poitrine rentrée à peine :

— Est-ce que je les vaux vraiment?

— Tu es mieux que toutes.

Elle haussa les épaules, après s'être redressée, et, rieuse, parce que sa nervosité la secouait, elle continua :

— Ah! oui, oui, je les vaux! Comme si vous saviez ce que vous dites en ce moment! Vous me répondez ainsi, mâle que vous êtes, parce que devant votre désir, se trouve une femme! Est-ce bien moi que vous désirez? Je ne le crois pas. N'importe quelle femme ici, et ce serait tout comme. C'est la bête qui grogne.

— Régina, je te désire, je t'aime...

— Non. Ne sais-je pas bien comment vous me voyez! Pour vous je ne suis qu'une artiste, qu'un androgyne; et, si votre désir s'émeut, c'est que encore une fois, vous avez besoin d'une femme et que — aujourd'hui — je vous en parais une.

— Soit, je te désire. Pourquoi te refuser?

— Aime-moi, et persuade-moi de la sincérité de on amour. Prouve que ce n'est pas seulement le ut pour ma chair qui te fait m'implorer; alors je ne donnerai à toi, toute.

Puis, forte, sûre d'elle-même, elle s'approcha le lui, et dit :

— Voilà ce que c'est que de vivre seul à la campagne, avec une femme! Dire qu'il n'a fallu que cela, — ces fleurs — pour te mettre en pareil état! J'ai pitié de toi, mais je ne puis me donner encore, je sens que tu ne m'aimes pas, que tu me désires seulement, et je ne suis pas assez souple, moi pour me plier aux caprices d'un homme sans amour.

Moqueuse :

— Prends mes amies, les fleurs, si tu es toujours poète; elles sont plus jolies que moi.

Patrice fit un geste :

— Pourtant, l'autre jour...

Elle semblait ne plus entendre; il reprit :

— Tu as fait pire. A présent, pourquoi te jouer de moi?

Régina resta silencieuse, impassible.

— Deviens femme, enfin, tout à fait. Il est temps! s'écria-t-il.

— Gagnes-moi donc, alors! — répliqua-t-elle.

Elle passait sa chemise, un à un reprenait ses vêtements épars sur les meubles; dans les plis des étoffes, des fleurs s'étaient arrêtées, qui tom-

baient à mesure qu'elle tirait à elle les lingeries délicates, les vêtements dont se voilait maintenant sa nudité radieuse.

Patrice s'était appuyé au pied du lit, triste un peu du dépit que lui inspirait ce dédain ; honteux d'être joué encore plus que d'être déçu en ses sens un moment exaltés :

— Oh! dit-il en riant, tu es bien fière, petite Régina. Mais le moment viendra tout de même où tu voudras mieux que les caresses de tes amies.

Il avait deviné, car sa main, où les doigts effilés semblaient, eux aussi, se moquer, désignait les fleurs, jonchant le lit de la jeune fille, encore nuptial de cet hymen odorant, un peu effeuillé.

Il était sorti, sur ces mots, auxquels, boudeuse, Régina ne répondit pas.

Certes, bien souvent, elle sentait monter en sa chair des désirs qui se précisaient davantage chaque jour ; bien souvent, elle restait alanguie, en une morbidesse incitatrice de caresses qui ne s'évadaient pas encore du rêve. Régina songeait qu'elle aimerait n'être plus enclose en sa solitude d'âme tendre, trop ambitieuse d'amour pour en accepter les apparences, — et des voluptés, sans tendresse sincère, ne point repousser le leurre décevant, l'écœurant après qui creuse le vide, au lieu de le combler.

Elle ne comprenait d'autres caresses que celles inspirées et issues de l'amour intellectuel qui, par des gestes câlins, veut se compléter. Ces caresses-là, tout son être aurait bondi au-devant d'elles sûrement, parce qu'une irrésistible impulsion les lui aurait fait désirer comme un complément naturel et nécessaire à son amour vrai. — Et la mêlée de leurs corps eût été alors le symbole palpable de leur parfaite communion.

XV

Vierge hardie, Régina, pendant quelque temps, aguicha Montclar de tous les piments de la coquetterie. Devenue femme certainement, par cet orgueil grandi en elle, elle sortait de son insensibilité d'être mixte, dépourvu de sens amoureux, malgré qu'elle dût rester supérieure encore, en sa féminité récente, à l'ordinaire banalité de son sexe.

Mlle Sandri pouvait subir l'empreinte d'une intelligence puissante ; elle s'était laissée influencer par le génie théâtral de Montclar, elle avait subi la suggestion de sa parole chaude, de ses emballements sur une idée qui lui semblait belle ; avec lui, elle avait vibré aux joies et aux douleurs des personnages créés par son imagination, évadés de la vie ; avec lui, elle vivait leur existence, aux heures d'étude et de causerie ; en un mot, femme elle restait subjective, docile aux impressions su-

bies, soumise à la beauté des mots et des pensées; mais quelque chose, qui était à elle seule, son génie, la rendait créatrice elle-même; sa personnalité réelle donnait une existence propre à ses efforts, et, dégagée de toute sujétion, faisait qu'elle prêtait à ses rôles et à ses actes une allure vraiment sienne, vraiment originale et spontanée.

Montclar restait son maître en art. La manière d'être de Régina vis-à-vis de l'homme n'avait pas été modifiée ni par ses vues, ni par son scepticisme, qu'elle jugeait cruel souvent et dont elle était parfois intimement froissée. Son âme était restée la même, s'était seulement développée à travers les phases nouvelles qu'elle avait traversées; l'amour, la jalousie qu'elle avait ressentis s'étaient développés au contact de l'individualité masculine de Montclar; ces mouvements n'étaient pourtant dus, ni à ses paroles, ni à ses tentatives, ils étaient latents en elle. Mais il était nécessaire qu'elle rencontrât l'être exceptionnel qui ferait surgir la femme de l'androgyne.

Régina se refusait à son propre désir, répugnait au libertinage du plaisir sans amour, dont la pensée seule la révoltait, lui paraissait sale, presque infâme. Et pourtant, au Montclar aimant et sincère qu'elle avait rêvé, sans regret, tout entière elle se fût donnée; heureuse d'un bonheur partagé, elle eût été l'amante dans toute sa sollicitude, car elle l'aimait, et elle s'en rendait bien compte à présent, sans restriction, assoiffée de

baisers, rêveuse passionnée d'intimité physique. Mais, impérieuse, elle exigeait d'être désirée dans son âme plus que dans sa chair; elle voulait être aimée toute — comme elle aimait.

Elle ne se créait point de chimères, n'ignorait pas que, même sincère, la passion d'un homme tel qu'était devenu Montclar ne serait pas éternelle ; elle prétendait seulement à la sincérité entière, à la franchise de son amour qu'elle ambitionnait digne d'un noble souvenir, plus tard, quand ils se seraient quittés.

Elle répugnait surtout à la pensée d'être une simple unité, de servir à une fantaisie, d'être mêlée à tant d'autres dans son passé. Elle s'écœurait à l'idée de figurer parmi toutes les filles dont les hommes disent, plus tard, quand plus rien ne remue en eux : « Une telle! Oui, je l'ai eue ! » Sans compter celles qu'on a possédées, sans se les rappeler. — Oh ! les cimetières, à Cythère, au crépuscule, dans la brume de l'océan, — de l'infini qui monte.

Aux sollicitations à demi exprimées, aux moqueries de Montclar, elle n'avait éprouvé aucune gêne pour exprimer sa pensée à son maître et ami.

— Je ne veux pas compter dans votre vie pour un caprice ; ce serait trop peu vraiment, et je vaux mieux que cela. Si je me donne à vous, Patrice, si je vous accorde cette « première », voyons, cela ne mérite-il pas la peine que vous soyez un peu fou de moi ?

Régina eût également souhaité de faire le suprême don, savamment, en ménageant les gradations troublantes. Avant la volupté brutale, — des caresses désintéressées, ignorantes du but inévitable; avant la réalité bestiale, — l'amour qui magnifie tout.

Elle continua quelque temps ses artifices, cherchant à irriter les sens de Montclar, rarement par de provoquantes attitudes, mais par des indécences ingénues de fillette qui s'ignore, de camarade qui juge inutiles les pudeurs habituelles entre homme et femme. Parmi les différents costumes qu'elle revêtait chaque jour, elle choisissait de préférence ceux qu'elle jugeait aptes à cacher ou à modeler, à l'heure opportune, les perfections de son corps. Elle s'appliquait à cette comédie de continuelles agaceries, à ces savants mouvements révélateurs de la plastique intime qui invitent et ne sont point encore une soumission ; elle sut être cruelle à point, dosant cette coquetterie avec une science innée du geste et du mot nécessaires.

Enfin, elle devint celle qui irrite et qu'on aime pourtant, alors qu'elle vous torture, pour la voluptueuse souffrance de l'éternelle tentation, pour les caresses d'une minute qui font de cuisantes et douloureuses brûlures.

Elle revêtait souvent un costume de cycliste, qui lui était particulier et soulignait encore l'équivoque de son corps : le jersey blanc aux fines

mailles bouffant sur la poitrine peu accidentée, des culottes larges qui étaient presque des jupes.

Elle s'en servait dans les longues excursions que souvent, vers le soir, — le travail quitté, — ils entreprenaient, tous les deux, dans les campagnes voisines, ou le long de l'eau, alors que le fleuve réflétait les paysages de ses bords, en son miroir troublé parfois de l'étincelle brusque causée par le saut d'une ablette.

Et c'étaient, entre Patrice et Régina, des causettes enjouées, où l'on parlait de tous et de tout, raillant les uns et les unes. Lui, disait les dessous du théâtre, démasquait pour elle les mille et une combinaisons louches que couvrent les alléchantes affiches, les noms en vedette.

Elle, rappelait certains moments de sa vie passée, disait les chagrins de ses débuts, sauvés heureusement de la nécessité hideuse et des médiocres besognes par le peu d'argent que lui avait conservé son père. Grâce à lui, comédienne, elle avait pu échapper aux vilenies, fière, elle s'était soustraite aux palinodies, aux échéances charnelles, obligées presque, traditionnelles, coutumières dans le monde violet du théâtre, — tout pavoisé de palmes d'officiers d'académie.

C'étaient bien là des conversations d'ami, sans aucune arrière-pensée, comme si Patrice avait été d'accord avec elle pour éviter de troubler ces moments d'intimité, dépourvus délicieusement du postulat éternel, par la crainte, sans doute, des

bouderies navrantes et des déceptions que — infailliblement, selon eux — ils se seraient procurées.

Rentrée, Régina, après une courte toilette, venait à table, en costume exquisement féminin le plus souvent, par un contraste constant qu'elle mettait en tous ses actes. C'était parfois en robe puérile, sans taille, dont l'empiècement moulait les épaules et la poitrine, une robe tombant jusqu'aux chevilles, en longs plis harmonieux; des bandeaux chastes encadraient de calme son visage pâle où brillaient, étrangement, des yeux de faunesse; d'autres soirs, elle se moulait en des costumes exacts qui laissaient deviner presque les secrets replis de sa svelte personne, ou bien, au contraire, sous le prétexte de la chaleur excessive, laissaient paraître les blancheurs de son cou, de ses bras fluets un peu, émergeant d'un souple vêtement noir, qui semblait couvrir à peine sa nudité de vierge frêle. Elle rapprochait ses bandeaux, les soulevait, en formait une houppe à la manière d'une clownesse — de Lulu — espérant, par ces variations dans sa mise et son allure, donner à Patrice l'illusion de femmes multiples, lui prouver qu'elle était capable d'être toujours différente, en restant elle-même, et qu'elle pouvait remplacer sans peine toutes celles qui, jadis, avaient pu lui plaire.

Malgré son calme apparent, Montclar était arrivé au paroxysme du désir. De toutes ces coquette-

ries, il s'était, somme toute, laissé griser; il souhaitait maintenant Régina de toute la puissance de son être, il s'exaltait à certaines heures, en venait à croire sincèrement qu'il l'aimait, comme elle l'eût voulu, à la folie. Ses sens exacerbés percevaient, au lointain, son ombre passant entre les grands arbres; il la sentait s'approcher de lui avant qu'il ait pu l'apercevoir; le contact seul de sa main lui causait, à ces moments-là, comme une brûlure cuisante et pourtant exquise.

Régina comprit, vit bien, avec l'acuité de ses yeux de femme, ce qui se passait en Patrice; alors, se produisit en elle le phénomène psychologique de la réversibilité; elle sentit à son tour sa chair aiguillonnée en une effervescence d'elle tout entière, inconnue jusque-là; ses lèvres étaient prêtes au baiser masculin, que tout son corps, vibrant d'une intense fièvre d'amour, appelait aujourd'hui dans l'élan de désir qu'elle éprouvait. A son tour, elle prit ses sensations pour de l'amour réel. Pendant cette période, leur nature double d'androgyne fut abolie.

Toute la féminité sensible, réelle, contenue en la jeune fille, exulta, se fit jour, la rendit aimante, expansive, tandis que toute la nature masculine de Montclar, ses instincts de mâle enamouré, se montraient, à présent, sans contrainte.

Il n'y eut plus chez Régina qu'une vierge dominée par l'amour nouveau, le besoin de satisfactions de l'Eve; qu'une femme voulant se donner,

frissonner sous les caresses et les embrassements de l'homme. Chez Montclar, de la duplicité première, il demeurait un simple mâle incapable de voir en Régina autre chose qu'une femme, près de qui ses sens s'épanouissaient; il oubliait l'amie et l'élève qu'était cette vierge. Patrice et Régina entrèrent alors dans une période complète de l'amour, subirent toutes les impressions, tous les symptômes d'une passion vraie. Il y eut chez Régina pudeur et calcul; chez l'homme un plan suivi dans sa conduite pour arriver à vaincre la Vierge, à posséder la femme.

Elle semblait heureuse dès qu'elle le voyait venir auprès d'elle, elle le recherchait, aimait à l'entendre, provoquait ses confidences par des adresses, profitant des moments de tristesse qui le saisissaient parfois quand il ne pouvait travailler à son gré, soit qu'une difficulté survînt en son œuvre qui le rebutât un moment, soit qu'après s'être laissé emporter au courant de son inspiration il s'aperçût après, en retouchant dialogues et scènes, que ce n'était pas selon son idéal et qu'il s'était trompé. Quand il souffrait de ses nerfs, toujours d'une sensibilité extrême, elle savait trouver maintenant des paroles pour calmer ses irritations sans motif; elle devenait câline, sans coquetterie cherchée, naturellement, parce que l'éveil aimant de son être la portait à l'amour, comme un saule penche ses branches vers l'eau du fleuve où il puise de la vie.

Patrice ne se départissait point de sa façon d'être habituelle; mais ses brusqueries, ses retraits subits, ses boutades provenaient de ce qu'il avait suivi la transformation de Régina, qu'il avait comprise. Il ne cherchait plus maintenant à la violenter d'aucune sorte, ayant vu échouer toutes les expériences qu'il avait faites, comprenant qu'il avait affaire à une personnalité bien définie, et qu'il ne tiendrait Régina que de sa volonté à elle-même, volonté qu'il ferait naître par sa conduite vis-à-vis d'elle. Il l'évitait souvent, afin d'attiser en elle le désir de sa présence, alors qu'il comprenait qu'elle pouvait en être un peu désireuse; il savait la rencontrer au bon moment, la trouvait préparée à sa venue, dans l'attente; il se montrait froid alors, ou d'une camaraderie sans conséquence.

Par des moyens de très jeune homme, il lui disait, à d'autres moments, sa passion, il lui causait des petits bonheurs d'amoureuse ingénue, par de gentils dons adroits; — par des lectures; ou bien, dans leurs causeries, il notait, en parlant d'autres gens, ce qu'ils ressentaient tous deux — discrète manière d'exprimer sa passion avec un grand souci de ne plus la froisser, comme parfois il l'avait fait.

Régina avait recouvré sa pudeur, elle ne provoquait plus Patrice par des déshabillés combinés dans la recherche de paraître toute autre qu'elle n'était en réalité; elle abandonnait ses manèges,

pour laisser voir son amour réel, son désir de caresses, dans tout le charme de la crainte perçant encore sous les attentions continuelles dont elle enlaçait Montclar. On eût dit qu'elle regrettait ses récentes coquetteries, elle était bien l'amoureuse, la vierge éprise qui sait et redoute la fin, qu'elle souhaite pourtant et qu'elle recule par crainte de perdre le charme de l'attente, comme si elle devinait l'assouvissement, la désillusion toute proche du bonheur accompli.

Un incident manqua de rompre entre eux le charme de ce mutuel désir, qui s'aiguisait de toutes leurs pudeurs revenues.

Montclar travaillait seul dans le salon clos.

Il avait congédié Régina, désireux — avait-il dit — de solitude, ce jour-là. La jeune fille avait mis son large béret de laine, qui faisait sur sa physionomie une ombre large où brillaient ses yeux, — et elle s'en était allée à travers le parc.

Pendant quelque temps Patrice écrivit sans relâche, sa main parcourut les feuillets, fiévreusement; il oubliait Régina, pour ne songer plus qu'à sa pièce, *Lili*, dont il faisait vibrer l'ignoble passion, dans la scène capitale du deuxième acte qu'il avait maintes fois détruite et qu'il espérait tenir, en un moment de verve endiablée.

Un mot soudain lui faisant défaut, revint en lui la nervosité des mauvaises heures; il se butait, s'exaspérait au point de se rendre incapable d'aller

plus avant, ce jour-là; il finit par jeter rageusement sa plume, puis se décida à sortir enfin, jugeant bien qu'il lui serait impossible, sans repos, de reconquérir l'inspiration enfuie.

A travers les sentiers, parmi les arbres immobiles sous le soleil des dernières heures chaudes, il se promenait lentement, pensant apercevoir Régina à quelque détour d'une allée, ou bien la trouver couchée sur l'herbe en quelque coin ombreux. Ayant fait vingt détours, il quêtait en tous les coins du parc. Enfin, se décidant, il s'en fut errer vers le rideau des saules et des peupliers, au bord du fleuve. Un friselis de feuilles soudain, dans les roseaux, le fit se retourner, il aperçut des blancheurs rosées entre les verdures pâles de la rive, un corps blanc et nu qui, à son approche, s'enfuit en jetant un cri d'alarme; il accourait; palpitant de plaisir, de joie de cette occasion attendue, il évoquait la vision de naguère, Régina debout dans la lumière, nue parmi les fleurs.

Il ne la voyait plus.

Il se tapit une minute derrière un arbre, puis se précipita vers la place où il jugeait qu'elle s'était réfugiée, et il découvrit sa nudité de déesse, voulut se jeter sur ce corps dont il avait faim. Mais elle, — entre les hautes tiges des roses trémières et des plantes touffues qui encombraient ce coin de paradis, — suppliante, s'était recroquevillée comme une fleur qui se refermerait. Elle le priait si doucement, d'une voix d'enfant apeu

ée, qu'il s'éloigna, sans force, à cette prière. Il esta un instant debout, sans qu'une autre pensée que cette beauté présente tout entière à ses yeux; l la contempla à genoux dans les herbes, d'une main voilant ce qu'évoquait intensément son geste même, de l'autre cachant ses seins mignons et blancs, émus de tout l'effroi qu'elle avait ressenti, — qu'elle témoignait encore.

Alors, songeant tout à coup que, s'il cédait à la entation, ce bouquet de rêves serait peut-être perdu, il rit, et, — se retournant, — il appuya sa ête sur son bras replié contre un arbre, comme un collégien qui joue à cache-cache, et dit :

— Coucou! Dépêche-toi, je t'attends; mais je e donne deux minutes. Pas plus!

— Oh!... dit Régina, riant à son tour, revenue le ses craintes, lui sachant gré de sa discrétion. Puis :

— Compte jusqu'à cent, je serai prête; tu me chercheras, et tu verras si tu peux me prendre.

La soirée s'acheva en une promenade coupée de haltes, au bord de l'eau; ce soir-là, ni les jours suivants, aucune allusion à la scène du « bain de léesse », comme avait dit Montclar.

Néanmoins, Régina voyait devant elle le but certain de leurs mutuels désirs, le dénouement névitable. Il la prendrait, un soir, et c'en serait ait de leur idylle, de ce blanc offertoire; mais plus elle voyait l'échéance, plus elle cherchait à

en reculer l'heure; elle conduisait par là son maître au dernier degré du désir, l'amenait à la plénitude d'amour qu'elle pouvait souhaiter.

Tous deux voulaient s'aimer; mais si, pour lui, elle subissait, une fois enfin, les exigences de sa nature de femme, si tous deux ne s'apercevaient pas de la vanité de leur amour, qu'ils croyaient réel en l'exaspération de leurs sens, lui, Patrice, si blasé des joies et des peines, n'était-il pas incapable d'un amour entier, désormais, — après avoir défleuri tant de roses, frôlé tant de lèvres, butiné tant de baisers?

XVI

Durant cette époque de trouble, d'inquiétudes constantes où se mouvaient leurs mutuelles pensées, Montclar et Régina travaillèrent moins l'un près de l'autre ; une grande paresse les avait envahis ; Montclar s'installait, comme aux premiers jours, dans le salon ou bien sous les arbres, selon le caprice journalier ; mais son esprit se rebellait, quittait de force, pour ainsi dire, l'idée où l'auteur voulait l'enfermer, vagabondait en des rêvasseries. Souvent Patrice, à présent, donnait à Régina toute liberté de s'en aller courir dans les allées, ou se livrer, au bord du fleuve, à d'enfantins amusements qu'elle affectionnait. Resté seul, sa pensée poursuivait l'androgyne, la fillette gracile, et pourtant femme déjà, dont la beauté vierge l'avait ébloui, ce jour où, nymphe du vingtième, il l'avait surprise, si rayonnante et si nue, palpi-

tant d'effroi sous les flammes de ses yeux, entre les roseaux des berges.

Plus fréquentes devenaient les promenades et les tête-à-tête oisifs ; il les provoquait maintes fois, à présent, aux heures mêmes qu'il consacrait jadis à son travail acharné.

Cet état de choses mettait en péril la perfection de la pièce, *Lili*, commencée avec tant d'ardeur, et qui, par Régina, devait prendre vie. L'œuvre restait stationnaire, s'éternisait en chemin, non que Montclar eût renoncé à son achèvement ; mais il s'enlizait en des songeries de jeune homme à qui l'amour se révèle nouveau, impérieux, sans s'apercevoir, l'insensé, qu'il s'était lui-même égaré. Un seul but s'imposait à son énergie ; il avait à cœur de le dissimuler à Régina, instruit par l'expérience : c'était de posséder cette vierge, que, sincèrement, en son exaltation passagère, il croyait aimer.

Il devenait dupe de cette passion qu'il s'était lui-même créée, qu'il avait imprudemment cultivée en lui, comme un jardinier amoureux de la forme, de la couleur et du parfum d'une fleur dangereuse, empoisonnée, et qui, sans souci du danger, pour l'avoir présente à son admiration, la garderait, jour et nuit, dans sa chambre.

Après avoir goûté tant de lèvres, il éprouvait le dégoût du baiser ; alors il s'était pris à regarder la femme comme un joli caprice passager, un sorbet agréable après un bon dîner. Mais, lui qui

savait bien, autrefois, que sa nature d'androgyne lui défendait l'amour vrai dont il était, de par sa duplicité intellectuelle, incapable, il se leurrait à présent, comme un novice, à l'éveil de sa jeunesse. Il était arrivé à cette époque de la quarantaine, où, dit-on, l'homme est en possession de la plénitude de ses facultés, mais où devient impérieuse l'obligation de la famille à créer, s'il ne veut plus tard, — trop tard peut-être, — regretter son refus, regarder douloureusement en arrière, et, s'apercevant, tout à coup, vieilli déjà et seul, souffrir de la tristesse de son foyer vide. Alors il ne se plaît plus à se blottir dans son égoïsme, il ne peut non plus sortir sans se trouver, au milieu la jeunesse montant, envahissant la vie en conquérante. Dans ce flux de la génération nouvelle, il se sent étranger, dépaysé parmi des idées qui ne sont plus les siennes, dont il ne peut s'emparer, tant elles sont différentes et pareilles à la fois aux aspirations qu'il a jadis éprouvées, alors qu'il militait pour d'autres choses dont une autre époque s'est passionnée avec enthousiasme, à l'aurore de leur naissance, — alors qu'elles illuminaient le champ des pensées neuves.

Montclar avait pourtant expérimenté la vie commune ; il avait souffert — passionnément — de l'amour et de la femme ; par deux fois, des blessures graves l'avaient navré ; à l'aube, la prestigieuse tragédienne et courtisane, Dinah Samuel ; puis, lors de sa précoce maturité, après que, em-

porté par un rêve, il eut commis la faute, lui — un androgyne — de lier sa vie à celle qu'il avait choisie comme l'Associée, qu'il avait jugé devoir être la bonne compagne, celle qui encourage dans la lutte. Sitôt qu'elle avait éprouvé l'empire de sa beauté, cette femme, la sienne, l'avait entouré consciemment de cette beauté même. Des douleurs possibles dans la vie de ménage, aucune ne lui avait été épargnée. Il avait vu l'Ennemie se dresser dans sa maison, cruelle d'autant qu'elle se sentait victorieuse, abusant de son charme ensorceleur pour le reprendre en des retours hypocrites, comme si elle eût craint de voir s'échapper sa victime.

De toutes ces traverses, — et d'autres encore — il s'était dégagé d'un effort. Seul, puissant, il avait bondi librement vers les cimes. A présent dans une heure de faiblesse, qui était encore chez lui une manifestation d'esthétique, car l'estime intellectuelle entrait pour beaucoup dans son récent amour, — si triste de la solitude qu'il en venait à la redouter comme un gouffre, l'idée s'affermissait en lui de choisir une compagne définitive, et s'ancrait dans son âme la résolution d'épouser Régina Sandri.

Il ne parlait pas cependant de ce projet à la jeune artiste, car il ne voulait point risquer de l'effrayer, pris de peur à l'idée d'un départ immédiat. Il se disait : « Qu'elle devienne femme pour moi, qu'elle commence à goûter la vie conjugal

avec moi sans être liée, et, après, je lui demanderai d'unir nos deux existences ». Il ajoutait, toujours sous l'empire d'un rêve où entrait bien un peu d'égoïsme, où il oubliait tout ce qu'il avait dit à Régina, où disparaissait l'élève comme la grande artiste, pour mettre en lumière la femme : « Nécessairement, elle quitterait le théâtre. »

Une autre fois, il se dit, car il passait ses heures avec ses rêves : « Elle sera perdue pour l'Art, mais mon sentiment avant tout. » Un remords le poignait à cette pensée; mais sourd, il n'entendait bientôt d'autres voix que celle de sa passion, par l'attente exaltée. Seulement, il retardait le moment de prendre Régina, ne voulant pas, ce coup, s'exposer à un nouvel échec, il attendait l'occasion, gardait intact l'amour de son art, le culte du beau inhérent à sa nature enthousiate; c'était là le but de sa vie. Elle — Régina — n'aurait pu se détacher de la passion esthétique qui était la raison même de son existence, étant de ces êtres créés pour incarner le meilleur de la pensée humaine, pour prêter leur vibrant génie à toutes les manifestations de Beauté. Mais cette vocation impérieuse qui, jusque-là, avait dominé tout elle-même, corps et âme, n'empêchait point le développement de son amour pour Patrice, le favorisait au contraire par toute la reconnaissance qu'elle ressentait envers lui, — de l'avoir produite, — de ce qu'il l'avait, en son ascension, aidée par ses leçons, — enfin, de l'occasion extraordi-

naire qu'il lui avait donnée de produire son talent.

Par ce besoin des androgynes d'unifier leur vie, elle éprouva le contre-coup de l'évolution que traversait Montclar; elle en arrivait à ne plus se reconnaître. Pendant quelques jours, l'amour violent chassa toute préoccupation d'art de sa pensée; elle éprouva pour le théâtre une désaffection passagère, des moments de lassitude, presque d'indifférence. Elle ne rêvait plus des triomphes renouvelés grandis; elle ne songeait plus aux futures incarnations de son talent, oubliait ses projets de rôles à créer, de royauté scénique. Elle fut entraînée plus loin qu'elle ne s'y était attendue, tellement une passion, même factice, absorbe une femme. Un instant, elle entrevit le néant des choses, des impressions les plus fortes et les mieux aimées; elle eut la vision, une minute, du néant même de l'Art, qui jusqu'alors l'avait dominée.

Elle gémit aussi, en un retour à son passé, lucide aux heures de réflexion où elle se regardait vivre, penser — de l'état où elle voyait son âme, à cause des éveils de sa chair qu'elle avait oubliée, autrefois insexuelle; une nuit elle pleura, franche vis-à-vis d'elle-même, cette transformation impossible — croyait-elle — autrefois.

Elle s'était éprise — elle, la comédienne, Sa Modernité Régina Sandri — du rêve du foyer calme. Oui, elle ambitionnait d'être uniquement

ıe femme, non pas comme toutes, mais une ›ouse aimant son mari, adorant son intérieur, ıerchant à le rendre agréable à l'aimé, et qui rait mère comme elle serait femme, — exquiment.

Tandis que Patrice n'avait de pensées que pour le, échafaudait des plans qu'il repoussait comme ıprudents, dont il reculait du moins l'exécution, crainte de voir s'envoler son bonheur avec le, — tandis que, secrètement, avec le souci de cher sa passion, comme un amoureux timide, il consumait de désir, Régina, de son côté, taci-rne, réglait, selon son amour, leur vie future. lle s'applaudissait de ne s'être pas encore donnée, r sa plus violente envie à présent, sa volonté écise était de conquérir Montclar, de le lier à le d'une façon définitive, de devenir sa femme.

C'était là seulement, — pensait-elle, — l'uniıe moyen de le garder sous son charme ; malgré s inquiétudes que lui causait le passé de Paice, elle réfutait les objections qui se présenient à son esprit, en se disant qu'elle saurait en le réunir toutes les prédilections ; orgueilleuse, le se jugeait capable d'être « Elle », en étant utes celles, qui — de leurs attirances — le pourient tenter.

Tous ses enthousiasmes d'autrefois, toute cette ıssion idéale dont elle vivait s'étaient séchés, ›mme se fanent les fleurs sous le vent du Sud ıi les brûle.

Elle pensait avec cette mélancolie affectueus
que l'on garde pour les sentiments perdus et r
peu regrettés : — « Je me suis trompée jusqu'ic
j'étais orgueilleuse. Je ne suis qu'une femm
comme les autres, plus que les autres peut-être -
et c'est là ma vraie supériorité. Lui, disait le co
traire, mais il verra bien. » Elle cria même, da
un dédain qu'elle aurait, quelques jours aupar
vant, qualifié de blasphème : « L'Art, qu'est-
donc pour une femme? Rien. L'Art appartient
l'homme et non pas à nous, puisqu'il nous e
nécessaire — à toutes — de nous inspirer d'eu
Toutes, les plus grandes même, écrivains, st
tuaires, peintres ou actrices, n'ont-elles pas sul
sciemment ou non, l'influence de leur mari,
leurs amours, n'ont-elles pas été des échos, d
traductrices, transposant les pensées d'un aut
dans les meilleures de leurs œuvres ? D'ailleu
je me dois rassurer, car j'ai une certitude, ce
de vivre d'Art avec lui. Ne serai-je pas souv
raine, dans la maison d'un artiste ? »

Pendant quelque temps, elle fut toute
but de la femme, elle appartint entièrement
l'amour.

Un fait, un accident naturel, en s'accentua
vint contribuer à abuser la jeune fille. A pei
très légèrement, jusqu'à cette époque, s'était, a
époques régulières, affirmée sa féminité. Dep
l'âge où, après de courtes souffrances, était écl
la fleur de son être, les normales échéances, rég-

lières, passaient vite, ne causant en elle nulle perturbation; — court incident auquel Régina n'avait jamais pris garde. Cette fois, plusieurs jours avant l'époque précise, la jeune fille se sentit sérieusement souffrante; un malaise général, des nausées, des douleurs significatives, un dégoût des mets préférés, l'avertirent de l'approche du moment critique.

Dans son inexpérience, ces symptômes, sans l'inquiéter gravement, lui semblèrent des signes certains de transformation physique, et qui, sans nul doute, venaient affirmer sa métamorphose : « — Tout cela — songeait-elle — prouve que je suis vraiment femme, cette fois ». Pendant ce malaise de son amie, Montclar se montra très prévenant pour elle, il la soigna sans montrer aucun ennui, sans lassitude, lui tint sans cesse compagnie, causant avec elle, lui faisant de longues lectures. Sa conduite affirmait à la jeune fille la possibilité maintenant de son rêve, l'aidait à se le figurer accompli. Elle lui dit, avec un sourire :

— Tu sais, on croirait que j'ai un mari près de moi.

— C'est cela, répliqua-t-il en éclatant de rire. Et toi, je vais finir par me figurer que tu es ma femme.

— Oh! le joli mot!... Pourquoi ne te maries-tu pas, dis?

— J'ai été malheureux, prononça-t-il.

— C'est vrai... « Elle » t'a fait du mal! Mais une autre?...

— Toi, peut-être?

— Moi? Pourquoi donc?

— Au fait, pourquoi toi? Tu es une grande artiste, toi!

— Alors, une grande artiste ne peut pas être une épouse?

— Non...

— Avoue-le donc, tu m'admires surtout comme androgyne.

— Je ne sais plus.

— Ah!

Ce « ah! » fut si triomphant dans la bouche de Régina, qu'il la quitta, pris de crainte. Patrice Montclar s'en fut au jardin. Pensif, il erra longtemps par les allées, réfléchissant à ce qu'ils venaient de dire tous deux; il se trouva ridicule, et non moins elle. « Nous sommes des enfants », conclut-il.

XVII

Au bout de peu de jours, Régina fut rétablie, reprit ses habitudes campagnardes, courut vers le parc, à nouveau fit des moissons de fleurs, joua, les heures, au bord de l'eau parmi les verdures hautes, les iris qu'elle adorait, les lianes inextricables de la rive, joyeuse d'un rien, du vol d'un martin-pêcheur, d'une hirondelle poursuivant les moucherons, des araignées d'eau, légères, minuscules causes d'immenses rides, du bourdonnement des longues libellules diaprées, venant frapper son visage, en étourdies, aussi des roseaux mûrs, éclatant aux moindres friselis, en une neige étoilée.

Un soir, Patrice songeur était assis auprès de Mlle Sandri, sous les étoiles qui miroitaient dans le ciel d'un bleu intense, comme des damasquinures luisant au canon d'acier d'une arme brunie. Elle, respectant sa rêverie, réfléchissait, ou plutôt s'oubliait dans le néant d'une heure de trêve.

Sur un éclair furtif des yeux de Montclar, — illuminés par quelque image passant en sa mémoire, quelque rêve, — un trouble subit capta Régina; elle ressentit comme une angoisse soudaine; un entraînement mêlé de crainte la saisit et la Vierge tendit ses deux mains à l'homme.

Il comprit que le jour tant et si longtemps désiré, si passionnément attendu, était enfin arrivé, il vit bien que toutes les résistances étaient mortes chez la femme, qui, décidément éveillée, subissait toutes les fatalités de son sexe, devenue enfin l'esclave de ses sensations, une tributaire de l'Amour. La nature avait conduit la Vierge jusqu'au désir du sacrifice, l'avait apprêtée pour l'offrande passionnée.

Doucement, sans plus aucune brusquerie dans les gestes, Patrice entoura de ses bras la taille de Régina, l'approcha de lui, tout près, tendrement. Dans les bras de Montclar, prisonnière volontairement, pénétrée de la chaleur de son corps, Régina sentit monter à ses yeux des larmes heureuses. Ainsi se résolvaient, d'un coup, toutes les émotions ressenties sans rien dire, les doutes et les craintes, les désirs contenus de la Vierge ouvrant les yeux à une foi nouvelle, faite femme: la jeune fille, longtemps, dans la nuit étoilée, la tête appuyée, languissante, sur l'épaule de son ami, pleura des larmes silencieuses, aveu du don définitif qu'elle faisait d'elle à l'aimé.

Vers les lèvres de Patrice, elle tendit ses lèvres

onflées de baisers, de baisers qui s'affirmaient en
outes les formes du désir, — baisers qui effleurent,
raintifs, comme pour se reprendre, — baisers
ents, pénétrants, où se fondent deux bouches. La
oitrine de Régina se soulevait en des spasmes;
es rougeurs, derniers vestiges des pudeurs
nortes, empourprèrent sa face; un brouillard
oila ses yeux, tandis que devenait moite son front
ans l'angoisse heureuse — de plus en plus forte
- dont elle était étreinte.

Patrice la guettait, attentif à ces symptômes,
oyeux de la prochaine réalisation de ses désirs;
n'essayait de rien tenter qui pût éveiller les
raintes de Régina; il la laissait s'appuyer plus
ort contre lui; heureux, il recueillait son abandon
e plus en plus complet, sans qu'un geste hâtif,
évélateur de réalités trop précises, des désirs
nmédiats, ne vînt précipiter l'issue : il eût
raint de rompre le charme, d'effrayer l'amou-
euse dont il connaissait dès longtemps les sus-
eptibilités, les infinies nuances de délicatesse.

Elle soupira, puis dit :

— C'est de la folie, de s'aimer de cette façon!

— Eh bien, aimons-nous du grand amour!
Régina!

— Patrice!

Sa gorge s'élevait et s'abaissait vivement, sous
agitation qui s'emparait d'elle. Il devenait pres-
ant, de la fièvre en ses paroles et ses caresses.

— Régina, veux-tu? Dis, veux-tu?

— Je n'ose.....

Était-ce le dernier mot du long offertoire artiste de cette messe d'amour? — Montclar sentait Régina palpitante, il l'enleva dans ses bras, courut avec ce joli fardeau jusqu'à la maison, monta l'étage, entra dans la chambre de la jeune fille, la déposa sur son lit.

Là, en tremblant, il se mit à la dévêtir, dégrafant un à un les vêtements, avec des maladresses hâtives, dont elle ne s'apercevait pas; ses mains tremblantes embrouillaient les lacets, les arrachaient plutôt qu'elles ne les dénouaient. Bientôt les légers vêtements tombés, en sa joliesse, la splendide nudité de la Vierge émergea des étoffes éparses.

Régina semblait, à présent, ne s'apercevoir de rien. Les yeux grands ouverts, dilatés, sans plus faire un geste, insensible, tant une extase, cérébrale sans doute, mais autre encore, la dominait, terrassait son corps toujours inviolé, on eût dit une statue horizontale.

Penché sur le lit, les prunelles ardentes, Patrice adorait ce beau corps jeune et lilial, mince, et frêle, sans maigreur, harmonieux en toutes ses lignes comme les différents accords d'une symphonie merveilleuse de la chair. Ses mains parcouraient les membres délicats, frôlaient doucement les formes, effleuraient les blancheurs rosées, de caresses légères, de flatteries précipitées, énervantes; de place en place, se succédaient

norbidesse, puis folie, les vibrations; Patrice ongeait qu'en cette Vierge, pour lui, à cette heure le joie, résidaient les plus rayonnantes merveilles; et il en adorait les mystères de ses baisers perdus. Aux yeux, aux lèvres, au cou, les lèvres le Patrice se fixaient tour à tour, sa bouche parourait cette beauté gisant, pâle et ardente, sur la ouche, bientôt nuptiale, ainsi qu'une déesse nue ur un autel.

Peut-être parce qu'il n'avait point choisi l'heure, ette heure sonnait — enfin — quand ses désirs taient le plus exaspérés; et coïncidait avec leurs uprêmes flèches, la décisive reddition de la Vierge, influencée peut-être par ses ardentes onvoitises, attirantes jusqu'au vertige dans une hute ou une assomption.

Régina restait sans mouvement; son bonheur, es battements de son cœur et les tressaillements le sa chair provenaient moins encore des caresses le Patrice et de ses baisers, que de prévoir sa leur bientôt conquise et de l'inquiétude des élicités nouvelles. Son insensibilité du moment enait de ce que le présent était pour elle, aboli, que rien n'existait plus pour elle hors de l'attente, — les dernières résistances vaincues, les nerfs xaltés dans la sensuelle ardeur du désir victorieux, et qui tendait l'arc emprunté et divin de 'Amour.

Elle fut entre les mains de l'homme, soumise omme une petite enfant docile et malade qu'on

soigne, qu'on tourne, retourne dans son lit, et qui n'aurait même pas la force de résister; elle n'eut qu'un soupir plus accentué, quand elle sentit — enfin — qu'elle était femme.

Alors Montclar — qui n'avait osé rien qu'au temps voulu — dans la griserie et l'apaisement du but adorable, retrouva des phrases, des mots d'amour, des gestes de la vingtième année. Il fut jeune, facticement peut-être, mais sans que cette nouvelle femme pût se douter, une minute, d'un peu de fausseté. Le poète, une fois encore, renaissait en lui, le Montclar de jadis, le soupirant timide qui avait élevé, pas même encore au seuil de la vingtième année, ses désirs à l'amour d'une Étoile jusqu'à une déception quasi mortelle. Renaissait aussi en Patrice, l'autre amoureux qui s'était rué, jadis, en un amour insensé, vers une femme — sa femme — qu'il avait cru capable de panser ses blessures.

Tout l'amour d'autrefois renaissait en ses paroles câlines; et s'échappaient, d'entre le frisson de ses lèvres énamourées, des mots qui étaient encore des baisers, des paroles de reconnaissance, de fièvre, des paroles comme rayonnantes de tendresse exaltée, succédant aux caresses lentes, — créatrices.

Or, ravie, elle regardait Patrice avec amour de ses beaux yeux noirs, indiciblement câlins et enflammés, brûlants et doux. L'homme et la femme — des heures — restèrent aux côtés l'un

de l'autre, se caressant, s'embrassant, par moments, s'étreignant, balbutiant des riens. Apaisés, ils se faisaient de tendres confidences, s'avouaient — elle, avec un entière franchise, lui, non sans réticences — leurs sentiments, les phases de leur amour naissant, maintenant réalisé. Régina disait à Patrice, avec d'enfantines expressions de fillette croyante lors de ses premières confessions, les longs troubles par où elle était passée, la souffrance éprouvée du désir mêlé de crainte, sa peur enfin de n'être point suffisamment aimée. Il la rassurait, gentil, dans une mise en œuvre de toutes les séductions de sa tendresse, où se glissait peut-être déjà un peu d'étude, la préoccupation de la persuader qu'il l'adorait — seule — éperdûment, et pour toujours.

XVIII

Au matin, les persiennes ouvertes laissaient le soleil inonder la chambre ; malgré cette clarté répandue, Régina s'éveilla fort tard ; et elle vit qu'elle était seule.

Elle se sentait très lasse, courbaturée ; une immense fatigue lui donnait la paresse de se lever. Alors, en sa pensée, défilèrent une à une les scènes de la veille ; elle se vit, durant le jour, après avoir un peu travaillé avec Montclar, allant chercher, en une excursion lente et rêveuse, quelque fraîcheur dans les arbres du parc, aux bords aimés du fleuve ; elle se remémora ses longues stations aux endroits qu'elle préférait, ses amusements puérils, coupés de songeries voluptueuses ; puis le dîner pendant lequel elle avait causé beaucoup, amusant le Maître de ses reparties, de ses phrases clownesques. Elle se rendait bien compte qu'elle s'était énervée un peu, se rappela,

ıalgré ses mots blagueurs, l'envie de pleurer qui
›udain l'avait prise, sans qu'elle en pût trouver
raison ; elle se revit, dans la soirée, auprès de
ontclar, repassa toutes les idées qu'elle avait
ıes, les sensations qui, peu à peu, l'avaient
vrée, et tout ce qui s'en était suivi, la volupté
es lèvres échangée, enfin, la possession abso-
ıe, — après, la causerie débordante de joie.

Bientôt, renouvelée, sa pensée vraie, à cette
ıinute du réveil, se fit jour en un cri ironique :

— C'est tout cela ! Les hommes sont-ils bêtes ! »
lle était peignée à présent, ennuyée plutôt, et
n peu honteuse de ses souvenirs. Des détails la
hoquaient, maintenant ; leur vulgarité venait à
ı traverse du jolie rêve qu'elle eût voulu réali-
er — sans disparate.

« — Avec tout cela — se dit-elle — c'en est
ni de mon ignorance. » Dans son mépris d'une
hose matérielle qu'elle dominait de tout son
sprit, elle songeait cela, plus crûment, sans péri-
hrase ; elle n'attachait du reste pas trop d'impor-
ınce au fait physique ; elle en mesurait seule-
ıent, très froide, les conséquences morales, qu'elle
'était autrefois figurées immenses, et qui lui appa-
aissaient alors en leurs réelles proportions, sans
utres effets que ceux qu'elle provoquerait par
on attitude future.

Aussi se répondit-elle à elle-même, dans une
ésignation qu'aidait sa liberté d'esprit, — se
appelant des mots de Montclar, à sa première

visite, alors qu'il ne la savait pas encore et qu'ell
ne s'était point à lui découverte :

— Enfin ! puisque c'était nécessaire.

La nature réelle de Régina, double, reprenai le dessus ; l'androgyne réapparaissait, après un heure d'emballement sexuel. Passée la crise d féminité développée par la continuelle compagni de Montclar, bientôt s'était éteinte la flamme sou la froideur naturelle de l'être mixte. L'illusio s'était déjà lassée ; assouvie la chair, l'androgyn ressentait, à présent, le mépris de la faiblesse de l femme. L'esprit reprenait son empire, répudian les souvenirs de la veille, comme on chasse l'imag d'un acte dont on avait espéré un grand plaisi et qui laisse, après l'accomplissement, une impres sion pénible, d'autant qu'on se l'était figuré plu exquis.

Pour Montclar, depuis son réveil assez matina il errait à travers le parc. Il n'avait pu échappe lui non plus, à la tristesse qui suit les lendemain de fête ; ses réflexions intimes étaient loin, certe des triomphants épithalames de l'amant heureu qui, la veille, avait su retrouver la fougue de s jeunesse, qui avait serti son désir de chantant et charmeuses paroles ; après la joie du momen le but atteint, la Chimère avait perdu ses aile et elle rampait en des contorsions mille foi revues.

« — L'amante n'était après tout qu'une femm comme toutes les autres. Du plaisir !... Ou

ertes! — pensait Patrice — c'était une vierge; oute autre nouveauté m'aurait donné le même égal, comme du raisin au mois de février. Puis, u'est-ce donc, le plaisir? »

Il était mécontent, fâché, se reprochait au fond, ans oser se formuler à lui-même son regret qui tait presque un remords, la réalisation de ses ongs désirs, sentant bien qu'il n'aimait pas assez our que son amour fût durable, effrayé, à cause le cet aveu intérieur, de la responsabilité — de-oir moral — que sa conduite envers Régina lui réait dorénavant.

Un retour s'opérait en lui comme en Mlle Sandri; a fin du rêve né de leur mutuelle exaltation ame-ait en Montclar la même déception qu'éprouvait a jeune fille, avec, en plus, l'expérience scep-ique des hommes qui ont trop vécu pour pouvoir e leurrer sincèrement, hors les rares minutes, rop courtes, d'illusion de retour; à ces viveurs à utrance elles reviennent à temps pour amener les rréparables déceptions, — les rendre définitives.

Et c'était là le résultat fatal, le dénouement in-liqué pour lui du poème vivant dont tous deux avaient été les acteurs; chez l'un et l'autre par 'amitié, par la vie commune, s'étaient dégagés es contraires de leurs natures, au détriment de eur personnelle duplicité; ils s'étaient dédoublés un moment, chacun avait prêté à l'autre, pour se essaisir à nouveau, — chacun étant, normale-ment, androgyne, complet, à lui seul.

Montclar songea qu'elle devait sans doute être réveillée, et il monta, pour la surprendre, décidé malgré sa désillusion, à la tromper, à se parer de sentiment, ne voulant pas lui sembler ingrat. Il sentait bien qu'il n'était plus l'amoureux de la veille, il sentait revenir en lui l'ancien homme, le misanthrope et le misogyne d'autrefois, avant sa dernière pièce, *La Zerbi*, avant la rencontre des deux androgynes.

— Ah ! tu es éveillée ! — fit-il assez froidement en entrant dans la chambre où paressait Régina toujours couchée, les bras nus abandonnés sur la courte-pointe, le buste hors des draps, les seins pointant, rosés, sous la mousseline.

— Comme tu vois ! — fit-elle simplement.

— Tu vas bien ?

— Bon, tu me croyais donc semblable à une petite grisette qui geindra pendant toute une semaine parce qu'un passant, la veille, a cueilli le lys qui fleurissait à sa fenêtre ?

— Tu as de la langue, ce matin !

— Dame, l'esprit vient aux filles quand elles ont perdu leur capital, dit-on.

— Laisse-moi au moins t'embrasser !

— Ah ! tu y penses enfin, ami !

— Oui, j'aurais dû le faire tout de suite en entrant... Mais nous causons, nous causons...

Ils s'embrassèrent amicalement, sans effusion toutefois, tels que de gentils époux, mais depuis longtemps accoutumés à de journalières caresses.

lutôt encore comme des amis qui, durant des nnées, n'ont cessé de se témoigner leur affection, e se prodiguer des marques d'intime camaraerie, sans conséquence. Peut-être leur longue ommunauté d'impressions, leur communion itellectuelle depuis une année, les avaient-elles menés à ce point que leur manquait seule la ossession mutuelle passionnée ; ils s'étaient onnus à fond depuis des mois déjà, et, quand ils urent mêlé leurs désirs, ils s'apercevaient qu'ils 'avaient plus rien à découvrir l'un et l'autre, et ue tout le mystère était mort, tué par la satisiction ultime : rien de nouveau l'un pour l'autre e restait à conquérir sur son adversaire.

— A propos de capital, — dit Régina, — je ne ai plus celui-là, et il va falloir que je m'en rouve un autre, dans l'Art.

— Je t'y aiderai.

— Naturellement.

Il la contemplait sans rien dire. Enfin :

— Régina, mon adorée, as-tu besoin de quelque hose ?

— Pourquoi aurais-je besoin de quelque chose? h! je comprends! Tu me crois toujours une emmelette.

Elle enleva prestement sa chemise, sauta toute ue sur le parquet ; fière d'elle-même, elle marcha lans la grande lumière du jour, face au soleil.

— Cela se voit-il ? demanda-t-elle railleuse, lle qui n'aimait pas la raillerie.

— Mais non.

— Patrice, ceux-là qui diront maintenant que je suis ta maîtresse, n'auront plus tort. Au moins, ça les empêchera de mentir.

— Quel joli grand gamin brun tu fais ! — s'écria Montclar touché d'une admiration d'artiste devant de la beauté, pour ce corps élégant, si preste et si blanc, avec des fins détails.

Elle venait vers lui, elle appuya tout son corps contre le sien.

— M'aimes-tu toujours? fit-elle.

— Oui, Régina, la bien nommée, tu règnes sur mes sens.

— Et sur ton cœur ?

— Et sur mon cœur.

Elle le serra contre sa poitrine, et elle le baisa sur la bouche avec ardeur; au dedans pourtant, elle était froide, mais le même souci la poussait qui avait conduit Montclar à feindre, celui de ne point peiner, par une volte trop brutale en sa franchise, l'homme qu'elle pensait aimer encore, sincèrement ; elle ne voulait pas blesser en son orgueil le Maître qu'elle admirait; — elle eû souffert de froisser l'amical compagnon qu l'avait adoptée.

En Régina Sandri, dès lors, ne demeurait plu que l'artiste et l'androgyne; elle avait passé pa un état transitoire et savait maintenant se rendr un compte exact de ce qu'elle avait subi, e même de l'avenir qu'elle avait entrevu et don

lle ne voulait à aucun prix. Elle ne consentait oint à l'habitude de l'acte une fois commis, ne e sentait point capable de devenir la servante es exigences sensuelles d'un homme; tout son tre se révoltait à la pensée de perpétuer indéfini-ıent un acte excusable — pensait-elle — pour es êtres qui peuvent, d'un voile d'amour sincère, n cacher les vulgarités par une amoureuse et onstante complicité, mais sans excuse hors de amour entier qu'elle ne pouvait ressentir et u'elle jugeait en androgyne, sans indulgence.

Montclar, à son tour, embrassa Régina, et de nême, c'était le geste voulu, appris, ce geste ccordé par lui à tant de femmes; aujourd'hui, il e reconnaissait, se regardait agir comme cela ui arrivait dans toutes les situations de la vie, andis que, depuis quelques jours, la veille sur-out, il avait désiré Régina, avait subi des incons-iences, des rappels, de sentiments de jadis, de a jeunesse, qu'il avait un moment cru revivre, n écoutant chanter en lui l'hymne de poésie ımoureuse que lui soufflaient les sens.

Chez Patrice et chez Régina, maintenant l'âme levait être absente de tous les rapports qui ne eraient pas de l'amitié pure; Régina ajouterait à ette amitié l'admiration, restée intacte, du génie ju'elle aimait, dont elle était imprégnée. Ainsi Montclar et la jeune femme se jouèrent la comé-lie pendant le jour qui suivit; ils s'avouèrent l'un ı l'autre leur ravissement; mais leur passion déjà

se mourait, de sorte que chacun redoutait l'autre et repoussait l'aveu, dans la crainte de se meurtrir par une subite franchise.

Toute la journée, sans velléité de travail, ils vaguèrent ensemble, anxieux de leurs rôles.

Le soir, ils poussèrent plus loin la comédie, se couchèrent en jouant aux mille puérilités galantes, chacun voulant exciter l'autre, et s'exalter lui-même, dans l'espoir d'arriver à l'apparence de la vérité tout à l'heure, quand il faudrait recommencer le pèlerinage passionné. Ils se possédèrent, en effet, fougueusement, s'aimèrent, ou, du moins, se donnèrent des preuves de désir ; et pourtant, tous deux sentaient de toutes ces choses s'augmenter leur désillusion, sans que chacun voulût rien en laisser paraître aux yeux de l'autre.

Ce n'était plus, pour Montclar, la volupté de la nuit de la veille, le bonheur où se noient les doutes, où, pour un moment, l'homme affolé dépouille tout scepticisme ; Régina ne vibrait plus dans l'attente de l'amour ; sa fleur déclose n'aspirait point à un contact pour elle sans charme désormais, puisqu'elle en savait la valeur brutale.

Tous deux agissaient, mus par les nerfs, comme des machines impressionnées par la vitesse acquise ; mais chacun, à part soi, contemplait les actes qu'enregistrait l'esprit en éveil.

Le soir, ils voulurent s'aimer et ils s'aimèrent mais, malgré leur intention de mutuelle hypocrisie, leur désillusion à chacun fut des plus

complètes. Ce n'était plus, dans la volupté, l'oubli de la veille; ils agissaient comme machinalement, pendant que l'esprit aux aguets contemplait leurs actes.

Pour Montclar — en qui demeurait sans cesse l'observateur — l'expérience était faite à présent, et elle donnait des résultats certains. Lui et elle ne s'aimeraient jamais d'amour, — passionnément ni sensuellement. Il avait pu désirer le corps élégant, fin, androgyne, de Régina; mais ce corps était adéquat au cerveau de la femme par son androgynéité, et jamais avec son amie il n'aurait le plaisir qu'il ressentait avec des créatures imparfaites au point de vue intellectuel, sans cérébralité, mais femmes jusqu'au plus petit détail de leur personne physique, de ces êtres qui, surpassant du tout au tout en cela cette admirable Régina, sentaient la femme, avaient les rosseries et les roublardises de l'espèce.

Régina, elle, se jetait, ce soir-là, dans le plaisir par volonté, essayant d'y mettre la passion, mais n'y parvenant point, puisqu'elle était absente de son âme; elle s'accordait furieusement, mais le front glacé, avec l'art inné d'une trompeuse délicate, — ses sens à peine remués, malgré sa recherche d'une croyance qui se refusait à demeurer en elle.

Cependant, Régina lutta contre ce qu'elle croyait une faiblesse; elle refusait de s'avouer sitôt désillusionnée. Il était invraisemblable que

le plaisir lui parût déjà fastidieux, que la volupté la laissât presque froide; c'était impossible qu'après tant de luttes pour l'amour, elle se trouvât de nouveau rebelle à la sensation du plaisir.

Elle analysait toutes les phases, notait la brièveté de sa brûlure physique, de la vibration courte qui la laissait sans la plus petite secousse, insatisfaite et plutôt lasse, triste mortellement de ce qu'elle se jugeait unique, pensant qu'elle était décidément incomplète, inférieure en cela à ses pareilles. Le plaisir lui faisait honte, bien qu'elle cherchât à se monter au diapason voluptueux; ses efforts mêmes la laissaient retomber en une torpeur invincible, lui inspiraient un dégoût de la vie; des sentiments d'amertume la poignaient, qui lui laissaient un grand désespoir de son impuissance au bonheur, tant célébré par d'autres.

Or, elle continuait à cacher soigneusement toute cette désillusion à son ami, par amour-propre, dans une sorte de respect humain, de honte de se croire si différente, si sensuellement disparate; aussi par crainte qu'il ne l'appelât encore « androgyne ».

Et, au fond, dans les commencements, elle fut grandement mortifiée de n'être point femme davantage.

XIX

Régina s'était reprise toute, et n'osait pourtant révéler à Montclar son indifférence revenue. Le plaisir, sous les caresses de Patrice, n'existait presque plus, et s'augmentait, chaque jour, la sensation pénible du premier lendemain. Comme elle gardait son esprit intact, spectateur des actes, comme rien ne venait la troubler, alors même qu'elle semblait se donner toute, elle s'aperçut clairement, au bout de peu de jours, que son ami n'éprouvait de sa possession renouvelée qu'une satisfaction de pure sensualité, celle qu'il aurait eue vis-à-vis d'une fille de hasard quelconque, dont il se serait servi, sans que son abandon eût aucun charme personnel, caractéristique, pour l'attirer.

Effectivement, Montclar semblait un mari, accoutumé à dormir à côté d'une épouse connue, de qui rien n'est attendu que le plaisir habituel, pareil

depuis des années; on eût dit que Montclar n'avait rien de plus à connaître de son amie que ce qu'il en avait obtenu, qu'il n'était plus possible à l'un ni à l'autre de trouver l'inédite caresse, le baiser qui allèche et retient, renouvelé, le même, toujours différent par l'offrande habile, la recherche raffinée, enfin, des amants restés amoureux l'un de l'autre.

Cette constatation froissait Régina en ce qui lui restait de féminin, l'amour-propre, l'orgueil de son sexe; elle était obligée pourtant de se rendre à l'évidence d'où elle avait dû conclure, supérieurement clairvoyante, au délaissement sensuel de Montclar. — Qui sait? les lassitudes?

La jeune femme se disait, en sa connaissance de son ami, qu'elle avait dès longtemps étudié, dont elle savait dénuder la pensée vraie, parfois avant même qu'il l'eût à son esprit nettement formulée :

« ... Il y aurait à ma place une autre femme, qui saurait le tenter, fût-elle âgée déjà, sans beauté vraie, mais avec un grain de cette perversité pimentée, il n'hésiterait point entre elle et moi; s'il en trouvait le moyen, ce serait elle qui serait sa camarade de nuit... »

Un grand dépit, — un reste de sa féminité incomplète, — une colère orgueilleuse la prenait à cette pensée; des regrets s'emparaient d'elle, et, volontiers, elle eût pleuré de regret du don qu'elle avait fait à Patrice de son corps lilial impollué; elle songeait, spectatrice rageuse, au peu de cas

qu'il faisait d'elle : « C'était bien la peine, vraiment, de lui donner ma beauté neuve ».

Mais, bientôt, elle se résigna ; et se redit, plus tard, la colère éteinte de sa première déception d'amour : « Après tout, c'était nécessaire, il me l'affirmait autrefois ; et ne valait-il pas mieux que ce fût lui qu'un autre que je n'eusse pas aimé, même comme je l'aimerai lui, toujours, d'amitié profonde ? » — Régina voulut réagir contre le dépit, elle se précipita dans l'amour matériel, voulut tenter d'attacher à elle Montclar par le plaisir, s'efforça de jouer près de lui la passionnée, mettant à cette feinte, qu'elle eût voulue sincère, tout son génie, cherchant à se monter elle-même, rêvant d'atteindre la volupté, à défaut de l'amour vrai.

Elle s'ingéniait à l'invention des chatteries câlines, s'épuisait aux grandes et petites fantaisies amoureuses. Elle parvint, à force de talent, tant elle mettait d'apparente chaleur à ses imaginations de gourmande voluptueuse, à abuser Montclar pendant un peu de temps. Lui-même dut s'enthousiasmer, il mit toutes ses forces à rester au diapason que lui imposait sa maîtresse ; il se disait, se rappelant son opinion ancienne :

« Eh bien, elle y est arrivée ; il ne s'agit vraiment que de les faire goûter au plaisir, pour déchaîner en elles la furie des sens ; elles ne sont pas longues à ne plus faire la petite bouche ! La voilà lâchée ! Il ne s'agit que de les faire mordre

à la pomme pour qu'elles grimpent au pommier avec furie! » Mais il avait un trop clair regard pour ne pas s'apercevoir enfin de la comédie jouée par Régina : il s'en douta, puis il la vit peu à peu défaillir dans son rôle, changer malgré elle, et il observa aussi que, malgré tous ses efforts pour le tromper, elle était lassée. Avant peu, elle s'arrêterait d'elle-même, à regret, mais écœurée d'un amour auquel elle se croyait tenue.

Une nuit, exprès, Montclar éreinta son amie de plaisirs, puis, le lendemain, après le déjeuner, il lui dit : « Régina, tu es bien fatiguée! » en fixant ses yeux sur les siens :

— Moi? Mais non.

— Si! tu es fatiguée.

— Cela se voit donc?

— Oui.

— Eh bien! fit-elle en haussant les épaules. c'est qu'au bal d'amour nous avons trop dansé.

— Pas du tout.

— Alors, quoi?

— Il y a une raison.

— Laquelle?

— Tu ne m'aimes pas.

— Oh! tu es un ingrat! Il me semble que je me donne à toi comme une femme qui aime.

— Tu te donnes à moi sans doute, mais pourquoi me jouer une pareille comédie?

— Ah! tu as vu cela? dit-elle en le fixant effarée, un peu de sa clairvoyance.

— J'ai mis peut-être trop de temps à m'en aper-
evoir; mais je le sais à présent, je l'ai bien vu.

— Peut-être as-tu raison.

— Pas de demi-aveu, Régina.

Elle se leva, et elle dit, avec un peu d'empor-
ement :

— Eh bien! oui, Patrice, cela m'ennuie. Je
aime, et je ne parviens point à te désirer. Je
admire tant, vois-tu, j'ai toujours près de toi
idée de ton génie, et cette idée-là tue toute sen-
ation physique, de moi à toi; tu me laisses
roide, ton corps n'est pour moi que la forme
isible où s'incarne ton âme! Pour moi tu n'es
as un homme, tant tressaille mon âme d'admi-
ation pour ta pensée! Tu avais raison, Patrice,
e suis androgyne!... Je sais bien qu'il y a des
emmes chez qui l'admiration emporte le désir,
hez qui le talent éveille les sensualités; celles-là
iment, furieusement charnelles, des artistes, des
oètes célèbres, des soldats glorieux; elles éprou-
ent en leurs bras des jouissances qu'elles croient
ublimes. Moi, je ne peux pas sentir ainsi, je ne
uis pas femme, non plus, de ce côté! — Ces
emmes-là éprouvent d'indicibles joies à dominer
eux qui dominent, elles couchent avec la gloire,
arce qu'elles ne comprennent que celle qui leur
st soumise! Je t'admire, Maître, et je ne te
ésire pas! Tu es mon dieu, Patrice, et je ne
eux comprendre qu'un dieu se donne à une
nortelle! Patrice, quand tu t'emportes, que tu

me prends en ton amour charnel, je crois con sentir à ton abaissement, et cela me révolte. D te voir, soumis à de telles bassesses, comme le autres, cela me navre. Vous voir en de telle postures, à tels moment, me fait murmurer a fond de moi : « C'est donc là celui que j'admir si haut parmi les hommes? Est-ce donc vraimen le Maître?... »

Montclar regardait à présent Régina, l'écoutai comme si la jeune fille était une prophétesse ins pirée, incarnatrice de l'Idéal exprimé. Il compr la grandeur de son âme, fut saisi d'une surpris qu'il n'avait jamais éprouvée en face d'une autr femme, devant cette manifestation d'une si cu rieuse intelligence.

Sans aucun effort, elle s'exprimait avec un éloquence spontanée, sans recherche, parce qu'ell lisait clairement en elle la haute expression de s pensée.

Montclar jouit d'elle davantage en cette minut admirant à son tour l'amie, mille fois au-dessu de l'amante; il en eut une volupté immense, plu haute mille fois que toutes les sensuelles joie Son entière intellectualité s'épanouissait, caress des belles paroles de l'amie, non plus l'amie amante, ensemble que faussement il avait espé découvrir, qui n'existait point en Régina, — ma de la grande amie, intellectuelle, que seule el contenait tout entière.

Régina Sandri continuait :

— Mais toi non plus, Patrice, tu ne m'aimes as. Je ne suis pas la Femme, tu le sais, je ne uis pas une femme pour toi. Tant que tu ne 'avais pas eue, tu désirais mon corps comme n désire l'inconnu, et puis, sois franc, c'était la eur ignorée qui te tentait; être le premier à res-irer un lys séduisait ton être blasé; mais après...

Et comme il esquissait un geste de dénégation :

— Pourquoi nous mentir, puisque nous nous ommes devinés? Nous nous sommes trompés, oilà tout. Tu n'as même plus eu presque envie e moi, dès le lendemain du jour où je me donnai out entière. Toi aussi, de Régina tu es désillu-onné! Oh! tu trouves beau mon corps, mais est la pureté de la forme, la Beauté esthétique ule, que tu admires en moi. Il reste froid à tes egards, ne parle plus à tes sens, ne le nie pas, 'est là le corps d'une chétive maigriote; et s'il vait je ne sais quoi de plus féminin et pervers, il plairait davantage. Il ne t'est pas possible de ne voir femme, tu me connais androgyne, de nême que je te vois, toi-même, Patrice, mon laître.

— Pour analyser si bien les choses, tu n'as mais eu d'amour pour moi, Régina.

— Oui, j'ai joué avec toi au jeu d'amour; un noment pourtant, avant l'offrande, je me suis entie un peu femme. Je te voulais par dépit, par ne sorte d'orgueil qui n'était peut-être qu'une otte vanité. Tout cela se passait en mon imagi-

nation, et c'étaient de faux désirs. Nous nous sommes trompés.

— Eh bien, oui, fit Montclar, avouons-le, nous nous sommes trompés! Mais ne le regretton pas : il le fallait, Régina, c'était fatal et néces saire.

— Oui, nous n'étions faits que pour être de amis.

— C'est cela, restons très amis. Seulement nous connaissons nos corps, à présent, autan que nos âmes, et c'est un bien pour l'avenir... L projet que nous avions, folie! Tu es mon élève ma fille, tu es une artiste, pas plus. Et c'est asse

A l'improviste, Sanard, qui connaissait le lie de retraite de Régina et de Patrice, se présent justement ce soir-là, après cette explication entr Montclar et Mlle Sandri. Il n'avait reçu aucun nouvelle d'eux, aucun petit mot de l'auteur, e l'inquiétude mordant le commerçant madré, voulut tout de suite savoir la vérité sur les rel tions de l'homme et de la femme ; il les examir l'un et l'autre, curieux de savoir si ses prédi tions s'étaient réalisées. — S'il était venu veille, il aurait surpris chez eux une grande la situde, et il aurait désespéré de sa pièce : ma le maître et l'élève étaient rayonnants, car i savaient à présent le seul but qu'ensemble i devaient poursuivre. Régina surtout était he reuse de ne plus avoir envers Patrice un rôle

enir, de pouvoir penser librement, comme autrefois, sans avoir rien à feindre. Sanard, à cet air heureux de chacun, sans hésitation, put se dire : « Le travail doit marcher ».

Sanard insinua qu'il entendrait volontiers quelques scènes de la nouvelle pièce. Montclar parut embarrassé ; il cherchait même un prétexte à envoyer le directeur de théâtre ; mais Régina prit les devants, affirma qu'ils étaient prêts à satisfaire sa curiosité.

Régina commença.

Il n'y avait pas grand'chose de fait jusqu'à présent. Or, elle stupéfia Montclar, car elle dit ce qu'elle savait, combla les lacunes du dialogue, composant ce qui n'était encore qu'un informe manuscrit d'auteur ; son jeu fut plus savant encore que dans sa première création : *La Zerbi*. Ses gestes plus souples ; les intentions du dialogue pointaient sous ses moindres indications ; les situations étaient établies : *Lili*, déjà, vivait en elle tout entière.

Sanard était ravi.

— Bon ! Je m'étais trompé du tout au tout, — dit-il, vous rassurez complètement le visiteur intéressé.

— Pourquoi ça ? demanda Patrice.

— Je me figurais que tous deux, en venant à la campagne, vous alliez filer le parfait amour, et qu'en rentrant à Paris il n'y aurait rien de fait ; j'avais peur.

— Et vous l'avouez! insinua Mlle Sandri... Vous voyez le contraire! répliqua-t-elle en riant.

Montclar pensait : « Allons, devenir femme, n'a pas été un mal pour elle ». Ils gardèrent Sanard jusqu'au dernier train qui passait à la petite gare, située à un quart d'heure de la maisonnette.

Le lendemain, dès le matin, Régina entendit l'appel de Montclar. Elle alla aussitôt le retrouver au salon, où il se trouvait. Elle lui tendit sa joue, et il l'embrassa là, sans tenter d'atteindre les lèvres.

— Ce n'est pas tout ça, Maître, il s'agit de rattraper le temps perdu.

— Tu as raison. Nous n'avons pas travaillé ; il faut nous mettre à la besogne.

— Oui, travaille. Depuis que nous ne nous occupons plus que d'amour, il me semble que tu es amoindri, que tu n'es plus qu'un homme pareil aux autres. Et moi, je veux t'admirer, te trouver dissemblable, car c'est le vrai Montclar que j'aime.

Elle prononça ces paroles avec exaltation ; c'était bien l'ancienne Régina Sandri qui reparaissait, mais agrandie, avec une valeur nouvelle.

— Et cela ne m'est possible — continua-t-elle — que lorsque je te regarde comme un maître, comme l'ami qui daigne m'aimer. Les rares hommes comme toi, je ne les vois pas amants.

— Allons! je suis bien l'exclu de tes sens. De tes sens ?... Tu n'en as pas — ajouta-t-il en corr

geant sa phrase, — ta nature est trop androgyne.

Le jour même, ils recommencèrent à travailler, comme jadis, avec l'ardeur d'autrefois; — le soir, tous deux un peu las, ils regagnèrent chacun leur chambre, Montclar se disant : « Enfin, je vais donc pouvoir dormir seul! et bien! » Régina, avec la même pensée glissée dans son lit, ferma les yeux bientôt, en un sommeil profond et léger, son sommeil de jeune fille. — Et le lendemain la retrouva fraîche, toute renouvelée, sans les lassitudes des matins précédents.

XX

La visite de Sanard fut, pour Patrice et Régin Sandri, le stimulant qui devait rompre entre eu toute gêne ; vis-à-vis d'eux le directeur avait joué sans le savoir, le rôle de Celui — *deux ex machina* — qui vient, en temps voulu, remettre e juste place les êtres et les choses.

Le maître et l'élève s'étaient retrouvés, devan les artistes renaissants, sauvés désormais de l'esclavage charnel ; s'enfuyaient dans le passé le fantômes des faux amants, douloureux de leu impuissance à l'amour vrai, écœurés des libertinages humiliants entre eux. Radieux de l'inspiration retrouvée, le dramaturge créateur, l'interprète vibrante d'émotion ressentie, s'étaien retrouvés, tous deux enthousiastes des idées, de sentiments qu'ils devaient faire vivre.

Ils se remirent au travail avec la même passio qu'autrefois, alors que le maître et la jeune fill

s'étaient rencontrés et mutuellement devinés puissants, alors qu'ils s'étaient unis en leur foi dans la Beauté.

Devant Sanard, Régina s'était haussée, durant son improvisation, plus haut encore qu'en son incarnation capricieuse et passionnée : *La Zerbi*. Elle s'était non moins grandie aux yeux de Montclar de toute l'imagination qu'elle avait montrée ; il voyait maintenant en elle une égale, lui, l'orgueilleux sceptique pour qui, jusqu'alors, la femme — même supérieure — n'était qu'un jouet capable, tout au plus, de traduction sensitive.

Il la jugeait, désormais, supérieure à toutes, — car il n'en connaissait pas une, parmi la foule des femmes qui lui avait inspiré ses caprices, ses enthousiasmes passés — aucune, fût-ce la grande cabotine, Dinah Samuel, capable d'atteindre si haut une pareille assomption artiste.

Le désir s'était dissipé, à mesure que grandissait l'estime de Montclar pour Régina ; et, de toute l'admiration que ressentait Régina pour le merveilleux dramaturge qui l'avait parfaite, leur amitié, sans plus aucun mélange, s'était accrue.

Elle l'aimait d'autant plus que s'effaçait en lui l'amant passager, que les heures de voluptés s'estompaient, devenues lointaines, comme un souvenir pénible que d'heureux changements ont, peu à peu, lentement effacé.

Durant le jour, ils travaillaient tous les deux,

sans s'accorder de repos que ceux strictement nécessités par la fatigue. — Ils dînaient, après une courte promenade à travers le parc ; puis ils passaient ensemble encore une heure ou deux, parlant de cette clownesse passionnante, *Lulu*, ou Lili. Montclar commentait parfois les faits journaliers, avec son esprit mordant, amusant Régina par son dédain des choses publiques qu'il jugeait volontiers une comique et crapuleuse pot-bouille. Aucune arrière-pensée, plus aucun appétit sensuel entre eux ne venait jeter sa fausse note dans leur « bonsoir » amical, empreint seulement d'une cordiale camaraderie.

L'un des premiers jours de cette reprise de leurs studieuses séances, comme ils étaient las tous deux et se reposaient, heureux de leur journée bien remplie, du progrès de l'œuvre si longtemps interrompue, Régina demandait à Patrice :

— Oh ! comment avons-nous pu cesser de travailler ! Tu es content, ce soir ?

— Oui ! prononça-t-il en souriant, c'était un grain de folie qui nous était venu, — dans le vent !

Montclar songeait : « L'agréable existence ; une pareille amie est délicieuse et rare ; il me semble que je relève de maladie, qu'une convalescence s'achève pour moi, et que je repars dans la vie avec des forces nouvelles ». Ironique, il ne manquait pas d'ajouter cette réflexion : « Oui, mais... pour arriver à la béatitude de la convalescence, i

allait subir la fièvre... notre essai d'amour ». Il en arrivait à ne plus ressentir ses fougues périodiques ; il devenait chaste ; sans doute, il ne se faisait point illusion. Il eût douté de ses forces s'il avait fallu devoir prolonger, outre mesure, cette vie de travail sans diversion, presque claustrale. Il se rassurait, songeant que le moment approchait où son œuvre nouvelle, *Lili*, serait née à la vie dramatique, où la saison imminente les obligerait à regagner Paris.

Comme des forcenés, ils s'efforçaient de rattraper le temps perdu, que nul n'a pu jamais reprendre ; du moins, eux, ils réparaient, en partie, leur perte qui n'en était réellement pas une, — puisque Régina était devenue femme, et qu'en elle avait grandi l'artiste.

Régina, pendant ces derniers jours à la campagne, vécut d'une vie dont elle devait garder un durable souvenir ; Patrice était à elle tout entier, elle possédait le Maître admiré, jouissait de son amitié satisfaite. Elle-même se donnait à lui dans ce qu'elle avait de plus pur, son âme, sa tendresse d'admirative amie.

Mais les paradis éternels ne sont point terrestres ; vient le moment où il faut en sortir, — tout rêve n'a-t-il pas son réveil ? — et, si ce n'est plus l'ange à la flamboyante épée qui vous chasse, c'est le spectre des matérialités obligatoires, — ombre de la vie.

Devant l'inévitable dénouement qu'elle voyait,

de jour en jour, s'approcher, la jeune femm sentait une immense tristesse la gagner, grandis sant à mesure que s'écoulaient les journées ; san qu'elle en dît rien, la peine qu'elle éprouvait d leur changement d'existence prochain influait su ses façons d'être, donnait une expression nouvell à sa physionomie ; ses yeux, par moments, s voilaient d'une brume mélancolique. Montcla remarqua ce changement dont il ne devinait poin le motif ; il osa — malgré l'appréhension qu'i avait de quelque bizarrerie inquiète de Régin — lui demander la cause de cette nouvelle tris tesse.

— Qu'as-tu donc, amie ? — interrogea-t-il u jour ; — qu'est-ce encore que ce chagrin qui t tourmente depuis quelques jours, et dont tu ne m dis rien ?

— Tu ne l'as donc point deviné ?

— Non.

— Oh ! c'est pour me le faire dire ! Mais, si j suis triste, c'est de penser qu'il va falloir quitte cette maison et ce grand jardin qui ont vu notr bonheur à tous les deux, — de penser que ce ser fini, les causeries au bord l'eau, nos prome nades, qu'il va falloir être assommés là-bas — e elle montrait la direction de Paris — par des gen ennuyeux à force d'être aimables. Demain, le gentillesses bébêtes et les méchancetés envieuses ça me peine de quitter ce pays, où nous avons ét heureux l'un par l'autre.

Montclar la regardait, étonné, ne comprenant
ıs tout à fait ce qu'il prit un instant pour un
·virement, un retour subit de la féminité chez
›n amie. Régina lut sa pensée dans ses yeux, vit
ı'il était prêt de se leurrer à nouveau.

— Oh! il ne faut pas te tromper, c'est du bon-
›ur de ces derniers jours que je veux parler; du
›nheur venu de notre mutuelle franchise, de
›tte amitié vraie — sans quoi que ce soit d'autre
ıe le sentiment si vif et si franc, d'affection
·ofonde grandi en nous depuis que nous nous
›mmes confessés l'un à l'autre, après les actes
amour, et après la reconnaissance de notre
·reur... Vois-tu, et j'en ai la mélancolie, Patrice,
› bonheur-là, je ne le retrouverai jamais plus!...
mais plus!...

— Ne me crois-tu donc point capable d'être
n ami toujours?

— Oui, je crois que tu garderas de l'amitié
›ur moi, mais bientôt, à Paris, ce ne sera plus
même chose; tu ne seras pas, comme ici, tout
ıtier à moi, tu auras tant de choses à faire,
ınt de gens à voir, que tu seras distrait, que je
› te posséderai plus comme ce dernier mois
élicieux.

— Nous ne pouvons pourtant vivre éternelle-
ent ici, Régina.

— Hélas non!... Ah! fit-elle, et sa voix devenait
›uloureuse, c'est le rêve qui se décolore, ou
utôt qui prend les teintes grises de la réalité...

Mais du moins, ami, mon Maître, ajouta-t-ell d'une voix assurée, efforçons-nous de le garde bien haut, notre rêve, qu'il ne perde rien de s beauté, au contact de la vie.

— Certainement.

— Ma nature ne me permet pas l'amour, l'ense velissement dans les baisers. Je suis incapable d donner autre chose que mon amitié. C'est don par ce sentiment que je dois vivre.

— Eh bien, nous vivrons, Régina.

— Tu ne seras donc pas celui qui se laiss séparer de son amie?

— Non.

— Tu le jures?

— Je le jure.

— J'avais besoin de ce serment avant de quitte ce pays. Il y a des hommes et des femmes qu vivent en Dieu, dans la contemplation d'un êtr qu'ils croient supérieur à tout. J'ai besoin d réalités tangibles pour croire, et c'est toi qui e mon dieu, celui que j'aime, pour toutes les belle choses que tu penses et exprimes, toi que j'ador et pour qui je brûle d'admiration, en pur amitié.

— Nous sommes amis, et le resterons toujour Régina.

Il réfléchissait à cette sublimation d'un senti ment, où les sens n'avaient plus de part, songean qu'il appartenait au seul domaine de l'idéal, qu'à bien peu de femmes il est donné d'avoir d

eilles conceptions de tendresse. Chez lui, assez tique, observateur, aucune vanité ne survet d'avoir inspiré pareil sentiment, songeant à sclavage où les sens le tenaient, à ses fugues, surdes souvent, songeait-il; il s'en croyait, s'en ait indigne, sachant qu'il était homme, et, l'acuité de ses nerfs, sujet aux intimes faiesses. Dans son scepticisme voulu, il se refusait croire sincère ce détachement de Régina, la geait sublime, à tel point qu'il ne pouvait mettre en une femme la durée d'une renontion semblable, d'après lui surhumaine. Mais aimait fraternellement la jeune fille, la trouvait ureuse de la jouissance qu'elle devait ressentir un pareil sentiment, — momentané, — pensait-

Il avait pourtant des larmes dans les yeux en regardant cette fois.

Elle ajouta :

— Je t'aime ainsi!

Quelques jours après, Montclar et Régina parent pour Paris. — Devant la grille du parc, vieille paysanne qui les avait servis, faisait arger sur un char-à-bancs villageois l'unique alle de Montclar et les bagages de Mlle Sandri. endant la matinée de ce dernier jour, Montclar Régina avaient ensemble parcouru les environs; un lent et dernier pèlerinage, ils s'étaient rêtés aux places que, durant leur séjour, ils

avaient préférées; plus d'une fois, Régina avait retenu des larmes qui lui montaient aux yeux. Devant sa douleur, Montclar, soigneusement, avait dissimulé son intime plaisir du retour, la calmant en grand frère, la réconfortant par le rappel de la tâche que, unis, ils s'étaient imposée.

Au moment de monter en voiture, pour gagner la gare voisine, comme Montclar appelait Mlle Sandri, criant qu'il était l'heure, elle apparut sur le perron, très droite et comme grandie, son ombre s'allongeant au mur, se perdant parmi les verdures du rosier grimpant, dont les fleurs répandaient, dans l'air chaud du soir tombant, leur parfum lourd. Elle monta sur la balustrade, et, debout, les deux bras tendus faisant saillir la poitrine ferme, cueillit deux roses qu'elle mit à son corsage, puis, furieuse soudain, arracha les fleurs, les jetant en masse sur le sol, meurtrissant ses mains où perlaient des gouttelettes rouges dont se teintèrent les pétales martyrs.

Montclar ne disait plus rien, stupéfié de ce acte, contemplant Régina. Par brassées, la jeune femme saisissait les fleurs qu'elle effeuillait rageusement, avec des sanglots.

Montclar, ému, prit entre les siennes les mains saignantes de son amie; il l'entraîna vers la voiture, s'assit auprès d'elle, puis, très bas, lui dit « Pourquoi ce massacre? » en baisant ses mains lactées, essuyant son sang de ses lèvres.

Régina murmura :

— Pour qu'elles n'encensent pas les autres.

— Qui? les autres?

— Les passants, les chemineaux, les autres ssants, — comme nous.

Dans l'air s'évanouissait l'odorante rumeur des ses expirantes, ainsi qu'en une chapelle assom-ie s'éteignent les cassolettes éteintes.

Le fouet claqua, la voiture s'en fut dévalant, r la route blanche, entre les haies dégarnies un u déjà par l'automne. Aux yeux de l'amie dont face restait tournée vers les lieux abandonnés, arbres roux et verts du parc se fondaient en e immense tache grise, teintée de violet calme, illetée d'or. Derrière les partants, les arbres nfuyaient, en des attitudes pleureuses, dans loignement; aux talus assombris brillaient les ncelles jaunes des corolles du genêt automnal.

XXI

Patrice avait loué au nom de Régina, non loin de sa demeure, un petit appartement, sur l'installation duquel il voulut veiller lui-même. D'abord, les livres les plus aimés, — ensuite, des exemplaires, sur papier extraordinaire, de ses pièces de théâtre parées d'originales dédicaces, — des objets d'art, bronzes anciens, tableaux de maîtres d'époques diverses, un superbe paysage de Guillemet, une plage normande, où la mer semblait faire son bruit émouvant, et, sur la cime d'une côte verte, à l'horizon, un moulin à vent — un moulage parfait, *La Femme inconnue*, s délicieusement chaste en sa mystérieuse beauté simple. Peu de bibelots, sauf des bronzes, repré sentations d'animaux exotiques, dont la bizarrerie séduisait la jeune femme, et une idole indoue, des estampes japonaises aux colorations délicates aux gracieuses figures de femmes en robes fleu-

ies, encadrées en des paysages de rêve. Partout lle mit des fleurs et des verdures, éclatant sur s draperies sombres, qui entouraient sa beauté rune, svelte et pâle.

Dès le lendemain de leur arrivée à Paris, Iontclar et Mlle Sandri reprirent leurs études, enouvelèrent leur vie de travail des derniers ours, à Villennes, dans le décor parisien où ils taient revenus. Chaque après-midi se réalisait n fragment de la comédie, *Lili*, grâce au labeur on interrompu du maître et de l'interprète, amais las d'efforts maintenant, pour rendre défi-itive et vivante la clownesse androgyne. C'était ien là vraiment une œuvre où palpitaient de la ie, des passions, où se mouvaient des êtres avec eurs beautés et leurs hideurs propres, — un ableau acerbe et vibrant des élans humains vers es buts éternellement les mêmes que se propo-ent les hommes, idéal faux ou vrai, — l'argent, a volupté. Montclar l'avait dit autrefois : « Lili, onçue au mépris de toute règle d'intrigue dra-natique, c'était elle un peu, Régina, fée moderne e la jalousie et de la passion soudaine, reine du ontraste ». Régina aujourd'hui était femme uprêmement par sa souplesse de corps et d'âme; upérieure jusqu'en ses faiblesses, masculine par a compréhension du Beau, de l'Art, par les pen-ées qu'elle exprimait, tout naturellement, en hrases primesautières et originales souvent, narquées toujours d'elle-même. C'était bien l'an-

drogyne, en un mot, formant un type complexe en sa modernité exaspérée.

Une quinzaine passa, durant laquelle la pièce fut terminée enfin, — définitivement, — et, au jour dit, lecture fut faite aux artistes du théâtre du Gymnase. Pour la forme seulement; le drame était reçu d'avance.

L'impression première des acteurs fut un étonnement, devant la bizarrerie du sujet, mis en valeur par la fatale banalité des moyens scéniques; certains, les intelligents, sentirent tout ce que contenait le drame, comprirent que ces moyens étaient les seuls à employer en ces situations brutalement vraies, éclatant parmi le merveilleux pailletage du dialogue, contrastant avec les délicatesses, les élégances du décor et des scènes intermédiaires.

Le reste — les quelconques cabotins infatués de leurs succès vagues, de leur acquis professionnel, — sans l'oser manifester hautement restaient hostiles, — mais pas autant à « Lili » qu'à sa créactrice prochaine, à laquelle ils se voyaient sacrifiés. Leur envie s'enflait de voir le rôle énorme de Régina, sentant qu'ils resteraient effacés, dans l'ombre de son talent, sans espoir de se faire valoir auprès d'elle; d'autant plus que en eux-mêmes, ils appréciaient ce génie naissant.

Ceux-là tentèrent de circonvenir Montclar d'obtenir des modifications à leurs propres rôles

lui demandant « des effets à eux » qui porteraient sur le public; ils en étaient très sûrs. De quelques mots précis et nets, l'auteur coupa court à leurs objections, posa sa volonté de ne rien faire qu'il ne jugeât absolument nécessaire, sans souci de leurs amours-propres blessés.

Le ressentiment des uns et des autres se tourna contre Régina, qu'ils accablèrent de compliments ironiques sur son influence auprès du Maître; Montclar vit bien leurs manèges, admira l'indifférence dédaigneuse de Régina répondant sans morgue, maligne en son apparente franchise.

Crânement, elle quitta le théâtre au bras de Montclar, sans crainte d'aiguiser davantage par ce défi l'acuité des langues confraternelles.

Cette jalousie égaya leur retour.

XXII

La mise en scène de la comédie, *Lili*, tout de suite commença.

Régina se dépensa grandement pendant les répétitions, et personne ne s'en étonna, car c'était sa pièce, à elle, une pièce écrite spécialement pour elle par Montclar, rien que pour elle. Celui-ci, minutieux, intraitable, pliait chacun à toutes ses manières de voir, à toutes ses volontés, ses fantaisies. Régina elle-même, parfois, donnait des conseils à ses camarades, discutant un mot, un geste, redressant une intonation fausse, se remuant, admirée de Montclar et de Sanard, enviée de ses camarades femmes, et même des hommes.

Chuchotements ou dires :

« Ah ! l'on voit bien qu'elle est sa maîtresse ! A-t-il jamais supporté pareille chose de n'importe qui ! C'est à peine si l'on peut lui faire une observation, tellement il est certain de ce qu'il veut,

n'y voit rien à ajouter ou à retrancher. Mais le-ci le mène ! Il a enfin trouvé une maî-sse. »

Et comme toujours, le monde myope se trom-it. Tout ce que Patrice Montclar accordait à gina, c'était à l'amie, à une femme qu'il aimait amitié profonde, et devant qui, parfois, il éprou-it une admiration respectueuse d'artiste.

Montclar, cependant, était resté ondoyant et vers ; son goût des changeantes recherches, des aisirs fréquemment renouvelés, était le même l'autrefois. Il était toujours le maître capricieux ant l'horreur de la monotonie dans sa vie, mme dans son œuvre ; c'était bien l'inconstant ui n'aimait plus au lendemain de l'amour, le uisseur vite écœuré du renouvellement de la plus sirée jouissance, — ou, plutôt, celui qui ayant op souffert de l'amour, avait maintenant connu terreur d'une seule femme ; il adorait sa Jo-sse la Femme, et la redoutait comme une divi-té. Il baisait vite le zaïmph blond ou brun, oilé d'un rubis, — qu'il avait convoité, et il enfuyait, ayant peur de l'idole possédée, victo-euse à son tour et féroce.

Vis-à-vis de Régina seulement, pour l'amie iérie sans plus de désir qu'une admiration, sa ndresse était restée la même ; dans ses relations vec Régina il restait pareil, gardait pour elle ette exclusive admiration qu'il avait conçue pour artiste splendide, — exceptionnelle, — dont

l'amitié lui était échue, sans autre but que l[a] satisfaction mutuelle de se pouvoir ensem[ble] rassasier de beauté. Il avait gardé entier p[our] Mlle Sandri, pour l'artiste et pour la femme, [le] sentiment qu'elle lui avait inspiré, comme e[lle] gardait pour lui son culte de l'homme qu'e[lle] avait, dès le début, admiré le plus hautement.

Régina avait été — à peine — la maîtresse [de] Montclar; elle ne l'était plus; elle s'était rec[on]quise entière, ressaisie de ses sens qu'elle av[ait] égarés; puis, maîtresse d'elle-même à nouve[au], Régina avait offert son âme en une nouvelle ho[lo]causte chaste, où, confiante, elle s'était donn[ée] toute. Elle était revenue à la vie de son rêve, [au] rêve dont le ciel était l'Art immense d'où l'hom[me] était absent, — le mâle, — le ciel d'où étai[ent] chassées toutes les réalités terrestres, trop v[ul]gaires aux yeux de cette élue. Régina était re[de]venue la croyante de jadis, elle plaçait sa foi da[ns] un homme qu'elle modelait dans son cervea[u], dont elle déifiait l'image, et dont elle attend[ait] des œuvres surhumaines; et, dans l'espoir d'ê[tre] son disciple, l'apôtre gentil qui porterait sa [pa]role, l'interprète, auprès de la foule, du di[eu] qu'elle avait élevé en elle-même, — elle s'ét[ait] faite sa prêtresse.

Jamais elle ne fut plus heureuse que penda[nt] ces répétitions. Elle vivait dans un élément [qui] était le sien. Elle ne voyait guère le maître qu'[au] théâtre, car elle étudiait chez elle le matin, et,

oir, se couchait de bonne heure afin de prendre es forces pour les lendemains laborieux. Quel-uefois, Patrice venait la voir dans la matinée; arement, quand elle le put, elle passa chez lui, ers midi et demi, en se rendant au théâtre. Leur bord était amical. La femme tendait sa joue, nême ses lèvres, et ils s'embrassaient cordiale-nent, comme frère et sœur. Rien ne les trou-lait dans leurs sens; ils ne se désiraient plus. ls causaient amicalement de ce qui concernait Iontclar, de la pièce; jamais d'elle. Elle était omme les peuples heureux, elle n'avait pas 'histoire.

La vie de Régina était réglée et simple. Mont-lar lui dit une fois :

— C'est ça, ta vie? Eh! quoi, c'est tout?

— Oui, tout... Je pense bien, dit-elle.

Elle ajouta en souriant :

— Tu ne t'attends pas à ce que j'aie des aven-ures?

— Dame! une jolie femme comme toi!

— Tais-toi donc! Tu sais ce qu'elle vaut, la olie femme!

— Ah! qui sait?

Évidemment, son scepticisme l'empêchait de roire à une renonciation si complète de la femme u'était pourtant Régina. Il la connaissait toute, noralement et physiquement, oui, il savait son ncapacité sensuelle, mais — accoutumé à voir es caprices, les leurres des passions les plus

froides, sachant la fragilité des vertus les plus aguerries contre les surprises, et les fougues subites des mains ardentes parmi les femmes — il doutait tout de même un peu.

— Voyons, Patrice — répliqua Régina, au « qui sait? » de son ami, — que veux-tu qu'il y ait de plus dans ma vie que mon admiration pour toi, mes études, mes répétitions? Rien. Le domaine de la femme est très circonscrit. Ce sont les hommes qui aiment l'aventure, qui sont des aventuriers, non les femmes. Quand celles-ci ont une occupation, un but, elles s'y tiennent.

— Peut-être un nombre assez grand, mais pas toutes.

Il secouait la tête; elle dit alors :

— En tout cas, mon occupation, à moi, c'est d'être une actrice, de valeur, si possible, et d'interpréter tes œuvres, d'en rendre la beauté, de donner tout entière l'impression que tu désires réaliser.

Malicieusement, elle ajouta :

— Mais toi, tu ne fais pas que travailler. Allons confesse-toi. Maître, humilie-toi. — Tu as des maîtresses, Patrice?

Il se taisait.

— Oui, des maîtresses. Vas-tu me cacher quelque chose? maintenant!

— Hé! dit-il enfin, en riant, je suis androgyne, comme toi; mais il me faut de l'amour... Non!... du plaisir me suffit. Les androgynes

ommes sont moins parfaits que les androgynes emmes. Ah ! les femmes, même androgynes, ont es qualités.

— Moque-toi, et puis aie des maîtresses tant ue tu voudras ! Cela prouve que tu n'en aimes ucune, et je ne serai pas jalouse !

— Toi, jalouse !

— L'amitié comporte la jalousie.

— Alors tu serais donc jalouse ?

— Entendons-nous, mon ami. Prends toutes s femmes, tant qu'elles seront seulement des aprices, récréations auxquelles on ne s'attache as, sans autre influence sur toi. Mais je pourrais tre jalouse d'une femme que tu aimerais pour atre chose que sa joliesse, comme tu dis, ou le ment de sa bouche. Tu sais, Patrice, je ne suis ue ton amie, mais c'est très grave, une amitié omme la nôtre ; tu t'appartiens, mais tu m'as onné quelque chose de toi que je veux garder, — n amitié toute grande, — à moi seule. Je serais avrée, je l'avoue, de te voir sous la dépendance une femme qui te serait inférieure, t'entraî-erait loin de ton travail en te distrayant de tes elles pensées... Et puis, tu m'oublierais pour ne qui ne me vaudrait pas, si tu aimais.

— Vraiment, Régina ? demanda-t-il, un peu arpris.

— Oui, répondit-elle sérieusement.

Ils allèrent ensemble au théâtre. Durant le ajet, ils ne se donnaient pas le bras. Régina

marchait auprès de Patrice, librement, causant avec lui de minuties dont elle était préoccupée et qui toutes se rapportaient à la comédie, *Lili*, aux changements à faire à son rôle, d'après les défauts que l'un ou l'autre, la veille, avaient aperçus.

Elle n'avait nullement, à côté de lui, l'air d'une maîtresse; les passants devaient se la figurer comme une jeune fille sortie pour s'amuser avec un frère aîné, indulgent à la gaminerie d'allures de la mignonne et toute séduisante sœurette.

Elle s'arrêtait parfois pour désigner à Patrice, dans quelque vitrine, un objet qui venait d'attirer ses regards. Dans une rue détournée, débouchant sur le Boulevard, un étalage d'antiquaire la retint longtemps; il s'y trouvait une collection de vieilles figurines en bois sculpté; parmi elles un bas-relief, inspiré en sa fruste exécution, — œuvre peut-être d'un artisan qui avait mis toute sa foi dans cette œuvre naïve : c'était, sur le fond de décor en demi-relief, d'une chapelle gothique une sainte Cécile au corps frêle dans une robe unie; sa figure extatique se levait vers la lampe du sanctuaire; la bouche ouverte semblait exhaler un chant d'amour divin.

Après avoir longtemps examiné l'image, Régina, tournée vers son ami :

« — C'était, elle aussi, l'actrice d'une divine comédie. »

XXIII

Montclar avait contracté, dès les premiers jours de sa rentrée à Paris, une liaison, un peu plus sérieuse que les autres, et qui paraissait lui tenir au cœur par l'évidente préoccupation de plaire qui ressortait de ses très apparentes attentions pour la dame de cœur nouvelle. Quelques personnes connaissant cet amour, Régina ne s'en doutait même pas, l'estimant trop appliqué aux répétitions de sa pièce, — et encore trop vivement impressionné d'elle-même, Régina, pour s'être livré si vite à une autre.

La récente amie de Patrice, une femme du vrai monde, qui parfois s'en séparait pour piaffer dans l'aventure, avait su prendre sur lui une force qu'elle croyait puissante et durable. Il allait faire jouer une nouvelle pièce. Le plus grand désir de sa maîtresse était d'y paraître en triomphatrice. Comme tout le monde, elle ne doutait pas de

l'empire exercé par Régina Sandri et elle voulait, aux regards d'un public de première, un soir bien parisien, être déclarée la favorite.

Elle demanda donc à son amant une des loges les plus apparentes de la salle. Montclar la lui accorda, sans avoir deviné son but malfaisant, sans imaginer, certes, une attaque préméditée contre sa camarade.

XXIV

Lili, enfin, allait naître; une foule, ce soir de première, emplissait le théâtre, cette foule bizarre des premières où se coudoient les infamies dorées, les beautés chères, — horizontales et mondaines. Tous les critiques; des artistes en petit nombre, clairsemés parmi le flot montant de la bourgeoisie qui vibrionne sans s'amuser jamais. Les critiques se reconnaissaient à leurs fracs importants, les uns sordides ou quelconques, d'autres très modernes, du dernier cri.

Tout-Paris était là, suivant l'étiquette consacrée, c'est-à-dire les mondains vides ou tarés, les rastaquouères, les incompréhensifs des deux sexes, les blasés qui ne savent rire ni pleurer, — Tout-Paris, cet être composite et figé dans son vernis d'ignorance et de snobismes adoptés: pensées ayant cours depuis si longtemps qu'on les ramasse comme des prospectus sur les trot-

toirs de la grande ville, idées générales, échappées des feuilles quotidiennes, faisant la retape des cerveaux creux; paroles cent fois retournées, fagotées comme des filles et vaillamment soutenues par les clichés des plumes publiques. Mais s'en absentent volontiers les artistes hautains, les personnalités réelles, auxquelles n'importe guère d'être « vu » dans les lieux publics.

Tout-Paris, c'est-à-dire une plèbe, d'où s'exilent les aristocrates de la pensée. — C'était la duchesse de Cumio, l'impresaria patricienne, et la vicomtesse de Torchin, la cantatrice mondaine en toilettes merveilleuses, l'une sertissant d'étoffes somptueuses sa décrépitude endiguée, l'autre toute simple en une robe crème montante, fluette et comme nue sous la robe, tant ses mouvements sont souples, et gracieux ses gestes : on disait de Mme de Torchin que la duchesse n'était pas seulement metteuse en scène de la mondaine cabotine, mais aussi sa directrice amoureuse, prélevant sur l'une et l'autre recettes le denier de la veuve. — Le duc de Fismes et le marquis de Mauvieuse; l'un barbu comme un tyran du répertoire antique, brun comme un Catalan; l'autre, chenu et toujours gracieux, avec le cordon large de son monocle, signe de ralliement de la gomme, une orchidée au revers du frac. Il se penchait sur l'épaule d'une des tendresses qu'ils escortaient tous deux, tandis que Fismes se redressait gourmé, parlant de haut, dans un souci

de dignité qui pouvait être la peur de désordonner sa toilette d'impeccable. — Là, un peintre amateur, posant au professionnel, l'auteur d'aquarelles primées au Cercle. Il allait, à travers l'orchestre, serrer les mains, des critiques, désireux de paraître avec eux du dernier bien.

Et d'autres encore : le vieux beau qui court de plus en plus vite sa vie de viveur, de peur, s'il s'arrêtait en route, de ne plus pouvoir démarrer, enlizé à la première ornière ; le jeune initié qui veut sembler être bien dans le train ; la débutante qui rêve d'être citée par les soiristes ; le prix du Conservatoire dont la vertu conditionnelle se chaperonne d'un maternel épouvantail ; et les couples d'amies venues dans l'espoir d'un levage, la plus heureuse partagera avec la malchanceuse. Des divettes en disponibilité jugeaient d'avance l'étoile ; celle-là, qu'une laideur, tempérée de vicieuse réticence, a rendu célèbre, bien moins encore que sa toilette hermaphrodite et son impassibilité aux phrases les plus scabreuses de ses rôles, flûtait de sa voix aigrelette et incisive :

— On dit qu'elle a dressé elle-même son cochon, cette Sandri. Et il s'appelle Salò, le porc. Le cochon de Lulu — la vraie clownesse — s'appelait ainsi. Il va grogner, l'autre.

— Ce n'est plus du théâtre !

— Elle doit être maigre à faire peur, en clownesse ; ce costume ne doit point l'avantager ?...

— C'est égal ! — prononçait un habit noir,

l'air songeur, — les pommes d'api, c'est gentil à croquer.

Sanard avait su, plus que de coutume encore, allécher son public par des indiscrétions adroites; il s'était péniblement laissé arracher des confidences par les journalistes, laissant croire à chacun qu'il lui disait ça, parce que c'était lui : il avait joué des interviews ménagées avec Montclar, des rubriqueurs d'avant-premières, ainsi qu'un chef d'orchestre habile fait préluder les instruments.

Aussi la curiosité générale était-elle à point attisée; Mlle Sandri était là, présente déjà devant l'esprit du public, avant même que le rideau fût levé. Les critiques les plus rogues et les bienveillants discutaient entre eux, d'avance, la pièce qu'ils ne connaissaient point; parmi les voix détractrices de Montclar, sonnaient quelques notes de justice, sinon d'admiration complète. Mais le but réel de cette générale tension, le seul intérêt pour tous les assistants qui pouvait soulever quelque appréciation dénuée d'indifférence, c'était la femme : c'était de Régina que, de l'orchestre aux cintres, s'occupait cette foule, — expectative d'une tare ou cupide d'enthousiasme, aguichée, déjà, de désir. Et c'était là, justement, les deux pôles en contact dans la salle, le féminin et le masculin.

Elie Letruc, avec ses airs de poupée vieillotte à qui le fabricant a mis une tête neuve, flanqué de

sa « muse » du moment, une grande fille brune aux yeux de saphirs pâles, pervers et d'une acuité d'intelligence sans douceur — futures étoiles au ciel dramatique, — laissait, languissamment, choir de ses lèvres peintes les dédaigneuses paroles du poète éreinté qui plus ne pourrait se colleter avec la vie, — et la dédaigne, dans les œuvres des autres.

— Ce sera encore du mouvement, des phrases enjouées, ou passionnées, des situations connues dès longtemps, — avec de bonnes intentions de-ci de-là, — du Montclar enfin.

Un sot :

— Oui, du tout-le-monde.

— Soyez juste, — glissait un chroniqueur. — Soyez justes, confrères, la charpente a du bon, et puis il y a chez ce parfait ouvrier dramatique, je ne sais quoi qui prend, avouez-le, qui pince les nerfs.

Un jeune gazetier riche, — critique monoclé d'une jeune revue à couverture virginale, ricanait en écoutant ces vagues propos, tandis que, la tripaille énorme, omnipotente, Félix Bidon hochait la tête en signe d'assentiment, et ressassait, comme rumine un bœuf :

— C'est l'homme de la situation : il connaît son théâtre ; et puis, c'est chez lui qu'éclate le mieux, à cette heure, le génie français.

Un autre, plus loin, reprenait :

— C'est peut-être un fichu faiseur de pièces,

Montclar, mais un habile machiniste, un metteur en scène étonnant, quelqu'un qui joue avec ses acteurs comme avec des pantins ; et il a fait une marionnette étonnante de Mlle Sandri.

— Oui, répliquait quelqu'un, la femme est bien, c'est dommage qu'elle soit tombée entre les mains d'un pareil empoisonneur !

— Empoisonneur ?

— Sans doute ! Ignorez-vous l'emploi que fait Montclar de l'arsenic ?

— Ah bien ! arsenic pour « art scénique » !...

— Oh ! fit quelqu'un, le calembour est trop vieux ; j'aurais honte d'employer ce cliché datant de la première pièce de lui, — qui fut applaudie.

— Non, — qui fut sifflée.

— Vous verrez Régina ! disait-on dans un groupe. C'est une merveille ! Elle est incomparable ! Elle éclipse Dinah Samuel !

— Et, de plus, elle est jeune. L'autre, Dinah, ne devrait plus être qu'une grand'mère.

— Mais oui, la pièce, au fond, ne vaut rien, je le sais de source certaine, mais, grâce à l'artiste, l'effet sera — paraît-il — incomparable. Un de mes amis, qui a pu assister à une répétition...

— Elle est toujours la maîtresse de Montclar ?

— Que dites-vous donc ! Il y a beau temps qu'elle ne l'est plus. D'ailleurs, Montclar n'a jamais l'esprit en repos, — ses pièces le montrent bien, — ni le cœur. C'est un papillon de la rampe.

— Régina Sandri ne doit lasser personne !...

Un monsieur, bien informé, surgit :

— La maîtresse de Montclar, c'est cette femme, — regardez, — qui trône dans cette loge.

— Permettez, permettez, Montclar et Régina ont passé l'été ensemble, à la campagne.

— Eh bien, oui, ils préparaient la pièce de ce soir.

— Collaborateurs ?

— Et puis, qu'est-ce que cela prouve ? Montclar l'a lâchée, voilà tout.

— Entre auteur et interprète, le lit est de rigueur.

Un silence se fit, le rideau se leva pour le premier acte. C'était le pittoresque foyer du cirque, un grouillement de clubmen, de cabotins, de gens chics, où auraient pu se reconnaître bien des spectateurs, prêts à sourire au portrait de leurs semblables, voyant toujours la caricature de leurs amis, sans s'apercevoir qu'eux-mêmes étaient là, évoluant devant leurs yeux, myopes à leurs propres ridicules. C'étaient les courtisans de la clownesse, des crevés idiots et de ces hommes qui sont restés du monde : les vieux beaux toujours amoureux, les jeunes laids éreintés. Sur ce fond de grisaille satirique surgissaient, éclatantes fanfares de modernisme, les répliques impayables, hurluberlues et fécondes, mordantes ou tristes en leur forme gouailleuse, de Lili, à qui tenait tête un épisodique personnage intéressant, un peintre dont les propos descriptifs et souples chatoyaient

en finesse artiste ; l'amour perçait qu'il ressentait pour Lili, mais on le jugeait hautement sincère en ce fragment :

— Toi, qui prétends savoir comment je suis toute et qui me connais si bien, dis-tu, — mon peintre, — tu m'aimes, sans doute, plus qu'eux tous ?

— Je t'admire trop ; puis, ils sont tant ! — répliquait le portraitiste, montrant les assidus.

On commença à être séduit, dès la seconde scène, quand Lili, énervée des adulations aplaties, cinglait de phrases hachées, comme d'un knout, les visages des adorateurs hébétés, qui riaient de sa colère.

Sur ces mots, ce fut un début de succès :

— Des douceurs, mes pauvres ; j'en ai tellement donné aux chevaux du cirque !... Et tenez — elle montrait une affiche qu'elle avait fait faire pour son cochon, — Salô est comme vous, il adore les bonbons.

— Oh ! — protestait un indigné.

— Une différence avec vous, messieurs, il n'en gave pas les autres.

Elle sautait d'une idée à une autre, sans fatigue, alerte et changeante, disait des duretés, puis laissait, fantasque, percer d'intimes mélancolies :

— Vous qui avez des familles — faisait-elle en réponse à une offre nouvelle — vous n'admettez pas qu'on soit bonne ou seulement honnête, si l'on n'est pas sorti de vos maisons.

Tout de suite, le public avait clairement vu — une fois n'est pas coutume — les immenses progrès de l'artiste ; la réalisation dépassait l'attente. Sa voix, ce n'était pas la voix de cuivre tant vantée, célèbre, aux années de décrépitude, de Dinah Samuel, c'était la voix même de Régina, nsoucieuse des modèles, et ce timbre avait quelque chose de plus que celle de la vieille divine comédienne : elle était diverse et souple ; des cretés, des impatiences, de la colère contenue y perçaient parfois ; à d'autres passages, les mots d'accalmie, où vibraient des pensées de poète pris, s'égrenaient exquisement, dans un douceur qui prenait l'âme.

Régina, hautaine artiste, se révélait nouvelle, n sa montée vers les cimes du pathétique, d'instant en instant ; prismastique, elle savait être vulaire, ou lasse, ou passionnée. Elle commençait jouer avec sa voix comme Paganini jouait avec on violon, comme Listz et Chopin faisaient chaner les touches.

Régina Sandri, après deux rappels, était retournée dans sa loge, afin de changer de costume. Elle allait revêtir un maillot de clownesse, pour a réapparition en scène. Trois admirateurs restés ur la scène, familiers du théâtre, l'avaient uivie.

— Messieurs, dit-elle, veuillez sortir, je me éshabille.

Un d'eux, imbécile, s'écria :

— S'il faut un fafiot mâle, mademoiselle ?

Mais Régina le toisant :

— Vous parlez argot comme un voyou, monsieur... Un billet de mille francs, bien... Ce sera pour quand je n'aurai plus de talent ; vous repasserez alors, si vous êtes encore en vie.

Tous sortirent, sauf Patrice qui la quitta cependant au moment où, nue, elle enfilait son maillot. — Or, bientôt, deux coups à la porte de la loge.

— J'ai dit que je n'y étais pour personne !

— Une lettre à vous remettre. Pressée, a-t-on dit.

Sur un mot de la jeune actrice, l'habilleuse entr'ouvrit à peine la porte, prit la lettre, qu'elle tendit à Mlle Sandri.

Régina décacheta l'enveloppe. Son visage s'empourprait en lisant ; soudain elle s'affaissa.

— Madame ? fit l'habilleuse inquiète.

— Ce n'est rien.

La comédienne repoussa la femme d'un geste, se redressa, et dit :

— Aidez-moi.

Pendant que l'habilleuse arrangeait les derniers petits détails du costume de la clownesse, Régina relut le billet :

« Ma chère enfant, vous pouvez bien faire triompher la pièce de votre amant et vous donner tant de mal, car que serait le drame sans l'inter-

prète ? Lui vous trompe : Il est aussi l'amant de Madame...

« Je ne mets pas le nom. Votre rivale est dans la salle ce soir. C'est à elle qu'il fait l'offrande de son œuvre, c'est sa divinité, la seule qu'il aime : sans remords, il vous immole à cette femme. Vous, vous êtes l'esclave dont il se sert. Vous êtes patiente.

« Vous la verrez en entrant en scène, votre remplaçante prochaine, — car il veut vous ménager encore, — la vraie triomphatrice de la soirée, décolletée, superbe en son triomphe, dans l'avant-scène du rez-de-chaussée, à gauche.

« Regardez et comprenez.

« *Un ami.* »

Régina, levant la tête, aperçut une curiosité dans les yeux de l'habilleuse; elle jeta les yeux dans la glace, s'examina, puis fixant la bonne femme, les yeux durs, elle dit :

— Dépêchez! dépêchez!

Mais elle se demanda qui avait pu l'avertir, lui écrire cette lettre, et elle ne trouvait pas. D'ailleurs, quoique légèrement piquée à ce moment, car la lettre semblait accuser Montclar d'une trahison, elle n'ignorait point que son ami avait des maîtresses : lui-même, sans rééditer la cruauté des récits d'autrefois, ne l'aurait peut-être pas nié. Elle se dit : « C'est l'une des autres, sans doute, ou bien une nouvelle maîtresse — quelque

toquade, — dont il ne se souviendra pas trop dans huit jours ».

La réalité devait ce soir-là, par une transposition spontanée, se modeler sur l'imaginaire, se faire la sœur de la comédie.

Régina, en clownesse, entra en scène : son maillot noir décolleté hardiment en pointe dans le dos, laissait entrevoir jusqu'à la ceinture la délicieuse ligne dorsale, fossette câlinement prolongée et qui s'égare parmi des formes plus précises; par devant, le maillot s'ouvrait en cœur très bas, couvrant à peine les jumelles mignonnes — « des pommes d'api » comme avait dit un monsieur des fauteuils d'orchestre.

Dans ce maillot, qui la déshabillait toute, la laissait libre des torsions gracieuses de son corp souple, Régina était nue, — pire, car étaient voilées seulement les formes — hypocritement. Le rose pointait des fraises des seins, brillant sou la frêle bordure de crêpe noir, attiseuse des concupiscences, attirant les yeux que le léger voil forçait à se fixer sur la mystérieuse et attirant grisaille. Lactée, la gorge éclatait en blancheur dans la provocation du contraste de ce deuil excitant qui faisait mieux resplendir la joie de la jeun peau, si nue.

Dédaigneuse et mutine, la physionomie de Régina était encore accentuée par le neigeux toupe de la clownesse, les frisons fous qui auréolaien son front sculptural de menus flocons semblabl

à des plumes blanches qui s'y seraient posées. Les yeux bruns luisaient plus qu'à l'ordinaire, aiguisés du voisinage des fines blancheurs qui les ombraient vers les tempes. Au sommet de la houppe, un fil d'archal suspendait le vol précaire d'un papillon bleu aux ailes harmonieusement tachetées. Des papillons brodés d'or, diaprés de couleurs vives, essaimaient leur vol fou à travers le costume endeuillé — calice sombre d'où émergeaient les fleurs des seins épanouis, la tête fine où les yeux, les lèvres parmi du blanc, éclataient étincelants, troubleurs.

Lili commença de jouer son rôle inquiétant de drôlerie falote; la salle entière braquait sur elle ses lorgnettes; un peu partout, des paires d'yeux de verres suivaient chacun de ses gestes, espérant, sous les fines mailles arachnéennes, entrevoir plus de rose, la chair, oui, à travers le maillot presque diaphane. Elle sentait les désirs accumulés monter vers elle comme un encens de volupté offerte qu'elle accueillait, dédaigneuse et flattée.

Dès son entrée, dite la première réplique, elle leva les yeux, d'instinct, vers la loge que lui désignait la lettre anonyme. Une femme seule, rayonnante et belle, l'air hautain, — avec un corsage mauve, un énorme chrysanthème blanc qui avait l'air d'une houppe, — était là, qui la dévorait des yeux, ironique, eût-on dit.

Lili, sur la piste, faisait sauter son cochon, rudoyant l'animal — qu'elle gourmandait du geste,

— Salô, un peu lourd, à la fois l'air intelligent et stupide, le groin large en écu rose, les soies brunes, petits yeux clignotants. Elle venait de le chasser dans les coulisses, quand elle aperçut Montclar qui entrait dans la loge de cette femme, sa maîtresse; elle en était sûre à présent.

Tout en lançant ses mots, ses calembours pimentés de clownesse, elle regardait les deux amants; anxieuse, malgré les révoltes de sa volonté dédaigneuse, l'artiste ne laissait échapper aucun de leurs gestes. Montclar, dans la pénombre de la loge, parlait bas à la dame au chrysanthème; elle semblait triompher des adulations du maître. Régina souffrit, reconnaissant les regards de Montclar, ces regards où elle croyai voir flamber les ardeurs, les désirs qu'elle avai excités en lui naguère; elle reconnaissait les yeux cupides de plaisir, de Patrice, avant son abandor complet de vierge, à Villennes.

Ces souvenirs la firent tressaillir, la remuèren jusqu'au fond de l'âme; Régina sentit la jalousi l'étreindre, cette jalousie terrible de la femm sans intérêt sensuel, de l'intellectuelle amie qu sent lui échapper l'amitié qu'elle croyait sienne — uniquement.

Soudain, elle les jugea amoureux sans restric tions, fous l'un de l'autre; elle sentit son espr s'égarer en route; éperdue : — elle ne fut plu maîtresse de l'émotion qui l'étouffait.

A ce moment, les exercices du cochon termin

elle devait apostropher de la piste une artiste assise dans la salle, celle qui jouait la princesse, rivale de Lili. Cette scène, d'ailleurs, ressemblait à une scène du drame, *Kean*, dans l'adaptation de Dumas père.

Régina Sandri n'était plus la clownesse, son rôle s'effaçait, faisait place à sa personnalité même ; Lili disparaissait, et ce fut Régina Sandri qui parla seule. Négligeant sa camarade oubliée, sans autre souci de la pièce, elle s'érigea en face de l'avant-scène où se tenaient Montclar et sa maîtresse. Ce fut cette femme qu'elle apostropha, véhémente, non plus avec les paroles apprises dans le texte de Montclar, mais de toute sa colère à elle ; son émotion l'inspira, et jaillit de cette jolie bouche toute frissonnante, une improvisation, un débordement de jalousie :

— Il vous est facile de venir dans cette loge étaler votre beauté, impudente ! — cria Régina Sandri, et non Lili. Croyez-vous pouvoir me disputer cet homme qui est à moi ? Vous croyez qu'il vous aime ; il n'aime que votre chair ! La volupté ? N'importe quelle belle fille lui en donnera autant que vous. Vous êtes venue me braver ! Vous voulez m'abaisser, m'humilier ; mais le connaissez-vous donc si bien ? une seule beauté compte pour lui, celle de l'esprit, — de l'âme ! Sensuel, il vaut mieux que sa sensualité ; le plaisir pour lui n'est qu'un hors-d'œuvre ! Demain, madame, il vous rejettera loin de lui comme un coussin dont la

nuance l'amusa quelques jours et dont la couleur même a cessé de plaire.

Elle continua sur ce thème, à peu près celui de la comédie, avec une verve extraordinaire et de beaux gestes. — Tout le public des fauteuils d'orchestre était tourné vers la loge à laquelle semblait s'adresser Régina. Le public des fauteuils de balcon, des loges, des galeries se penchait sans apercevoir rien, ignorant la cause de cette algarade qu'il ne comprenait pas. Quand Mlle Sandri, exténuée, se tut, l'actrice qui devait lui donner la réplique, de l'avant-scène opposée, — le rez-de chaussée, à droite — n'y manqua, et comme ce qu'elle dit, — texte de Montclar — ne répondait pas trop aux paroles de la clownesse en scène, une immense hilarité gagna tous les spectateurs. Cette hilarité sauva la pièce, compromise par la sortie intempestive de la principale interprète.

Pendant ce temps, la dame au chrysanthème s'était levée ; elle s'éclipsait, suivie de son amant, qui voulait se faire pardonner l'éclat de Mlle Sandri. A la porte, il montait en voiture avec elle, quoiqu'elle l'eût prié de la laisser seule.

Dans la voiture, il se turent un moment, puis la nouvelle amie furieuse, déchirant de ses mains gantées de mauve, les pétales du chrysanthème, de la houppe blanche :

— Voilà une sotte aventure ! Je vous croyais plus de tact que cela ! — Vous couchez encore avec cette comédienne. Pour faire pareil esclandre, il faut qu'elle en ait le droit... qu'elle vous aime encore... et que vous l'aimiez toujours.

— Depuis notre rentrée à Paris, Régina n'est plus pour moi qu'une amie, qu'une élève.

— Mais l'avez-vous vue ! et entendue ! Quelle passion ! Quelle jalousie !

— C'est une amitié trop outrancière, exclusive, voilà tout.

— Si elle a pareille amitié, qu'est-elle donc en amour ?

— Ce n'est pas, ce ne sera jamais une amoureuse ; elle ne m'est rien, puisqu'elle ne peut être amante.

— N'avez-vous point entendu, pourtant ? Elle vous domine, et cela se voit, mon cher. Elle prétend vous tenir sous l'influence de son esprit ; a-t-elle raison ? Je le crois.

— C'est vrai ! Mais près d'une autre charmeuse, on attend des réalités moins vagues qui émeuvent les sens, savent vous bouleverser.

Il tentait vers ses lèvres une caresse passionnée ; elle écarta sa bouche, en se reculant dans le fond du coupé :

— Mais vous devriez retourner près d'elle... Elle va faire encore quelque tapage en ne vous voyant plus, en apprenant que nous sommes partis en-

semble ; il se trouvera toujours un imbécile pou
le lui dire.

— Non. Elle est raisonnable aussi.

— Allez donc vers elle ! Allez ! allez !

Elle le disait ainsi, mais l'air signifiait : « S
vous le faites, nous ne nous reverrons plus ». —
Montclar n'était pas de ceux qu'une femme peu
se flatter de retenir avec des affronts et des condi-
tions ; il répliqua, un peu agacé :

— Ne m'ennuyez pas, ou je suis votre conseil

Elle comprit qu'il le ferait, et, craignant d
perdre son amitié :

— Non, restez avec moi, mon ami. Ce soir, j
suis énervée...

Pendant ce temps, Régina regagna sa loge, a
milieu d'un cortège d'habits noirs qui l'accompa-
gnaient en applaudissant. Plusieurs comptaier
être l'heureux qui profiterait de la situation, — d
dépit amoureux de Régina. Ils la connaissaier
peu, et ne pouvaient d'ailleurs se douter de s
nature. Des regards coulaient dans son dos, s'im-
misçant jusqu'aux reins, des langues humectaiei
des lèvres devant les nudités de la femme. Régir
eut plus que le sentiment — la sensation -
qu'elle était très désirée. Elle réfléchit que la com-
préhension de sa double nature n'était accessib
qu'à de rares hommes, ses pairs, androgyn
comme elle. Des regards la détaillaient des ch
veux aux chevilles, suspendus à la pointe de s

seins, lesquels, dans le corsage très décolleté de clownesse, montraient leur rondeur élégante, ferme, aux fraises aiguës; ces regards suivaient les contours de son corps, la ligne des hanches, les délimitations du ventre, caressant aussi la ligne des cuisses longuettes, des jambes nerveuses, sans vergogne. Elle se sentait comme effleurée de caresses chaudes qui venaient toutes converger au nid voilé où leur désirs se fixaient intenses. Ces flambées lui prouvaient que, pour ces hommes, elle était femme, et désirable; mais cela la frôlait sans l'enflammer; elle restait curieuse, spectatrice marmoréenne.

Au cri de tous — un cri de protestation — Régina, avant d'entrer dans sa loge, congédia sa suite de courtisans.

— Vengez-vous donc du perfide! lui glissa quelqu'un à l'oreille.

Elle éclata d'un rire superbe :

— Qui me croyez-vous donc?

— Mais, s'écrièrent plusieurs, Montclar vous trompe; il est parti avec elle!

— Après? n'est-il pas libre? Montclar est mon maître, mon ami, mais il n'est pas mon amant. Il est sincère, droit et loyal. Que croyez-vous qu'il y ait entre nous?

Elle avait repris tout empire sur elle; ce fut d'une voix calme, harmonieuse, qu'elle dit, en souriant :

— Voyons, messieurs, laissez-moi. Je ne veux

pas faire de jaloux, et c'est pourquoi je ne permet à personne d'entrer.

Elle ouvrit sa loge dont l'habilleuse referma la porte. — Régina, qui avait failli compromettre la pièce, se retrouvait dans son caractère d'honnête homme, qui serait une jolie femme. Elle voulait jouer, sans se souvenir de rien, mener à bonne fin l'œuvre confiée, *Lili*, comme si rien n'était arrivé; ensuite, elle souffrirait, si elle devait souffrir. Elle se dompta donc. Après s'être déshabillée, elle prit son costume du deuxième acte, et se tint prête à entrer en scène.

Ce soir-là, Mlle Sandri fut extraordinaire. Elle joua jusqu'à la fin, sans une défaillance. Ce qui pouvait entraîner la chute de la pièce en assura le succès. On pensa qu'un drame avait dû se passer — aussi — dans l'âme de la jeune actrice, et — pourquoi le public est-il indulgent ou sévère, soleil ou pluie? — on l'applaudit à outrance. Et le succès grandit encore au troisième acte. Elle fut rappelée, quatre fois, à la fin de la pièce. Quand l'acteur principal eut dit la formule ordinaire : « Messieurs et mesdames, la pièce que nous venons d'avoir l'honneur de représenter devant vous est de M. Patrice Montclar », les cris de : « Régina Sandri! » se firent entendre de toutes parts, comme si, dans un sentiment de justice, on associait l'interprète à l'œuvre, comme si on en faisait la collaboratrice de l'auteur.

Patrice Montclar n'avait pas reparu. Régina ne

demanda pas s'il était là ; d'ailleurs, il serait venu la complimenter. Elle s'était retirée dans sa loge pour se déshabiller, reprendre ses vêtements de ville. Divers clubmen essayèrent d'obtenir de l'emmener souper. Souriante, elle remercia chacun.

Ce soir-là, elle comprenait tout le côté mondain — social — de l'actrice ; elle recevait les louanges, écoutait les propositions, et se faisait aimable : sa froideur étant fondue, on la trouvait plus charmante.

Régina pria Sanard de faire évacuer sa loge, et quand ils furent seuls, elle commença de quitter son costume de théâtre pour remettre sa toilette de ville. Elle ne prenait point garde qu'elle laissait voir des coins de nudité à Sanard ; aucune crainte de l'impression que pouvait faire sur lui un peu de sa peau. D'ailleurs, elle mêlait à son ingénuité feinte une coquetterie malicieuse, aggravant de lenteurs négligentes sa parade : elle n'était pas fâchée de le faire souffrir, d'autant que, en le regardant tout à l'heure, elle avait vu ses yeux fuir les siens. Alors elle avait eu l'intuition que c'était son directeur qui lui avait adressé le billet anonyme.

Régina n'avait encore rien dit. Sanard n'osait parler le premier. — Maintenant elle était nue ; elle se tourna vers lui, avec sa souplesse d'animal gracieux et lui dit :

— C'est vous qui m'avez écrit la lettre?

Il ne répondit pas, mais s'exclama :

— Est-il possible qu' « il » abandonne une telle merveille!

— Montclar ne m'aime pas, et je serais dix fois plus belle... Mais vous ne me répondez pas, Sanard!

— Eh bien, oui c'est moi.

— Pourquoi avez-vous fait cela?

— Pour vous désillusionner.

Haussant les épaules :

— Il y a longtemps que c'est fait.

— Sur vous?

— Eh! sur tous... Mais vous aviez une autre raison?

— Oui, je vous aime.

— Je le sais.

— Depuis longtemps.

— Je l'ai vu, et vous me l'avez dit autrefois.

— Vengez-vous!

— Ah! vous parlez comme tous les autres! Mais comment?

— Donnez-vous à moi.

— C'est cela que vous appelez une vengeance? Ah! ah!

— Certes!

— Vous vous trompez grandement, et vous ignorez Montclar. Me savoir à un autre ne serait pas même une souffrance pour lui. D'ailleurs, nous avons pu nous amuser au jeu d'amour, nous ne nous sommes jamais aimés sensuellement. Au fond, ce que j'ai dit à cette bande en habit noir

st vrai, Montclar ne peut pas m'aimer, et moi on plus. Il est androgyne, et il ne m'aime pas, arce que je suis semblable à lui. Deux androynes peuvent jouer ensemble, mais s'aimer! Oh! a, jamais! n'être point lassés l'un de l'autre, au out d'un certain temps, jamais! jamais!

— Il a inventé cette belle théorie pour vous bandonner.

— Non. Je l'ai expérimentée moi-même.

— Vous ne l'aimiez pas!

— Nous ne nous sommes jamais aimés d'amour, ncore une fois.

— Il a eu votre nouveauté, pourtant, n'est-ce as?

— Oui, mais est-ce vraiment une preuve 'amour?

— Peut-être.

— Tant mieux!

— Ne vous moquez pas de moi, Régina, de ioi qui vous chéris plus que tout au monde.

— Autant que votre recette, mon cher directeur.

Elle aimait à constater, ce soir-là, combien elle tait désirée. Sanard même, son directeur, sans lague, l'adorait; — elle le voyait souffrir et oncevait une joie perverse de se sentir vengée ar sa souffrance.

Plein de ferveur, Sanard, devant elle, s'était genouillé; ses lèvres s'avançaient comme pour aiser sa chair tentante de beau fruit jeune; elle

ne put reculer à temps pour éviter une caresse qui, l'effleurant à peine, à cet endroit, la fit frissonner.

— Je vous aime, Régina! Oh! soyez pour moi celle que vous voudrez, ma maîtresse ou ma femme.

— Votre femme?

— Oui.

Elle haussa encore ses fines épaules. Elle devenait de plus en plus indulgente pour les vices des autres, mais elle détestait Sanard, connaissait sa réputation; tout de suite, elle avait conçu pour lui une antipathie qui n'avait fait que grandir.

— Mais vous savez bien que je vous veux depuis le premier jour — continuait l'autre. Je vous aime! Je t'aime!

— La preuve?

— J'ai compromis la pièce, — ma fortune, — en te faisant remettre cette lettre, exprès, ce soir. Suis-je assez fou de toi, Régina?

— Je ne dis pas non; bien d'autres, mon cher, sont fous de moi.

— Oh! mais, eux, c'est du caprice; moi c'est de la passion vraie, un amour durable, — éternel.

— Ah! vous m'amusez maintenant; d'abord, êtes-vous capable d'une passion pareille? d'un amour, — éternel, vous avez dit?

— Eh! quoi, vous riez!

— Mon cher directeur, ne restez pas dans cette position, elle est ridicule. Je suis androgyne, mo

naître l'a dit, et j'ai bien vu qu'il avait raison ; je n'aimerai jamais les hommes.

— Ça ne fait rien. Laissez-moi vous adorer, Régina !

— Oui, pourvu que vous ayez mon corps, que la femme soit à vous ! Je connais ça, allez !

Et comme il insistait encore, bramant son amour, elle lui dit :

— Voyons, assez, Sanard !... D'ailleurs, je ne pourrai jamais être votre femme.

A ce moment, surgissait puissamment son dégoût pour Sanard, sur qui elle avait appris tant d'histoires vraies.

— Et si je me marie jamais — dit lentement Régina, — ce sera avec quelqu'un de très riche et qui m'aimera.

— Je deviendrai riche, vous serez heureuse, je suis directeur du théâtre, et, moi, je vous laisserai toute à votre art.

— Quand vous aurez assez de moi, vous divorcerez. Je ne veux pas de pareils mariages. J'ai dit.

Elle avait prononcé ce « J'ai dit ! » d'un ton de reine. Sanard se releva, pensant : « Je reviendrai ». Régina salua son directeur d'un « à demain » qui le congédiait, et auquel il ne trouva rien à répondre.

Sanard sortit, mais se promettant bien de recommencer son attaque, dès le lendemain, chez sa pensionnaire. — L'habilleuse, stylée, sans un

geste, avait écouté toute la scène; maintenant, elle aidait Régina à s'habiller, et, quand la comédienne fut partie, elle resta à ranger la loge.

Au dehors, des gens attendaient la comédienne, les uns pour s'assurer, qu'elle s'en allait seule, les autres pour tenter encore, si cela se pouvait, de l'entraîner à souper, espérant tout d'une griserie possible, après la surexcitation de cette première.

Régina, après quelques mots à ses courtisans, monta seule dans un fiacre et donna son adresse au cocher. — Tant qu'elle avait été au théâtre, elle avait voulu, après sa foucade, dans sa grande honnêteté, continuer son rôle pour qu'on ne pût pas dire que c'était de sa faute si la pièce tombait. Mais, une fois dans le fiacre, réintégrée dans sa vie intime, la pensée de Montclar l'obséda; elle se souvint d'un soir pareil où il l'avait reconduite, elle songea qu'il aurait pu, au moins venir lui dire quelques mots affectueux dans sa loge, après la représentation. Alors de se le figurer câlin auprès d'une autre femme, — elle se sentit panteler de jalousie.

Une émotion lui étreignant la gorge, elle eut peur de rentrer chez elle si tôt. Elle savait bien qu'elle ne pourrait dormir, — que les heures lentes de la nuit tomberaient sur son chagrin, — pour en alourdir la solitude.

Régina Sandri descendit du fiacre, solda le

cocher. Elle se mit à marcher dans un grand besoin de mouvement; la marche la lasserait, userait sa pensée. Elle souffrait. Son maître l'avait quittée, le soir de cette première, d'une création, *Lili*, qu'ils avaient rêvée ensemble, pour les caresses d'une autre femme; elle savait qui était celle-là, elle voyait en son imagination se dérouler toutes les images physiques de la luxure, avec une précision vivante. Oh! elle le sentait, ç'aurait été une fille, une féminité vague, cela ne lui aurait rien fait, elle aurait compris qu'il eût envie de ça; mais elle le savait à présent acoquiné avec celle qu'il avait amenée au théâtre, ce soir de grande bataille. Ces songeries blessaient Régina, la sincérité surtout qu'elle présumait en Patrice de son amour physique pour cette femme.

C'était la dernière crise d'une passion d'androgyne, la seule possible dans la jeunesse de Régina Sandri, — quelque chose comme une tombée dans les ténèbres, et dont elle revenait, — après laquelle elle voyait poindre le jour, la divine lumière.

Ah! si Régina avait connu l'adresse de la maîtresse de Montclar, cette nuit-là, elle eut, peut-être, rôdé autour de sa demeure, se serait postée sous les fenêtres. — Elle rencontra, par les rues noires, des hommes attardés; ils la prirent pour une chercheuse de fortune, lui chuchotant des propositions qui la révoltèrent, et elle comprit le danger d'errer, à pareille heure, dans les rues.

Elle aperçut un fiacre, fit un geste au cocher, puis donna son adresse. En rentrant, Régina se sentit très lasse — de sa promenade nocturne et de sa méditation douloureuse.

Elle se déshabilla, regarda longuement son corps, le trouva joli, et, sans savoir pourquoi, pleura. Ces larmes lui firent du bien ; comme une fillette chagrine, s'étant couchée, elle s'endormit enfin d'un bon sommeil, — sans rêve.

XXV

Quand Régina Sandri se réveilla, le jour pénétrait dans sa chambre. Le soleil dorait ce lendemain de tristesse. Elle s'étira, se sentit lasse encore et elle laissa son esprit vagabonder, sans se donner la peine de le guider le moins du monde.

Régina repensa aux événements de la veille. Elle y songeait encore, quand Montclar parut dans l'entre-bâillement de la porte, ouverte devant lui par la servante. Dans la blancheur transparente de sa chemise, Régina se dressa sur son séant, délicieusement printanière, puis tomba dans les bras de Patrice.

Il regarda son amie, vit ses yeux meurtris d'un cerné brun, devina sa douleur assoupie maintenant.

— Qu'est-ce que tu as eu, Régina ?

— Tu m'as manqué hier soir, après la pièce.

— Régina, est-ce que je ne t'aime pas d'amitié,

d'une amitié qui, chez moi, prime tout, qui es supérieure à toutes mes sensations ?

— Mais, cette femme ?

— Et quand même ! Ce sont les sens, ma chère voilà tout.

Elle entr'ouvrit les draps, laissant les yeux de Patrice, à travers la fine chemise de batiste, parcourir son corps. Il la regarda un peu de temps en artiste, puis il dit :

— Tu le veux ?

— Oui.

Près du lit bas, sur le lit, Patrice s'était penché le désir que venait d'exprimer son amie réveillai sa fierté d'homme ; il sentait renaître en lui ses ferveurs de naguère, à Villennes, quand tous deux avaient espéré l'amour — qui, après des gestes, s'était dérobé.

Ses doigts frémissants parcouraient les blancheurs, la noirceur aussi, de l'admirable statue ; avec des lenteurs savantes, il la disposait au plaisir, égarait ses lèvres, s'oubliait aux belles formes peu à peu dénudées, au secret, il idolâtrait de baisers le corps divin de l'amie qui acceptait d'être l'amante d'une heure. Mais soudain — brutalement presque — elle le repoussa, disjoignit son étreinte ; et sanglotante :

— Oh ! que je suis malheureuse ! Patrice, vois, je ne te désire même pas !

Il la regarda étendue sur le lit. Sa pâleur était d'une morte. — Alors il ramena, sur cet avril un

peu glacé, les draps lentement, et, comme il allait recouvrir aussi les fines épaules, elle lui prit la tête entre ses mains, lui baisa les yeux, puis, écartant ses cheveux pour admirer passionnément son front puissant qu'elle effleura de ses lèvres :

— Voilà ce que j'aime de toi ! — murmura-t-elle.

Elle ajouta quelques instants après, tandis qu'il tenait sa main entre les siennes :

— Non, maintenant le plaisir physique, la possession de mon corps, ce ne peut plus être jamais entre nous. Je serais sotte de m'entêter à la lutte, pour faire naître ce qui n'est pas, ce qui ne peut pas être. Ce serait une voix fausse qui détonnerait en s'efforçant de chanter. Cours vers l'amour — si tu veux, mais garde ton amie, oui, garde-moi toujours quelque chose au fond de toi ! C'est bien fini, fini ! Ce qui est d'amitié chez toi m'appartient, l'admiration aussi, — et n'est-ce pas la plus belle des possessions ?

Quand Sanard, qui n'avait pu venir plus tôt, entra, une demi-heure après, il trouva Patrice et Régina causant en vieux amis. « Décidément, ils sont toqués ! » pensa-t-il. Il ajouta : « Il faut probablement qu'ils soient ainsi, pour remplir ma caisse. Ah ! quand serai-je l'amant de cette jolie femme ? » Et il se rappelait, avec un peu de fièvre, la vision de la veille, Régina, nue, fine et si troublante.

L'auteur, la comédienne et le directeur parlèrent de la pièce : *Lili*. Sanard lut, à haute voix, des passages de la plupart des journaux parus le matin. C'était, comme toujours, des attaques contre l'auteur. Insidieusement, on relevait des plagiats, on grossissait des réminiscences qu'on croyait trouver dans sa pièce. *Lili*, c'était faible, poncif; Montclar possédait une imagination extraordinaire de détails, la vie, l'habileté, une grande dextérité de main, « de la patte », comme disent les peintres. Les critiques et soiristes, quittant l'auteur, passaient à l'interprète; alors n'éclatait plus qu'admiration; les éloges pleuvaient sur Régina Sandri, on la décrivait, on la louangeait. L'un des soiristes, *Un Monsieur en habit noir*, — qui parfois s'excitait jusqu'au poème en prose aux rares pièces en valant la peine, soit par l'auteur, soit par les interprètes — esquissait ainsi le portrait de Régina Sandri, avec ses divers costumes :

« ...C'est, d'abord, dans un salon de capricieuse richesse, une jeune fille, un gamin plutôt, aux yeux endiablés dans un teint mat, un voyou patricien qui saute, blague, pirouette et se moque. Indifférente aux fadeurs des comparses, elle évolue d'une démarche aisée, cabriole sur un compliment, lâchant des mots à l'emporte-pièce de ces mots qui clouent un homme, figent sur ses lèvres les paroles à éclore, tandis que l'entourage s'enfièvre à chacun des gestes de l'artiste.

« Elle est bien dans son cadre, habillée d'une robe à empiècements, une robe enfantine, bleue, toute simple, nouée à la taille d'une cordelière de soie. La mise en place est parfaite du caractère et du type bizarre : — une estampe originale.

« Le salon s'encombre de bibelots rares entre lesquels la clownesse passe comme un chat circulant sur la cheminée d'un boudoir de jolie femme. — Du plafond pendent des agrès de gymnase ; Lili, à des minutes de son extraordinaire fantaisie, tout en causant avec ses admirateurs et ses amis, empoigne la barre flexible du trapèze, se redresse et s'installe, par un rétablissement, dans une envolée de l'unique jupe qui laisse entrevoir le maillot de soie mauve que porte chez elle l'acrobate inouïe.

« Cette démone, très d'aujourd'hui, sortie on ne sait d'où, — lutine ses adorateurs sans pitié aucune, fouette leurs ridicules, gouaille sans répit — verveuse et perversement ingénue.

« Le deuxième acte nous la montre symbolique androgyne, clownesse d'une joliesse grisante, et pourtant si peu femme, grêle, aux formes à peine accusées, qu'on dirait d'une enfant précoce.

« Sur la piste elle évolue, et sa grâce s'exagère de souplesse exquise par le contraste de la lourdeur boudeuse de l'animal épais, Salô, le cochon qu'elle fait manœuvrer, sauter, crever des cerceaux dans une course folle. Elle brûle les plan-

ches, en vérité, apostrophant chacun, à droite et à gauche, de mots drôles.

« Régina Sandri est blanche, toute blanche dans un maillot noir qui, fidèlement, pour la joie des yeux, modèle son corps exquis d'androgyne. Oh! l'exquise vision des seins qui bombent tout de même et transparaissent, de la poitrine rosée, du dos finement coupé d'une exquise fossette; Ah! le papillonnement des chatoyants papillons heureux de ne s'envoler point, d'être captifs, épinglés au deuil du costume. Et la figure délicate, dont les traits fins s'avivent d'une mouche assassine au coin de l'arc charmeur des lèvres! les yeux si bruns et si vifs qu'ombrent les sourcils! longs comme une heure sans vous voir, Régina, — ô Satane, ô Modernité!

« Mlle Sandri, pour le vulgaire, en ses déambulations diurnes à travers Paris, adopte les modes du vulgaire; une jupe droite, de couleur foncée le plus souvent, un corsage de forme un peu masculine, s'ouvrant sur un plastron comme gilet d'homme, le col droit, aux pointes cassées, d'où émerge un visage hautain qu'encadrent des bandeaux noirs. La démarche est alerte, souple, sans rien de félin; le pas sonne hardi sur l'asphalte.

« Les goûts de la grande artiste, ses opinions féminines? — Très froide, dit-on. Elle n'a pas le temps de flâner sur la route de l'Art vrai, qu'elle parcourt à toute vitesse, car, en deux étapes — *la Zerbi*, — ensuite, *Lili* — elle semble déjà arrivée

u but. Régina Sandri n'a qu'un rêve : « Être un onnête homme et une grande artiste ». — Un onnête homme, ça nous est égal, mes chers ontemporains, bien qu'on en manque un peu ans cette fin de siècle ; mais elle est une grande rtiste certes, jeune, élégante, incitatrice, corps t esprit. »

XXVI

Du temps passa.

Régina Sandri créa deux autres rôles importants, dans deux pièces de son maître et ami, toujours Patrice Montclar.

Beaucoup d'hommes faisaient leur cour à la rivale de Dinah Samuel. Régina était à la mode ; elle arrivait, — et l'Autre s'en allait. Plusieurs demandèrent sa main. Elle se refusait à tous, n'ayant jamais eu, depuis Patrice, un amant, même d'une heure.

Un homme de quarante ans, le comte Joseph de Limoges, très riche, de mérite, fit la cour à Régina. C'était un lettré sur qui les préjugés mondains n'avaient pas de prise ; il fut assez longtemps à se montrer seulement, vis-à-vis de l'artiste, le bon conseiller. Mentor un peu, qui fait des cadeaux timides, un jour, il dit à Régina son

rêve d'une femme qui serait artiste, qui comprendrait ses goûts, ses égoïsmes de savant, de philosophe, qui sait le monde et le dédaigne. Sa femme serait très libre, heureuse, si elle savait jouir sagement de sa discrétion.

Régina sentit bien le désintéressement réel de l'offre, l'amour réel qu'elle cachait ; elle réfléchit longtemps sans répondre, perplexe, dans une crainte que l'offre ne cachât un piège d'amoureux ; à aucun prix, elle n'eût voulu laisser enchaîner sa liberté d'artiste. D'autre part, elle restait sûre d'elle-même, n'était point femme à se compromettre en des intrigues qui ne l'attiraient point. Elle demeurait trop écœurée des hommes en général pour redouter une subite passion, dont elle était incapable — songeait-elle — possédant en elle tout ce qu'elle eut admiré, aimé dans un homme, l'intelligence et la compréhension de la beauté, — un idéal personnel, n'ayant nul besoin d'emprunter quoi que ce fût à autrui, un idéal enfin assez haut pour ne jamais l'atteindre et s'en désenchanter.

D'ailleurs, elle était presque riche, à présent, la chance lui souriait de tous côtés ; une semaine, à Monte-Carlo, où elle était en représentations de vedette, entrée dans les salons des jeux pour se distraire, elle avait gagné, en s'amusant, soixante mille francs. Et elle avait à présent, au théâtre, des appointements et des feux de jeune grande comédienne. Mais elle se sentait parfois si esseulée

dans la vie — aux heures où, orgueilleuse de la pensée de sa gloire, elle s'attristait de ne la point faire partager à un ami — au dieu inconnu — qu'elle rêvait.

Et puis, elle avait conçu de la franche parole de ce prétendant une profonde estime envers un seigneur, un « homme » assez fort pour oser braver les dires de ses égaux et de s'élever, pour l'amour d'elle, au-dessus des préjugés de sa caste. Ce n'était point là le résultat d'une passion fugitive de jeune homme ; Régina connaissait depuis longtemps le comte Joseph ; depuis des mois qu'il était son ami, elle avait pu apprécier le sérieux de son caractère, la solidité de ses sentiments. Cependant, elle demeurait perplexe, ne pouvant cesser d'hésiter devant la résolution de laquelle dépendait l'avenir de sa vie.

XXVII

Ce jour-là, Régina était allée à l'Exposition des Chrysanthèmes, dont c'était l'ouverture. Elle était curieuse de ces fleurs singulières, en qui elle retrouvait des ressemblances avec son étrangeté propre; elle avait toujours aimé les fleurs, mais celles-là, plus que d'autres encore, l'attiraient, pour leur variété de coloris et de forme.

Régina Sandri parcourut le hall immense, suivant le déroulement des fleurs — aux nuances vives ou apâlies, — frappées des rayons du soleil qui filtraient à travers les carreaux de l'orangerie.

Elle était charmée de saisir, d'un coup d'œil, le défilé des élégances féminines, des toilettes somptueuses, précocement hivernales — semblait-il — dans la clarté lumineuse d'un beau jour d'été de la Saint-Martin.

Elle écoutait l'envolée des mots, des phrases

échangées, avec de légers rires, dans les groupes d'amis. Entendre les appréciations singulières ou frivoles, partant des mignonnes bouches, les admirations pittoresques et personnelles de loin en loin, presque toujours convenues, des mondaines faussement lettrés, l'amusait.

Des messieurs corrects, en longs manteaux, — dont l'œil se vitre d'un éclat de verre qu'étoile au centre le feu du regard, — potinent, entre les Parisiennes, et flirtent.

Régina Sandri promenait ses regards parmi l'enchantement des nuances, des tortillements bizarres, sensuels, parfois, des chrysanthèmes fastueux; — des corolles affectaient des airs de femmes lasses, au lendemain des nuits de bonheur fou.

Ils faisaient naître, ces chrysanthèmes, en son esprit, de subtiles évocations : songeuse, elle regardait défiler ces fleurs pareilles à un cortège de belles dames ou de nonnes des ordres riches, en splendides manteaux de cour ou de chœur, pressées dans une nef, pour un gala ou une solennité.

Des groupes évoquaient des premières communiantes en troupeau vers un autel, ou des mariées ennuagées de blanc, encapuchonnées de liliales mousselines frissonnantes et floues, aux plis pressés et capricieux.

D'autres chrysanthèmes, en leur ensemble, apparaissaient à la comédienne, dans le bonheur d'une hallucination charmeresse, comme les dan-

seuses d'un féerique ballet, aux fragiles oripeaux le satin crème — rose, brun, vert ou violet, nauve, pourpre, jaune, bleu — aux tons, parfois, le métaux oxydés.

Près d'elle, une voix blagueuse :

— Leurs tutus sont de sinople, et quelles fines ailles élancées leur font les tiges, enjuponnées le feuilles dentelées!... Vous rêvez devant vos sœurs, Régina?

Tirée de sa songerie, l'actrice se retourna, et vit, s'inclinant devant elle, profondément dans un macfarlane noir aux plis souples, son grand ami Patrice Montclar. Elle éclata de rire.

— Tu es bien sérieux, aujourd'hui.

— Et toi, tu rêves. Je te comprends si bien, du reste, que ces fleurs échevelées, bizarres, aux formes diverses et si curieusement nuancées — qui te ressemblent — m'enchantent aussi. Ma petite Régina, ne t'imagines-tu pas être la spectatrice hautaine d'un gigantesque véglione aux innombrables invitées, en dominos de moire, de peluche lisse ou velue, et de surah? C'est la redoute des fleurs, des chrysanthèmes pourpres et blancs, or et mauves, bruns et jaunes, dansant des sarabandes et des tarantelles où vibrent les nuances. S'y pressent de minuscules personnes masquées, d'allures majestueuses ou friponnes, certaines lasses, aux tombantes frisures échevelées que d'indiscrètes mains caresseuses auraient décoiffées... Il en est qui semblent des effrontées,

des soubrettes coquettes aux airs éventés de petites maîtresses, en goguette d'un soir. D'autres chrysanthèmes ont la raideur de seigneurs d'antan aux réceptions royales, groupés autour de l'un d'eux, plus haut sur sa tigelle, plus éclatant et plus fort.

Des groupes passaient et des bribes de conversations légères se percevaient. Décidément, les chrysanthèmes suscitaient aux imaginations des chevelures frisottantes, ou ondulées, ouvragées, teintes, des toisons féminines — « avec très peu de tête », dit un chroniqueur qui passait là.

— Vous devez, chère madame, ressembler à ces fleurs, quand, au matin, vos cheveux blonds s'emmêlent parmi les dentelles des oreillers.

— Non, moi, je suis comme les roses, par exemple — répliqua l'amie ; — difficile à cueillir.

— Des doigts exercés pourtant...

— S'y frottent, — et s'y piquent.

Régina Sandri, à côté de Patrice, marchait silencieuse.

— Alors, — dit l'écrivain, — tu es décidément ennuagée aujourd'hui. Tu as une préoccupation, chère amie, que tu n'oses dire, et tu meurs d'envie de te confesser.

— Il est vrai que je songe à des choses graves — répliqua l'actrice — mais point du tout que je veuille te les cacher. Je veux te demander un conseil

— Parle.

— Il y a quelqu'un de très riche qui me fait la cour.

— Oui, le comte de Limoges.

— Il m'a demandé de l'épouser

— Eh bien, épouse-le.

— Pourquoi me le conseilles-tu!

— Parce que tu en as envie.

— Je lui ai dit que j'étais toute à mon art, que l'amour d'un homme ne me tenterait jamais, et qu'un mari n'aurait jamais de moi que ma soumission.

— C'est beaucoup. Et il accepte quand même?

— Oui.

— Eh bien, épouse-le. Tu ne saurais mieux faire, ni trouver mieux.

— Je lui ai parlé de toi, je lui ai dit ce que tu étais dans ma vie. Il a semblé comprendre... Enfin, je lui ai tout raconté...

— Qu'a-t-il répliqué?

— Il savait cela, m'a-t-il dit.

— Il devait le savoir, c'est vrai.

— Oh! fit-elle, malicieuse, ce qui surtout l'a rassuré, c'est que tu as été mon amant. Tu ne le seras jamais plus. Il n'ignore pas tes caprices, tes caprices... en masse! et sans esprit de suite.

— Épouse-le, épouse-le.

Après un silence :

— Vois-tu, ma petite Régina, ces fleurs me rappellent nos caprices, comme tu dis, me font sou-

venir de nos équipées amoureuses, un été. La vue de ces formes tourmentées, de ces nuances des pétales multicolores, dont se mêlent les souplesses et les rigidités, me trouble comme si ces chrysanthèmes vivaient charnellement à mes sens, évoquaient pour moi l'illusion de peaux délicates, lustrées et transparentes, nacrées et pâles. Ceux-ci, en leurs mille couleurs, chiffonnés et soyeux, me semblent comme des dessous somptueux, d'intimes vêtements en désordre, cachant de secrètes beautés.

— Je les aime, dit Régina, ils semblent la floraison de mes pensées. Mais j'ai devant eux, — de les avoir regardé vivre, — cette souffrance ressentie au lendemain de nos caresses; ils sont incomplets et dénués de parfum. Et pourtant ils sont beaux.

— Oui, dit Patrice, non sans quelque mélancolie. Mais, la moindre rose donne à celui qui la cueille une jouissance plus claire et plus intense que ces fleurs insensibles.

Régina saluait; un homme de haute taille s'avançait, incliné vers elle :

— Vous vous connaissez, certes, de nom et de vue, l'un et l'autre depuis longtemps, — dit-elle. Mon grand ami Patrice Montclar; — le comte de Limoges.

Les deux hommes, cordialement, se serrèrent la main.

— Aidez-moi, cher monsieur, à défendre mes

amies, fit Régina en désignant les fleurs, raides ou alanguies, plus belles de se sentir regardées, et, pour cela, plus semblables encore à des femmes.

— Mais, répliqua le comte, qui donc les attaque, chère amie? Je sais un de mes anciens camarades dont j'étudiai avec plaisir, un temps, l'étrange maladie. Il cultivait, il choyait des chrysanthèmes en des serres splendides, — qu'il appelait son harem de chevelures vivantes, — et il était jaloux, farouchement, de ses fleurs comme de femmes aimées. Il avait dans cet extraordinaire sérail toutes les variétés connues, et il en inventait : des fleurs vierges qu'il flétrissait de ses regards dans leur plénitude de beauté, et qu'il détruisait afin que nul n'en pût jouir après lui. D'ailleurs, les jardiniers seuls pénétraient dans cette serre : il n'en était pas plus fâché pour elle qu'on ne s'occupe du cocher de sa femme ou du valet d'antichambre.

— Du sadisme fleuri? dit Patrice. Au moins cette aberration perverse n'est-elle pas répugnante. Sans être de ceux qu'attirent les raffinements inconnus et les spasmes ignorés, ne trouvant pas — pas encore du moins — que le désir d'une jolie femme soit chose très vulgaire et très banale, il m'est arrivé, quand j'étais enfant, de baiser le cœur des roses; mais d'autres plaisirs sont plus francs et sincères.

Régina dit au comte :

— Vous savez que vous devez beaucoup à Montclar. Sans lui, peut-être, j'aurais encore hésité à vous répondre.

— Selon mon rêve? Vous acceptez donc? — murmura-t-il.

— Oui! — Si vous êtes vraiment le sage que je crois.

Le comte Joseph était ému; il fixa ses yeux clairs — dont s'illuminait sa figure, hautaine d'habitude, sous les cheveux noirs semés de fils d'argent, à l'ombre d'un front large et sans rides — sur ceux de la comédienne.

— Oh! dit-il, — je suis heureux.

— Je vous souhaite à tous deux — prononça Patrice — tout le bonheur que je n'ai point trouvé.

— Je vous ai une infinie reconnaissance, monsieur, d'avoir auprès d'elle plaidé ma cause... Vous serez notre premier témoin, j'espère?

— Et tu resteras notre ami? — demanda Régina.

— Certes, — dit Patrice, — toujours.

Ils s'en furent, à travers le balabile des chrysanthèmes échevelant leurs brins d'or fin, de chair et de pourpre, parmi les sveltes femmes emmitouflées.

Les fleurs bizarres frissonnaient de tous leurs pétales, frissonnaient doucement comme l'automne; — d'aucunes, en copeaux fluets annelés, étagés, ou retombants; — d'autres, des boules de plumes

si légères qu'un souffle très léger va les emporter. On eût été tenté de s'en caresser, comme une femme de sa houpette à poudre de riz.

D'autres chrysanthèmes avaient l'apparence de gros oiseaux bruns piquetés de roux, et, parmi d'autres encore, clairs et foncés, certains étaient faits comme d'écailles rèches superposées; d'autres, obscènes presque, se hérissaient de poils muticolores, pareils à des sexes fleuris; d'autres enfin, immobiles et droits, semblaient de porcelaine dure.

Et des femmes passaient toujours — jolies en leurs fourrures, artificielles aussi, — dans la floraison des chrysanthèmes en corbeilles et en cortèges, leur échevèlement paré ; — elles allaient et venaient, en des froufrous, brillantes ou pâles, et d'attitudes si diverses, folles ou majestueuses, d'une félinité souple, caresseuse souvent, qui les faisait ressembler à des fleurs vivantes, fières. alanguies, incitatrices, troublantes.

Patrice regardait maintenant les chrysanthèmes, comme perdu en leur contemplation. A quoi songeait-il? à des ressouvenirs de sa jeunesse? de Dinah Samuel? de sa vingtième année? de plus loin encore, là-bas, d'une ville dans son pays de montagnes, à Grivedesvignes? — Cette jeune fille, qu'il avait faite femme, qu'il n'avait point voulu garder sienne, s'en allait à un autre, se mariait à un nouveau venu, et lui, Montclar, demeurait seul, sans le charme amical d'une com-

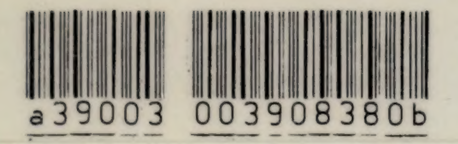
pagne, la joie et le sourire de sa maison. Il dit, et ses paroles eurent, quelques minutes, un accent de mélancolie :

— Oui, la perversité n'est que cendre et néant, trop vite épuisée. Les chrysanthèmes sont fleurs d'octobre et de novembre, de rouille et de mort. On arrive à les préférer plus ou moins tôt, mais quand le cœur est déjà un peu gâté, quand l'âme se fane... Ils sont plus contents que nous, ceux dont les pensées, à jamais fraîches et bonnes malgré les cruautés du temps, s'ouvrent aux naïves amours, comme, — au bord des chemins, éclosent, dans l'avril, en buissons blancs, en buissons roses, les églantines... Oh ! bien heureux les simples qui, presque sans se dire mot, mais leurs êtres émus tout entiers de la poésie éparse dans les paysages du soir qui commence et dans leur rêve, errent au crépuscule, par les champs, se tenant par la taille en une étreinte ingénue, ou s'en vont sur la grand'route banale, et sous les premières étoiles, — les mains unies et ballantes entre eux... Il faut être jeune jusqu'à la fin, avec cette seule différence que votre soleil couchant ressemble à votre aurore avec plus de splendeur, rester jeune toujours, et, comme on se blase à épicer l'amour avec les petits piments rouges des vices, se défier des plaisirs tourmentés, des fleurs extravagantes, des chrysanthèmes et des orchidées, des voluptés aux factices richesses, des baisers étranges, dont

les complications demain seront vaines... Car rien ne vaut le baiser éternel, lèvres sur lèvres, où deux êtres éperdument s'épousent, l'amour printanier où deux cœurs sans mensonge luttent l'un pour l'autre. Le jardinier le plus savant et le plus magicien, ne pourra jamais, en ses essais d'articles, donner aux chrysanthèmes le parfum des roses...

Paris. — Louis Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette. — 9592.




a39003 003908380b

